

[illegible]

[illegible]

333

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. FRÉRET.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXV.

AVERTISSEMENT.

CES lettres étoient connues depuis fort longtems sous le titre seul de *Lettres à Eugénie.* Mais le caractere peu communicatif de ceux entre les mains desquels elles tomberent d'abord, le plaisir bizarre & pourtant réel que cause assez généralement à tous les hommes la possession exclusive d'un objet quelconque, l'espèce d'engourdissement, de servitude & de terreur où le pouvoir tyrannique des prêtres tenoit alors tous les esprits, même ceux qui, par la supériorité de leurs talens, devoient naturellement être les moins disposés à plier sous le joug odieux du sacerdoce; tout cela réuni, contribua tellement à étouffer dès sa naissance, si j'ose m'exprimer de la sorte, ce manuscrit important, que pendant longtems on l'a cru perdu, tant ceux qui l'avoient, le tenoient soigneusement caché, & refusoient constamment d'en laisser prendre copie: elles étoient en effet en si petit nombre,

même dans les bibliothéques des curieux; que feu Mr. de BOSE qui se plaisoit à rassembler les ouvrages les plus rares dans tous les genres de littérature, ne put jamais s'en procurer une de celui-ci, & que de son tems on n'en comptoit que trois dans Paris, soit que ce fût à dessein, *propter metum Judæorum*; soit qu'en effet on n'en connût pas davantage.

Ce n'est que depuis cinq ou six ans que les MSS. de ces lettres sont devenus plus communs; & il y a même lieu de croire qu'ils sont aujourd'hui assez multipliés, puisque celui sur lequel on les a fait imprimer, a été revu & corrigé sur six autres qu'on a rassemblés sans beaucoup de peine. Malheureusement toutes ces copies fourmillent de fautes qui corrompent le sens & renferment plusieurs variantes, qui, pour parler la langue des critiques, ont servi quelquefois à découvrir & à fixer la véritable leçon, mais qui le plus souvent ont rendu plus incertain qu'on n'étoit, sur celle qu'on devoit suivre : nou-

velle preuve de la multiplicité de ces copies; car plus les manuſcrits d'un ouvrage ſont nombreux, plus ils different entr'eux, comme on peut s'en convaincre en jettant les yeux ſur ceux de la *Lettre de Thraſibule à Leucippe*, & ſur les variétés de lecture du nouveau teſtament recueillies par le ſavant MILL, & qui montent à plus de trente mille.

Quoi qu'il en ſoit, on n'a rien épargné pour rétablir le texte dans toute ſa pureté, & l'on oſe aſſurer, qu'à l'exception de quatre ou cinq endroits qu'on a trouvés corrompus dans tous les MSS. qu'on a été à portée de conſulter, & auxquels on a tâché de ſuppléer du mieux qu'il a été poſſible, l'édition qu'on donne aujourd'hui de ces lettres, ſera à très-peu de choſe près conforme au manuſcrit de l'Auteur.

A l'égard de ſon nom & de ſa qualité, on ne peut former là-deſſus que des conjectures; les ſeules particularités de ſa vie ſur leſquelles on s'accorde aſſez généralement, c'eſt qu'il avoit vécu dans une grande intimité avec le

§ 2

marquis de la Fare, l'abbé de Chaulieu ; l'abbé Terrasson, Fontenelle, M. de Lasseré, &c. On a même entendu dire plusieurs fois à feu MM. du Marsais & Falconnet, que ces lettres avoient été faites par quelqu'un de l'école de Seaux. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'il suffit de les lire pour se convaincre que c'étoit un homme fort instruit & qui avoit médité profondément les matieres qu'il a traitées. Son stile est clair, simple, facile, & on y remarque une certaine urbanité qui fait juger que ce n'étoit pas un homme obscur, ni à qui la bonne compagnie fût étrangere. Mais ce qui distingue surtout cet ouvrage, & qui doit le rendre précieux à tous les gens de bien, c'est le caractere d'honnêteté qui y règne d'un bout à l'autre. Il est impossible de le lire, sans concevoir la plus haute idée de la probité de l'auteur, quel qu'il soit, sans desirer de l'avoir eu pour ami, d'avoir vécu avec lui, en un mot sans rendre justice à la droiture de ses intentions, même quand on n'approuveroit pas ses sentimens. L'amour de la

vertu, la bienfaiſance univerſelle, le reſpect des loix, l'attachement inviolable aux devoirs de la morale, tout ce qui peut enfin contribuer à rendre les hommes meilleurs y eſt fortement recommandé; & ſi d'un côté il renverſe de fond en comble l'édifice ruineux du Chriſtianiſme, c'eſt pour jetter de l'autre les fondemens inébranlables d'un ſyſtême de morale uniquement établi ſur la nature de l'homme, ſur ſes beſoins phyſiques, ſur ſes relations ſociales; baſe infiniment meilleure & plus ſolide que celle de la religion; parce que tôt ou tard le menſonge ſe découvre, paſſe & entraîne néceſſairement avec lui tout ce à quoi il ſervoit d'appui; au lieu que la vérité ſubſiſte éternellement & ſe conſolide en vieilliſſant: *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.*

L'épigraphe qu'on a trouvée ſur pluſieurs manuſcrits de ces lettres, prouve que l'honnête homme à qui on les doit, ne ſe ſoucioit pas d'en être connu pour l'auteur, & que ce n'a été ni l'amour de la réputation, ni la ſoif

de la gloire, ni l'ambition de se distinguer par des opinions hardies que les prêtres, & ceux que l'ignorance leur a soumis, appellent *impiétés*, qui ont guidé sa plume; mais le desir seul de faire du bien à ses semblables en les éclairant, & de déraciner, pour ainsi dire, la religion même, comme étant la source de tous les maux qui les affligent depuis tant de siécles. Voici cette épigraphe : *si j'ai raison, qu'importe à qui je suis?* C'est un vers de Corneille dont l'application est très-heureuse, & qui devroit être sur le frontispice de tous les livres de cette nature.

On ne peut rien dire non plus de certain sur la personne à laquelle il a adressé son ouvrage : il paroît seulement par plusieurs circonstances de ces lettres que ce n'est point une marquise supposée comme celle des *Mondes* de M. de Fontenelle, & qu'elles ont réellement été écrites à une femme aussi distinguée par son rang que par ses mœurs. Peut-être étoit-ce à quelque dame de l'école du Temple ou de Seaux; mais, au fond, ces

détails, ainſi que ceux qui concernent le nom & la vie de notre Auteur, la date de ſa naiſſance, celle de ſa mort &c. ſont peu importans; & ne ſerviroient qu'à ſatisfaire la vaine curioſité de quelques lecteurs oiſifs qui recueillent avidement ces ſortes d'anecdotes, à qui elles donnent même une eſpèce d'exiſtence dans le monde, & qui s'applaudiſſent plus d'en être inſtruits que de la découverte d'une vérité. Je ſais qu'ils tâchent de juſtifier leur curioſité, en diſant que, lorſqu'on lit un livre qui fait ſenſation dans le public, & dont on fait ſoi-même très-grand cas, il eſt naturel de deſirer ſavoir à qui adreſſer ſon hommage: mais ce deſir eſt d'autant plus déraiſonnable qu'il ne peut pas être ſatisfait; premierement, parce qu'il n'y a jamais eu, & qu'il n'y aura jamais un homme de lettres aſſez imprudent, diſons tous, aſſez inſenſé, pour publier, ou laiſſer imprimer, de ſon vivant, un livre où il foulera aux pieds les temples, les autels & les ſtatues des dieux, & où il attaquera ſans aucun ménagement les opinions religieuſes les

plus consacrées : secondement, parce qu'il est de notoriété publique que tous les ouvrages de ce genre qui paroissent depuis plusieurs années, sont les testamens secrets de plusieurs grands hommes, forcés pendant leur vie de *cacher la lumiere sous le boisseau*, dont la mort a soustrait la tête à la fureur des persécuteurs ; & dont, par conséquent, les cendres froides n'entendent pas plus sous la tombe les cris importuns des superstitieux, que les éloges des amis de la vérité : Troisiémement, enfin, parce que cette curiosité si mal entendue, peut compromettre de la maniere la plus cruelle le repos, la fortune & la liberté des parens ou des amis des auteurs de ces livres hardis. Cette seule considération devroit donc déterminer ces faiseurs de conjectures, s'ils ont réellement des intentions droites, à déposer dans les replis les plus cachés de leur ame leurs soupçons vrais ou faux, & à faire un usage plus utile pour eux & pour les autres de leur esprit enquérant.

LETTRES A EUGÉNIE.

PREMIERE LETTRE.

JE ne puis, Madame, vous exprimer les sentimens douloureux que la lecture de votre lettre vient de produire en moi. Sans un devoir rigoureux qui me retient où je suis, vous me verriez voler à votre secours. Est-il donc vrai qu'*Eugénie* soit malheureuse ! Les chagrins, les scrupules, les inquiétudes sont-ils donc faits pour elle ! Au sein de l'opulence & des grandeurs ; assurée de la tendresse & de l'estime d'un époux qui vous adore ; jouissante à la cour de l'avantage si rare d'être chérie de tout le monde ; entourée d'amis qui rendent des hommages sinceres à vos talens, à vos lumieres, à vos goûts, comment se peut-il faire que vous éprouviez de la tristesse & des peines ? Votre ame vertueuse & pure ne peut, sans doute, connoître ni honte, ni remords. Toujours fort au-dessus des foiblesses de votre sexe, de quoi pourriez-vous rougir ? Agréablement occupée de vos devoirs, délassée par des lectures utiles & des conversations enjouées ; à portée de diversifier des plaisirs honnêtes, comment les craintes, les dégoûts, les soucis viennent-ils assaillir un cœur

à qui tout devroit procurer le contentement & la paix? Hélas! si votre lettre ne le confirmoit que trop, au trouble qui vous agite, j'aurois sans peine reconnu l'ouvrage de la superstition. Elle seule est en possession de troubler des ames honnêtes, sans calmer les passions des ames corrompues; elle suffit pour anéantir à jamais le repos des cœurs dont elle s'est une fois emparé.

Oui, Madame, depuis longtems je connois les funestes effets des préjugés religieux; j'en fus jadis moi-même troublé; j'ai tremblé comme vous sous le joug de la religion, & si un examen réfléchi ne m'en eût pleinement détrompé, au lieu d'être en état aujourd'hui de vous consoler & de vous rassurer contre vous-même, vous me verriez encore partager vos inquiétudes & peut-être alimenter dans votre ame les idées lugubres dont je vous vois tourmentée. Graces à la raison & à la philosophie, le calme est depuis longtems rentré dans mon esprit; j'en ai banni les terreurs qui l'agitoient autrefois. Quel bonheur pour moi si la paix dont je jouis me mettoit à portée de rompre le charme qui vous retient encore dans les fers du préjugé!

Cependant, sans vos ordres exprès, je n'aurois jamais osé vous découvrir une façon de penser trop éloignée de la vôtre, ni combattre des opinions funestes auxquelles on vous persuade que votre bonheur est attaché: j'aurois continué à renfermer en moi-même des sentimens odieux à la plûpart des hommes accoutumés à ne rien voir que par les yeux de juges visiblement intéressés à les tromper. Mais un devoir sacré m'oblige aujourd'hui de parler. *Eugénie* inquiette

& troublée veut bien m'ouvrir ſon cœur ; elle a beſoin de ſecours, elle veut fixer ſes idées ſur un objet qui intéreſſe ſon repos & ſa félicité ; je lui dois la vérité ; ce ſeroit un crime que de garder plus long-temps le ſilence ; quand mon attachement pour elle ne m'impoſeroit pas la néceſſité de répondre à ſa confiance, l'amour de la vérité m'obligeroit à faire des efforts pour diſſiper les chimeres qui la rendent malheureuſe.

Je vais donc, Madame, vous parler avec franchiſe. Peut-être qu'au premier coup-d'œil mes idées vous paroîtront étranges, en les examinant de plus près, elles ceſſeront de vous choquer. La raiſon, la bonne foi, la vérité auront toujours des droits ſur un eſprit tel que le vôtre ; j'en appelle donc de votre imagination allarmée à votre jugement plus tranquille ; j'en appelle de l'habitude & du préjugé à la réflexion & à la raiſon. La nature vous a fait une ame douce & ſenſible ; elle y a joint une imagination très-vive, & cette doſe de mélancolie qui diſpoſe à la rêverie. C'eſt de ces diſpoſitions mêmes que je vois découler les maux qui vous affligent aujourd'hui. Votre bonté, votre candeur, votre ſincérité vous éloignent de ſoupçonner dans les autres de la fraude ou de la malignité. La douceur de votre caractere vous empêche de contredire des notions qui vous paroîtroient révoltantes ſi vous daigniez les examiner ; vous aimez mieux vous en rapporter au jugement des autres & ſouſcrire à leurs idées, que de conſulter votre raiſon & vos propres lumieres. La vivacité de votre imagination fait que vous ſaiſiſſez avec empreſſement les peintures fortes qu'on vous

préſente ; des hommes, intéreſſés à vous troubler, abuſent de votre ſenſibilité pour vous allarmer ; ils vous font friſſonner aux mots terribles de *mort*, de *jugement*, d'*enfer*, de *ſupplices*, d'*éternité* ; ils vous font pâlir au ſeul nom d'un *juge* inflexible dont rien ne peut changer les arrêts ; vous croyez voir autour de vous ces démons qu'on a fait les miniſtres de ſes vengeances ſur ſes foibles créatures ; ainſi votre cœur ſe remplit de frayeur ; vous craignez à chaque inſtant d'offenſer, ſans le ſavoir, un Dieu capricieux, toujours menaçant, & toujours courroucé : conſéquente dans vos principes, tous les momens d'une vie qui ne devroient être marqués que par le contentement & la paix, ſe trouveront bientôt empoiſonnés par des inquiétudes, des ſcrupules, des terreurs paniques dont une ame auſſi pure que la vôtre devroit à jamais être exempte. L'agitation où ces fatales idées vous jettent ſuſpend en vous l'uſage de vos facultés ; votre raiſon eſt entraînée par une imagination qui s'égare ; vous tombez dans la perplexité, dans l'abbattement, dans la défiance de vous-même, & vous devenez ainſi la dupe de ces hommes qui, en parlant à l'imagination & en étourdiſſant la raiſon, ſont parvenus depuis longtems à ſubjuguer l'univers, & à perſuader à des êtres raiſonnables que la raiſon leur eſt inutile ou dangereuſe.

Tel eſt, Madame, le langage conſtant des apôtres de la ſuperſtition, dont le projet fut & ſera toujours d'anéantir la raiſon humaine, afin de pouvoir exercer impunément leur pouvoir ſur les hommes ; par-tout les perfides mi-

niſtres de la religion ont été les ennemis déclarés ou cachés de la raiſon, parce qu'ils trouveront toujours la raiſon oppoſée à leurs vues; par-tout ils la décrierent, parce qu'ils eurent lieu de craindre qu'elle ne détruisît leur empire en découvrant leurs complots & la futilité de leurs fables; par-tout ils ſe ſont efforcés d'élever ſur ſes ruines l'empire du fanatiſme & de l'imagination. Pour y parvenir plus ſûrement, ils ont ſans ceſſe effrayé les mortels par des peintures hideuſes, ils les ont étonnés & ſéduits par des merveilles & des myſteres, ils les ont embarraſſés par des énigmes & des incertitudes, ils les ont ſurchargés de pratiques & de cérémonies, ils leur ont rempli l'eſprit de craintes & de ſcrupules, ils ont fixé leurs yeux ſur un avenir qui, bien loin de les rendre plus vertueux & plus heureux ici bas, n'a fait que les détourner de la voie du vrai bonheur, & le détruire à jamais juſqu'au fond de leurs cœurs.

Tels ſont les artifices que les miniſtres de la religion mettent par-tout en uſage pour aſſervir la terre & la tenir ſous le joug. Le genre-humain en tout pays eſt devenu la proie des prêtres; ils ont donné le nom de *religion* aux ſyſtêmes qu'ils avoient imaginés pour ſubjuguer les hommes, dont ils avoient ſéduit l'imagination, dont ils avoient troublé l'eſprit, & dont ils avoient tâché d'anéantir la raiſon.

C'eſt ſur-tout dans l'enfance que l'eſprit humain eſt diſpoſé à prendre les impreſſions que l'on veut lui donner. Auſſi nos prêtres ſe ſont-ils prudemment emparé de la jeuneſſe pour lui inſpirer des idées qu'ils ne pourroient jamais

donner à des hommes faits. C'est dans l'âge le plus tendre qu'ils apprivoisent les esprits avec des fables étranges, des notions bizarres & décousues, des chimeres ridicules qui, peu-à-peu, deviennent pour eux des objets qu'ils respectent & qu'ils craignent pendant le reste de leur vie.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir les indignes moyens dont la *politique sacerdotale* se sert pour étouffer dans les hommes leur raison naissante. On ne leur enseigne dans leur enfance que des contes ridicules, impertinens, contradictoires, criminels, qu'on leur dit de respecter. On les familiarise peu-à-peu avec des mysteres inconcevables qu'on leur annonce comme des vérités sacrées, on les accoutume à se réaliser des fantômes devant lesquels on les habitue à trembler. En un mot, on prend les mesures les plus justes pour en faire des aveugles qui ne ne consulteront plus leur raison, & des lâches qui frissonneront toutes les fois qu'ils se rappelleront les idées dont leurs prêtres les ont empoisonnés dans un âge où ils ne pouvoient se garantir de leurs pieges.

Rappellez-vous, Madame, à vous-même les soins funestes qu'on a pris dans le couvent, où vous fûtes élevée, pour semer dans votre cœur les germes des inquiétudes qui vous affligent aujourd'hui. C'est-là qu'on a commencé à vous parler des fables, des prodiges, des mysteres, des doctrines que vous révérez actuellement, tandis que, si l'on vous annonçoit aujourd'hui ces choses pour la premiere fois, elles vous paroîtroient ridicules & peu dignes de votre atten-

tion. Je vous ai ſouvent vu rire de la ſimplicité avec laquelle vous croyiez autrefois les contes de ſorciers & de revenans que vous faiſoient, dans votre enfance, les religieuſes chargées de vous inſtruire. Entrée dans le monde où depuis long-tems l'on ne croit plus ces chimeres, vous vous en êtes peu-à-peu détrompée, & vous rougiſſez à préſent de votre crédulité paſſée. Pourquoi n'auriez-vous pas le courage de rire de même d'une infinité d'autres chimeres tout auſſi peu fondées, qui ne vous tourmentent encore, ou que vous ne jugez plus reſpectables, que parce que vous n'avez point oſé les examiner des mêmes yeux, ou parce que vous les voyez reſpectées par un public qui ne les a nullement approfondies? ſi éclairée, ſi raiſonnable ſur toutes les autres choſes, pourquoi Eugénie renonceroit-elle à ſes lumieres & à ſon jugement dès qu'il s'agit de la religion? Cependant, à ce mot redoutable, ſon ame ſe trouble, ſa force l'abandonne, ſa pénétration ordinaire eſt en défaut, ſon imagination s'égare, elle ne voit plus qu'à travers un nuage, elle s'inquiette & s'afflige; en garde contre ſa raiſon, elle n'oſe l'appeller à ſon ſecours; elle ſe perſuade que le parti le plus ſûr eſt de ſe laiſſer entraîner aux opinions d'une multitude qui n'a rien examiné & qui ſe laiſſa toujours conduire par des guides aveugles ou trompeurs.

Pour rétablir la paix dans votre ame, ceſſez, Madame, de vous mépriſer vous-même; prenez une juſte confiance dans vos propres lumieres; ne rougiſſez point de vous trouver atteinte d'une épidémie générale & involontaire, à laquelle il

n'a point dépendu de vous d'échapper. Le bon abbé de S. Pierre avoit raison de dire que *la dévotion est la petite vérole de l'ame ;* j'ajouterai qu'il est bien rare de n'en point rester marqué pour toute sa vie. En effet, nous voyons assez souvent les personnes les plus éclairées persister à jamais dans les préjugés de leur enfance. On s'y est pris de si bonne heure pour les inculquer, on prend continuellement tant de précautions pour les rendre durables, que si quelque chose a droit de nous surprendre, c'est de voir que quelqu'un ait la force de s'en dégager. Les génies les plus sublimes sont souvent les jouets de la superstition ; la chaleur de leur imagination ne sert quelquefois qu'à les égarer davantage & à les attacher plus fortement à des opinions qui les feroient rougir, s'il leur étoit permis de consulter leur raison. Pascal voyoit sans cesse les enfers ouverts sous ses pieds ; Malebranche étoit crédule ; Hobbes avoit peur des fantômes & des démons (1) ; l'immortel Newton a commenté l'apocalypse. En un mot, tout nous prouve que rien n'est plus difficile que de se défaire des notions dont nous avons été imbus dans notre enfance. Les personnes les plus sensées & qui raisonnent le mieux sur toute autre matiere, retombent dans l'enfance dès qu'il s'agit de la religion.

Ainsi, Madame, vous n'avez point à rougir d'une foiblesse qui vous est commune avec pres-

(1) Voyez à ce sujet Bayle dict. crit. art. Hobbes Rem. N.

que tout le monde, & dont les plus grands hommes ne font pas toujours exempts. Ranimez donc votre courage; ofez examiner avec plus de fang froid les fantômes qui vous allarment. Dans une chofe qui intéreffe votre repos, confultez cette raifon éclairée qui vous met autant au deffus du vulgaire, qu'elle met l'efpèce humaine au deffus des autres animaux. Loin de vous défier de vos propres lumieres, tournez votre jufte défiance contre des hommes bien moins honnêtes & bien moins éclairés que vous, qui, pour vous vaincre, ne s'adreffent qu'à votre imagination fenfible, qui ont la cruauté de troubler la férénité de votre ame, qui, fous prétexte de vous arracher uniquement au ciel, prétendent vous faire brifer les liens les plus doux; enfin qui s'efforcent de vous interdire l'ufage de cette raifon bienfaifante dont la lumiere vous guide fi fûrement dans toute votre conduite.

Laiffez les inquiétudes & les remords à ces femmes corrompues qui ont des reproches à fe faire ou des crimes à expier. Laiffez la fuperftition à ces femmelettes ignorantes, dont l'efprit rétréci eft incapable de réfléchir. Abandonnez les pratiques futiles & minutieufes d'une dévotion incommode à ces femmes & défœuvrées & chagrines à qui, dès que le regne paffager de leurs appas eft fini, il ne refte plus de reffources pour remplir le vuide de leurs journées, & qui cherchent par la médifance & la tracafferie à fe confoler de la perte des plaifirs dont elles fe trouvent privées. Réfiftez à ce penchant qui femble vous porter à la méditation, à la retraite,

à la mélancolie. La dévotion n'eſt faite que pour des ames oiſives ; la vôtre eſt faite pour agir. Vous vous devez à un époux dont vous faites le bonheur ; à des enfans qui dans peu auront beſoin de vos leçons pour ſe former le cœur & l'eſprit ; vous vous devez à des amis qui vous honorent & qui chériront votre commerce aimable dans l'âge même où vos charmes ſe trouveroient flétris ; vous vous devez à la ſociété ; elle a beſoin de vos exemples ; elle trouve en vous des vertus qui ſont malheureuſement bien plus rares dans les perſonnes de votre rang, que la dévotion. Enfin vous vous devez le bonheur à vous-même ; malgré les promeſſes de la religion, vous ne le trouverez jamais dans ces agitations où je vois que ſes idées noires vous jettent ; vous ne rencontrerez en elle que de triſtes chimeres, des fantômes effrayans, des embarras ſans fin, des incertitudes accablantes, des énigmes inexplicables, des rêveries qui ne ſont propres qu'à troubler votre repos, vous priver vous-même du bonheur & vous rendre incapable de vous occuper de celui des autres. Il eſt bien difficile de faire des heureux, quand on ne jouit pas ſoi-même du bonheur & de la paix.

Pour peu que vous portiez vos regards autour de vous vous trouverez des preuves de ce que j'avance. Les perſonnes les plus religieuſes ſont rarement les plus aimables & les plus ſociables ; la dévotion, même la plus ſincere, en ſoumettant ceux qui l'embraſſent à des pratiques gênantes, en occupant leur imagination d'objets lugubres & affligeans, en échauffant leur zèle,

n'eſt guere propre à donner aux dévots cette égalité d'humeur, cette douceur de caractere indulgente, cette aménité qui font le charme de la ſociété. Mille exemples vous prouvent que les dévotes les plus occupées de plaire à Dieu ne ſont pas les femmes qui réuſſiſſent le mieux à plaire à tous ceux qui les entourent : ſi quelques-unes font exception à cette regle, c'eſt qu'elles n'ont point toute la ferveur & le zèle que la religion ſemble exiger d'elles. La dévotion eſt ou une paſſion triſte & ſombre, ou une paſſion emportée ; la religion ne ſouffre point que le cœur ſe partage ; tout ce qu'un bon chrétien donne aux créatures, eſt dérobé au créateur ; une ame bien dévote doit craindre de s'attacher aux objets de la terre ; elle perdroit de vue ſon Dieu jaloux, qui veut qu'on s'occupe uniquement de lui, qui fait à ſes créatures un devoir de lui ſacrifier leurs penchans les plus doux & les plus innocens, qui veut qu'elles ſe rendent malheureuſes ici bas dans l'idée de lui plaire. D'après de tels principes, nous voyons communément les dévots s'acquitter aſſez fidélement du devoir de ſe tourmenter eux-mêmes & de troubler le repos des autres ; ils croyent bien mériter du ſouverain du ciel en ſe rendant parfaitement inutiles ou même incommodes aux habitans de la terre.

Je ne ſuppoſe point, Madame, que la dévotion produiſe en vous des effets nuiſibles aux autres, je crains plutôt qu'elle ne nuiſe à vous-même ; la bonté de votre cœur, la douceur de votre caractere, la bienfaiſance qui ſe montre dans toute votre conduite doivent faire préſumer

que jamais la religion ne vous portera à des excès dangereux. Néanmoins la dévotion fait souvent d'étranges métamorphoses. Inquiette, agitée, malheureuse au dedans de vous-même, il est à craindre que votre tempérament ne change, que votre humeur ne s'aigrisse & que les idées fâcheuses que vous aurez longtems couvées au dedans de vous-même, n'influent tôt ou tard sur ceux qui vous approchent. L'expérience ne nous prouve-t-elle pas tous les jours que la religion opere des changemens de cette espèce ? ce que l'on nomme des *conversions*, ce que les dévots regardent comme des coups de la grace, ne sont très-souvent que des renversemens fâcheux par lesquels on substitue des vices réels & des dispositions très-fâcheuses à des qualités aimables & utiles. Par un effet fâcheux de ces prétendus miracles de la grace, nous voyons souvent succéder la tristesse à l'enjouement, l'humeur sombre & chagrine à la gaieté, l'ennui à la dissipation ; la médisance, l'intolérance & le zèle à l'indulgence & à la douceur ; que dis-je ? la cruauté même à l'humanité. En un mot, la superstition est un levain dangereux, propre à corrompre les cœurs les plus honnêtes.

Ne voyez-vous pas en effet les excès auxquels le fanatisme & le zèle portent les personnes d'ailleurs les plus sages & les mieux intentionnées ? Des princes, des magistrats, des juges deviennent inhumains & sans pitié, dès qu'il s'agit des intérêts de la religion. Elle transforme souvent les hommes les plus doux, les plus indulgens, les plus équitables sur toute

autre matiere, en bêtes féroces; les ames les plus sensibles & les plus compatissantes se croient en conscience obligées de s'endurcir, de se faire violence, d'étouffer la nature pour se montrer cruelles à ceux qu'on leur défere comme des ennemis de leur façon de penser. Reconnoissez-vous, par exemple, Madame, la douceur de notre nation & de notre gouvernement dans les persécutions dont on a usé si souvent en France, à l'égard des protestans? Trouvez-vous bien de la raison, de l'équité, de l'humanité dans ces vexations, ces emprisonnemens, ces exils que l'on a fait subir de nos jours aux jansénistes? ceux-ci, si jamais ils devenoient assez forts pour persécuter à leur tour, ne traiteroient pas, sans doute, leurs adversaires d'une façon plus équitable & plus modérée. Ne voyez-vous point tous les jours des personnes qui se piquent de sentimens, exprimer sans pudeur la joie qu'elles auroient de voir exterminer des hommes à qui elles ne croient devoir ni bienveillance ni indulgence, uniquement parce qu'ils méprisent des préjugés que le vulgaire regarde comme sacrés, ou qu'une fausse politique croit utiles à l'état? La superstition a tellement étouffé tout sentiment d'humanité dans quelques personnes, très-honnêtes d'ailleurs, qu'elles ne rougiroient pas de lui sacrifier les hommes les plus éclairés de la nation qui ne sont pas communément les plus crédules ou les plus soumis au joug du sacerdoce.

En un mot, la dévotion n'est propre qu'à remplir le cœur d'un fiel amer qui doit troubler l'harmonie de la société. En matiere de religion

chacun se croit obligé de montrer plus ou moins d'ardeur & de zèle. Ne vous ai-je pas vu souvent incertaine vous-même si vous deviez gémir ou rire de la démence de quelques dévotes ridiculement échauffées de cette vanité religieuse qui constitue l'esprit de parti ? Vous les voyiez s'intéresser à des querelles théologiques, auxquelles, sans y rien concevoir, elles se croyoient obligées de prendre part. Je vous ai trouvée cent fois étourdie de leurs clameurs, indignée de leur aigreur, scandalisée de leurs cabales, & remplie de mépris pour leur ignorance entêtée. Cependant rien de plus naturel que ces travers : l'ignorance fut toujours la mere de la dévotion. Etre dévot ne signifiera jamais qu'avoir une confiance imbécille dans ses prêtres ; c'est recevoir d'eux ses impulsions, c'est ne penser & n'agir que d'après eux ; c'est adopter aveuglément leurs passions & leurs préjugés ; c'est remplir fidélement les pratiques que leur caprise impose.

Eugénie n'est point faite pour suivre de tels guides ; ils finiroient par l'égarer, par allumer son imagination, par envenimer son caractere. Pour s'emparer plus sûrement de son esprit, ils la rendroient farouche, intolérante, incommode ; en un mot, à l'aide du pouvoir magique de la superstition & de ses notions surnaturelles, ils réussiroient, peut-être, à transformer en vices les heureuses dispositions que la nature lui a données. Croyez-moi, Madame, vous n'auriez rien à gagner à cette métamorphose. Demeurez ce que vous êtes ; tirez-vous au plutôt de cet état d'incertitude & de langueur, de cette alter-

native d'abattement & de trouble où je vous vois flotter. Ne prenez que votre raison & votre vertu pour guides, & j'ose vous répondre que vous aurez bientôt brisé les entraves dont vous commencez à sentir les funestes effets.

Osez donc, je le répete, osez examiner par vous-même cette religion, qui bien loin de vous procurer le bien-être qu'elle vous promet, ne sera pour vous qu'une source intarissable d'inquiétudes & d'allarmes, & vous priveroit tôt ou tard de ces rares qualités qui vous rendent si chere à la société. Votre intérêt exige que vous rendiez la paix à votre ame; il vous fait un devoir de conserver soigneusement cette douceur, cette indulgence, cet enjouement qui vous font adorer de tous ceux qui vous approchent. Vous vous devez le bonheur à vous-même; vous le devez à ceux qui vous entourent. Ne vous abandonnez donc point à vos tristes rêveries; recueillez toutes les forces de votre jugement pour combattre des chimeres que votre imagination se réalise; elles disparoîtront aussitôt que vous les aurez considérées avec votre sagacité ordinaire.

Ne me dites point, Madame, que votre esprit est trop foible pour sonder les profondeurs de la théologie. Ne me dites point, d'après nos prêtres, que les vérités de la religion sont des mysteres qu'il faut adopter sans les comprendre, qu'il faut adorer en silence. En parlant sur ce ton, ne voyez-vous pas que l'on proscrit & condamne cette religion à laquelle on prétend vous soumettre? Ce qui est surnaturel n'est point fait pour les hommes, ce qui est au dessus de leur

portée ne doit point les occuper. Adorer ce que l'on ne peut connoître, c'est ne rien adorer; croire ce que l'on ne peut concevoir, c'est ne rien croire du tout; admettre sans examen ce qu'on nous dit d'admettre; c'est être lâchement crédule. Dire que la religion est au dessus de la raison, c'est reconnoître qu'elle n'est point faite pour des êtres raisonnables; c'est avouer que ceux qui l'enseignent aux autres ne sont pas plus à portée que nous d'en sonder les profondeurs; c'est convenir que nos docteurs n'entendent rien aux merveilles dont ils nous entretiennent tous les jours.

Si les vérités de la religion étoient, comme on l'assure, nécessaires à tous les hommes, elles devroient être intelligibles & claires pour tous les hommes. Si les dogmes que cette religion enseigne étoient aussi importans qu'on nous le fait entendre, ils devroient non-seulement être à la portée des docteurs qui les prêchent, mais encore de tous ceux qui écoutent leurs leçons. N'est-il pas bien étrange que ceux dont la profession est de s'instruire eux-mêmes dans la religion pour l'enseigner aux autres, reconnoissent que ses dogmes sont au dessus de leur propre entendement, & cependant s'obstinent à inculquer au peuple ce qu'ils avouent ne point comprendre eux-mêmes! Aurions-nous bien de la confiance dans un médecin qui, après être convenu qu'il n'entend rien à son art, nous vanteroit néanmoins l'excellence de ses remedes? C'est pourtant ce que font tous les jours nos charlatans spirituels. Par une étrange fatalité les personnes les plus sensées consentent à être les dupes

dupes de ces empyriques qui sont perpétuellement forcés d'avouer leur profonde ignorance !

Mais si les mysteres de la religion sont incompréhensibles pour ceux mêmes qui l'enseignent ; si parmi ceux qui la professent, il n'est personne qui sache précisément ni ce qu'il croit, ni qui se soit rendu compte des motifs de sa croyance & de sa conduite, il n'en est pas de même des difficultés que l'on peut opposer à cette religion. Celles-ci sont simples, à la portée de tout le monde, capables de convaincre tout homme qui, renonçant aux préjugés de l'enfance, daignera consulter le bon sens que la nature a donné à tous les êtres de l'espéce humaine.

Depuis un grand nombre de siécles, des théologiens subtils ont été sans relâche occupés à repousser les traits des incrédules, ou à réparer les brèches faites à l'édifice ruineux de la religion par des adversaires qui combattirent sous les drapeaux de la raison ; il s'est de tout tems trouvé des gens qui ont senti la futilité des titres sur lesquels les prêtres se sont arrogé le droit d'asservir les esprits & de dépouiller les nations ; nonobstant tous les efforts des fourbes qui ont pris la défense de la religion, dont seuls ils retiroient du profit, ces grands hommes n'ont pu jusqu'ici parvenir à mettre leur systême divin à couvert des attaques de l'incrédulité ; ils ont sans cesse répondu aux objections qu'on leur faisoit, jamais ils n'ont su ni les lever ni les anéantir. Aidés presque toujours de l'autorité publique, ce ne fut que par des injures, des déclamations, des

ſupplices & des perſécutions qu'ils répondirent aux plaintes de la raiſon. C'eſt ainſi qu'ils ſont reſtés les maîtres du champ de bataille que leurs adverſaires ne purent jamais leur diſputer ouvertement. Malgré les déſavantages d'un combat ſi inégal, quoique les défenſeurs de la religion fuſſent armés de toutes pieces & puſſent ſe montrer à découvert, tandis que leurs adverſaires n'avoient pour armes que la raiſon & ne pouvoient ni s'expoſer ni ſe ſervir de toutes leurs forces, ceux-ci n'ont pas laiſſé de faire des bleſſures profondes à la ſuperſtition. Cependant, ſi l'on en croit ſes partiſans, la bonté de leur cauſe met leur ſyſtême à l'abri de tous les coups qu'on peut lui porter, & l'on a mille fois répondu d'une façon victorieuſe aux objections que l'on ne ceſſe de renouveller contr'eux. Malgré cette grande ſécurité, nous les voyons très-allarmés toutes les fois qu'un nouveau combattant ſe préſente : celui-ci peut ſe ſervir avec ſuccès des objections les plus communes & les plus rebattues, vu qu'il eſt évident que juſqu'ici l'on n'a pu ni les détruire ni leur oppoſer des réponſes ſatisfaiſantes. Pour vous convaincre, Madame, de ce que j'avance ici, vous n'avez qu'à comparer les difficultés les plus ordinaires que le bon ſens oppoſe à la religion, avec les prétendues ſolutions qu'on en donne, & vous reconnoîtrez que les difficultés, ſenſibles pour des enfans mêmes, n'ont jamais pu être levées par les docteurs les plus exercés ; vous ne trouverez dans leurs réponſes que des diſtinctions ſubtiles, des ſubterfuges métaphyſiques, un verbiage inintelligible qui ne peut être le langage de la vérité, & qui ne prouve que l'em-

barras, l'impuissance & la mauvaise foi de ceux qui sont intéressés par état à soutenir une cause désespérée. En un mot, les difficultés que l'on fait contre la religion sont claires & à la portée de tout le monde, tandis que les réponses qu'on leur donne sont obscures, embrouillées, peu satisfaisantes pour les personnes les plus au fait de ce jargon, si tant est que ceux qui font ces réponses entendent eux-mêmes ce qu'ils disent.

Si vous consultez nos docteurs ils ne manqueront pas de faire valoir l'antiquité de leur doctrine, qui s'est toujours soutenue malgré les attaques continuelles des *hérétiques*, des *mécréans*, des *impies* & malgré les persécutions des *payens*. Vous avez, Madame, trop de lumieres pour ne point vous appercevoir que l'ancienneté d'une opinion ne prouve rien en sa faveur. Si l'antiquité étoit une preuve de la vérité, le Christianisme seroit forcé de céder au judaïsme, & celui-ci par la même raison céderoit à la religion des Egyptiens ou des Chaldéens, c'est-à-dire, à l'idolâtrie qui étoit fort antérieure à Moïse. L'on a cru pendant des milliers d'années que le soleil tournoit autour de la terre qui demeuroit immobile, il n'en est pas moins vrai que le soleil est fixe & que la terre tourne autour de lui. D'ailleurs il est évident que le Christianisme n'est point aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois; les attaques continuelles que cette religion a essuyées de la part des *hérétiques*, prouvent que jamais il n'a pu y avoir d'harmonie entre les partisans d'un systême divin qui péchoit dans ses principes; au moins

quelques parties de ce fyftême célefte ont déplu à ceux mêmes qui l'admettoient pour tout le refte. Si des *incrédules* ont fouvent inutilement attaqué la religion, c'eft que les meilleures raifons deviennent inutiles contre l'aveuglement de la fuperftition appuyée de l'autorité publique, ou contre le torrent de l'opinion & de l'habitude qui entraînent les hommes. A l'égard des perfécutions que l'églife a éprouvées de la part des *payens*, ce feroit bien peu connoître les effets du fanatifme & de l'entêtement religieux, que de ne pas fentir que la tyrannie n'eft jamais propre qu'à l'exciter & à l'étendre de plus en plus.

Vous n'êtes pas non plus faite pour être la dupe des noms & des autorités. On vous accablera par les témoignages multipliés de beaucoup de favans illuftres, qui non-feulement ont admis la religion chrétienne, mais encore qui ont été fes défenfeurs les plus zélés. On vous parlera de faints *docteurs*, de grands *philofophes*, de puiffans *raifonneurs*, de *peres de l'églife*, de favans *interprêtes* qui ont fucceffivement étayé le fyftême religieux. Je ne leur contefterai point ici leurs lumieres, qui néanmoins fe trouvent très-fouvent en défaut, je me contenterai de vous répéter que fouvent les plus grands génies font auffi peu clair-voyans que le peuple lui-même en matiere de religion; qu'ils n'ont point examiné les opinions qu'ils enfeignoient, foit parce qu'ils les ont regardées comme facrées, foit parce qu'ils n'ont jamais remonté jufqu'aux principes, qu'ils auroient trouvés ruineux, s'ils les euffent confidérés fans prévention; foit enfin parce qu'ils fe font vus

intéressés à défendre une cause à laquelle leur propre sort étoit lié. Ainsi leur témoignage est récusable & leur autorité ne peut être d'un grand poids.

A l'égard des *interpretes* & des *commentateurs*, qui depuis tant de siécles ont travaillé si péniblement à éclaircir les loix divines, à expliquer les livres sacrés des chrétiens, à fixer les dogmes de la foi, leurs travaux mêmes doivent nous rendre suspecte la religion qui se fonde sur ces livres & qui prêche ces dogmes ; ils nous prouvent que des ouvrages émanés de l'être suprême sont obscurs, inintelligibles, & ont besoin de secours humains pour être entendus de ceux à qui la divinité vouloit découvrir ses volontés. Les loix d'un Dieu sage doivent être simples & claires, il n'y a que des loix défectueuses qui aient besoin d'être interprétées.

Ce n'est donc point, Madame, à ces interprêtes que vous pouvez vous en rapporter ; c'est vous-même, c'est votre raison que vous devez consulter. Il s'agit de votre bonheur, il s'agit de votre repos ; ces objets sont trop sérieux pour laisser à d'autres qu'à vous le droit d'en décider. Si la religion est aussi importante qu'on l'assure, elle mérite, sans doute, la plus grande attention ; si cette religion doit influer sur le bonheur des hommes & dans ce monde & dans l'autre, il n'est aucune affaire qui nous intéresse aussi vivement & qui demande par conséquent un examen plus mûr. Est-il donc rien de plus étrange que la conduite que tiennent la plûpart des hommes ? Intimement convaincus de la nécessité de la religion & de son importance, jamais ils ne

se donnent la peine de l'approfondir ; ils la suivent par routine & par habitude ; ils ne se rendent jamais raison de ses dogmes ; ils la réverent, ils s'y soumettent, ils gémissent sous son poids sans se demander pourquoi ; enfin ils s'en rapportent à d'autres pour l'examiner, & ceux, au jugement desquels ils se fient aveuglément, sont précisément les personnes dont le jugement devroit leur être le plus suspect : ce sont des prêtres qui sont en possession de juger exclusivement & sans appel d'un systême évidemment inventé pour l'utilité des prêtres. Mais que nous disent ces prêtres ? Visiblement intéressés à maintenir les opinions reçues, ils nous les montrent comme *nécessaires* au public, comme *utiles* & *consolantes* pour chacun de nous, comme intimement *liées* à la morale, comme *indispensables* à la société, en un mot comme de la *derniere importance*. Après nous avoir ainsi prévenus, ils nous défendent aussitôt d'examiner ces choses si importantes à connoître. Que penser de cette conduite ? C'est à vous de conclure que l'on veut vous tromper ; que l'on ne craint l'examen que parce que la religion ne sauroit le soutenir, & que l'on redoute une raison qui pourroit dévoiler les plus funestes projets du sacerdoce contre le genre-humain.

Ainsi, Madame, je ne puis trop le répéter, examinez par vous-même, faites usage de vos propres lumieres ; cherchez la vérité dans la sincérité de votre cœur, faites taire le préjugé, roidissez-vous contre l'habitude ; défiez-vous de l'imagination ; alors, de bonne foi avec vous-même, vous peserez d'une main sûre les opi-

nions de la religion ; de quelque source qu'il parte, vous n'acquiescerez qu'à ce qui sera convaincant pour votre esprit, satisfaisant pour votre cœur, conforme à la saine morale, approuvé par la vertu ; vous rejetterez avec mépris ce qui choquera votre raison, vous repousserez avec horreur ces notions criminelles & nuisibles à la morale que la religion s'efforce de faire passer pour des vertus surnaturelles & divines.

Que dis-je ? aimable & sage Eugénie ! examinez avec rigueur les idées que par votre ordre je compte vous présenter ; que votre confiance en moi, que votre prévention pour mes foibles lumieres ne vous aveugle pas sur mes opinions ; je les soumets à votre jugement ; discutez, combattez, ne vous rendez jamais que quand vous croirez reconnoître la vérité. Mes sentimens ne sont ni des oracles divers, ni des opinions théologiques dont il n'est point permis d'appeller ; si j'ai dit vrai, adoptez mes idées, si je me suis trompé, indiquez-moi mes erreurs, & je suis prêt à les reconnoître & à souscrire à ma propre condamnation. Il me sera bien doux d'apprendre de vous, Madame, des vérités que jusqu'ici j'ai cherchées vainement dans les écrits de nos docteurs. Si j'ai dans ce moment quelque avantage sur vous, il n'est dû qu'à la tranquillité dont je jouis & dont vous êtes malheureusement privée quant à présent. Les peines d'esprit, les inquiétudes, les accès de dévotion dont votre ame est troublée, vous empêchent pour le moment de voir les choses de sang-froid & de faire usage de vos propres lumieres ; mais je ne doute pas que bientôt

votre ame raffermie par la raison contre de vaines chimeres ne reprenne sa rigueur naturelle & la supériorité qui lui appartient. En attendant ce moment que je prévois & que je desire, je m'estimerai très-heureux si mes réflexions contribuent à vous rendre cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour juger sainement des choses, & sans laquelle il n'est point de bonheur.

Je m'apperçois bien tard de la longueur de ma lettre; j'espére, madame, que vous me la pardonnerez ainsi que ma franchise; l'une & l'autre vous prouveront du moins l'intérêt vif que je prends à votre situation pénible, le desir sincere que j'ai de la faire cesser, la forte passion que j'ai de vous voir rendue à votre sérénité accoutumée. Il ne falloit pas moins que des motifs si pressans pour me déterminer à rompre le silence; il falloit vos ordres positifs pour me forcer à vous entretenir d'objets qui, une fois bien examinés, ne méritent guere d'occuper un bon esprit. Je m'étois fait une loi de ne jamais m'expliquer sur la religion; l'expérience m'a souvent appris que la plus inutile des entreprises est de vouloir détromper des esprits prévenus; j'étois bien éloigné de croire que jamais je dusse écrire sur ces matieres; vous seule, madame, étiez faite pour vaincre mon indolence & me forcer à changer de résolution. Eugénie affligée, tourmentée de scrupules, prête à se plonger dans une dévotion incommode pour les autres sans la rendre plus heureuse elle-même, m'honore de sa confiance, elle me demande des conseils; elle exige que je parle; allons, me suis-je dit, écrivons pour Eugénie, tâchons de lui rendre le repos qu'elle a

perdu; travaillons avec ardeur pour celle au bonheur de laquelle celui de tant d'autres eſt lié.

Tels ſont, Madame, les motifs qui vont me mettre pour quelque tems la plume à la main. En attendant que vous ſoyez détrompée, j'oſe au moins me flatter que vous ne me regarderez point des mêmes yeux dont les prêtres & les dévots voudroient qu'on vît tous ceux qui ont la témérité de contredire leurs idées. A les en croire, tout homme qui ſe déclare contre la religion, eſt un mauvais citoyen; c'eſt un frénétique armé pour juſtifier ſes paſſions, un perturbateur du repos public, un ennemi de ſes concitoyens que l'on ne ſauroit punir avec trop de rigueur. Ma conduite vous eſt connue; la confiance dont vous m'honorez ſuffit à mon apologie; c'eſt pour vous ſeule que j'écris; c'eſt pour diſſiper les nuages qui troublent votre ame que je vous communique des réflexions que, ſans des raiſons ſi preſſantes, j'aurois pour toujours renfermées en moi-même. Si le hazard les faiſoit tomber entre les mains d'autres que vous à qui elles fuſſent de quelque utilité, je m'applaudirois d'avoir contribué à faire des heureux en ramenant des eſprits égarés à la raiſon, en faiſant connoître la vérité, en démaſquant des impoſtures qui font tant d'infortunés ſur la terre.

En un mot je ſoumets mes raiſons à vos lumieres, je me confie pleinement à votre diſcrétion, & j'oſe préſumer que mes idées, après vous avoir raſſurée contre les vaines terreurs auxquelles je vous vois actuellement livrée, vous convaincront pleinement que cette religion que l'on montre aux hommes comme la choſe la plus importante, la plus vraie, la plus intéreſſante, la

plus utile, n'eſt qu'un tiſſu d'abſurdités, n'eſt propre qu'à confondre les idées & à troubler les eſprits, & ne peut être avantageuſe qu'à ceux qui s'en ſervent pour dominer le genre-humain. En un mot, j'aurai tort ſi je ne vous prouve de la façon la plus claire que la religion eſt fauſſe, inutile, dangereuſe, & que la morale eſt ſeule digne d'occuper leurs eſprits & d'échauffer leurs ames.

J'entrerai en matiere dans ma premiere lettre; je remonterai aux principes, & je me flatte de vous prouver dans le cours de cette correſpondance que ces objets, que la théologie s'efforce d'embrouiller & d'entourer de nuages pour les rendre plus reſpectables & plus ſacrés, ſont non ſeulement ſuſceptibles d'être entendus par vous, mais même peuvent être mis à la portée de quiconque jouira du bon ſens le plus ordinaire. Si ma franchiſe vous paroît trop bruſque, prenez-vous en à vous-même, Madame; il a fallu vous parler clairement; j'ai cru devoir oppoſer un remede violent & prompt à la maladie dont je vous voyois attaquée. Au reſte j'oſe eſpérer qu'avant peu vous me ſaurez quelque gré de vous avoir montré la vérité dans tout ſon jour; vous me pardonnerez d'avoir diſſipé les fantômes incommodes qui infeſtoient votre eſprit; mes efforts pour vous rendre le calme vous prouveront du moins l'intérêt que je prens à votre bonheur, mon zèle pour vous ſervir & le reſpect avec lequel je ſuis &c.

SECONDE LETTRE.

TOUTE religion eſt un ſyſtême d'opinions & de conduite fondé ſur les notions vraies ou fauſſes que nous prenons de la divinité. Pour juger de la vérité de tout ſyſtême, il faut examiner ſes principes, voir s'ils ſont d'accord les uns avec les autres, s'aſſûrer ſi toutes ſes parties ſe prêtent des ſecours mutuels. Une religion, pour être *vraie*, doit nous donner des idées *vraies* de Dieu ; c'eſt par notre raiſon ſeule qu'il nous eſt poſſible de juger ſi celles que la théologie, nous donne de cet être & de ſes attributs ſont véritables ; la vérité n'eſt pour les hommes que la conformité avec la raiſon ; ainſi c'eſt cette même raiſon que l'on voudroit proſcrire, qui peut ſeule en dernier reſſort nous faire juger des vérités que la religion nous propoſe. Le vrai Dieu ne peut être que le Dieu le plus conforme à notre raiſon ; le vrai culte ne peut être que celui que la raiſon approuve.

La religion n'eſt importante que par les avantages qu'elle procure aux hommes ; la meilleure des religions ſeroit celle qui feroit jouir ceux qui la profeſſent des biens les plus réels, les plus étendus & les plus durables ; une religion fauſſe ne peut faire éprouver à ceux qui la pratiquent que des biens faux, chimériques & paſſagers ; c'eſt à la raiſon à juger ſi les avantages qu'elle procure ſont réels ou imaginaires ; ainſi c'eſt à la raiſon qu'il appartient de décider ſi une religion, un

culte, un fyftême de conduite font avantageux ou nuifibles au genre-humain.

C'eft d'après ces principes inconteftables que je vais examiner la religion des chrétiens. Je commencerai par analyfer les idées qu'elle nous donne de la Divinité, qu'elle fe vante de nous faire connoître d'une façon plus parfaite que toutes les autres religions du monde; j'examinerai fi ces idées s'accordent les unes avec les autres; fi les dogmes que cette religion enfeigne font vraiment conformes à ces idées fondamentales & peuvent fe concilier avec elles; fi la conduite qu'elle prefcrit répond aux notions qu'elle nous donne de la Divinité. Enfin je terminerai cet examen par celui des avantages que la religion chrétienne procure au genre-humain; avantages qui, felon fes partifans, furpaffent infiniment tous ceux qui réfultent de toutes les autres religions de la terre.

La religion chrétienne admet pour bafe de fa croyance un Dieu unique; elle nous le définit un pur efprit, une intelligence éternelle, indépendante, immuable, qui peut tout, qui fait tout, qui prévoit tout, qui remplit tout de fon immenfité, qui a créé de rien le monde ainfi que tout ce qu'il renferme, qui le conferve & le gouverne d'après les loix de fa fageffe, de fa bonté, de fa juftice, de fes perfections infinies que l'on voit éclater dans toutes fes œuvres.

Telles font les idées que le Chriftianifme nous donne de la divinité. Voyons maintenant fi elles s'accorderont avec les autres notions que nous préfente ce fyftême religieux qui prétend avoir été révélé par Dieu lui-même, c'eft-à-dire, tenir

de lui seul des vérités qu'il a cachées au reste du genre-humain, pour qui son essence est demeurée voilée. Ainsi la religion chrétienne est fondée sur une révélation particuliere. A qui cette révélation a-t-elle été faite? C'est d'abord à Abraham & ensuite à sa postérité. Le Dieu de l'univers, le pere de tous les hommes, n'a voulu se faire connoître qu'aux descendans d'un Chaldéen, qui pendant des milliers d'années ont été les possesseurs exclusifs de la connoissance du vrai Dieu. Par un effet de sa bonté spéciale le peuple Juif a été long-tems le seul qui ait joui d'une connoissance également nécessaire à tous les hommes. Il n'y eut que ce peuple qui sçût à quoi s'en tenir sur l'être suprême; toutes les autres nations erroient dans les ténèbres, ou n'avoient que des idées informes, ridicules, criminelles du souverain de la nature.

Ainsi, dès le premier pas, nous voyons que le Christianisme anéantit la bonté & la justice de son Dieu. Une révélation particuliere annonce un Dieu partial, qui favorise quelques-uns de ses enfans au préjudice de tous les autres, qui ne consulte que son caprice & non le mérite réel, qui, incapable de faire le bonheur de tous les hommes, ne montre sa tendresse qu'à quelques individus qui n'ont pas plus que d'autres des titres pour lui plaire. Que diriez-vous d'un pere qui, placé à la tête d'une famille nombreuse, n'auroit des yeux que pour un seul de ses enfans, ne se montreroit jamais qu'à lui & qui sauroit mauvais gré aux autres de n'avoir point connu ses traits, tandis qu'il n'auroit jamais consenti à les laisser approcher de sa personne? N'accuseriez-vous

pas un tel pere de caprice, de cruauté, de déraison & de folie s'il faisoit éprouver sa colere à ceux de ses enfans qu'il auroit lui-même exclus de sa présence ? Ne le taxeriez-vous pas d'une injustice dont il n'y a que les êtres les plus insensés de notre espéce qui puissent se rendre capables, s'il les punissoit pour n'avoir point exécuté des ordres qu'il n'auroit point voulu leur donner ?

Concluez-donc avec moi, Madame, que toute révélation particuliere suppose non un Dieu bon, impartial, équitable, mais un tyran injuste & bizarre qui, s'il montre de la bonté & des préférences à quelques-unes de ses créatures, est au moins très-cruel pour toutes les autres. Cela posé, la révélation ne prouve point la bonté, mais le caprice & la partialité du Dieu que la religion nous a dit être rempli de sagesse, de bienveillance & d'équité, & qu'elle nous représente comme le pere commun de tous les habitans de la terre. Si l'intérêt & l'amour propre de ceux qu'il favorise leur fait admirer les vues profondes d'un Dieu, parce qu'il les comble au préjudice de leurs semblables, il doit paroître bien injuste à tous ceux qui sont les victimes de sa partialité. Il n'y a que l'orgueil qui ait pu faire croire à quelques hommes qu'ils étoient, à l'exclusion de tous les autres, les enfans chéris de la providence : aveuglés par leur vanité, ils n'ont point senti que c'étoit démentir sa bonté universelle & infinie que de supposer qu'elle pouvoit aimer de préférence quelques hommes ou quelques nations ; ils doivent être égaux à ses yeux, s'il est vrai qu'ils soient également les ouvrages de ses mains.

C'eſt néanmoins ſur des révélations particulieres que ſe fondent toutes les religions du monde. De même que chaque homme a la vanité de ſe croire l'être le plus important de l'univers, chaque nation s'eſt perſuadée qu'à l'excluſion de toutes les autres, elle devoit jouir de la tendreſſe du ſouverain de la nature. Si les Indiens s'imaginent que c'eſt pour eux ſeuls que Brama a parlé, les Juifs & les Chrétiens ſe perſuadent que ce n'eſt que pour eux que le monde fut créé, & que c'eſt à eux ſeuls que Dieu s'eſt révélé.

Mais ſuppoſons pour un inſtant que ce Dieu ſe ſoit réellement manifeſté. Comment un pur eſprit a-t-il pu ſe rendre ſenſible? Quelle forme a-t-il pu prendre? De quels organes matériels a-t-il pu ſe ſervir pour parler? Comment l'être infini a-t-il pu ſe communiquer à des êtres finis? On me répondra que, pour s'accommoder à la foibleſſe de ſes créatures, il s'eſt ſervi du miniſtere de quelques hommes choiſis pour annoncer ſes volontés à tous les autres; qu'il les a remplis de ſon eſprit, qu'il a parlé par leur bouche. Mais comment concevoir qu'un être infini puiſſe s'unir avec la nature finie de l'homme? Comment m'aſſurer ſi celui qui ſe dit inſpiré par la divinité, ne débite pas ſes propres rêveries ou ſes impoſtures pour des oracles du ciel? Quels moyens de reconnoître s'il eſt bien vrai que ce ſoit Dieu qui parle par ſa voix? On me réplique ſur le champ que Dieu, pour donner du poids aux paroles de ceux qu'il a choiſis pour être ſes interprêtes, leur a communiqué une portion de ſa toute-puiſſance, & qu'ils ont opéré des miracles qui prouvent leur miſſion divine.

Surquoi je demande ce que c'eſt qu'un miracle ? On m'apprend que c'eſt une opération contraire aux loix de la nature fixées par Dieu lui-même, à cela je réponds que, d'après les idées que j'ai de la ſageſſe divine, il me paroît impoſſible que Dieu qui eſt immuable puiſſe jamais rien changer aux loix ſages qu'il a lui-même établies : d'où je conclus que les miracles ſont impoſſibles, vu qu'ils ſont incompatibles avec les idées que j'ai de la ſageſſe & de l'immutabilité du Dieu de l'univers. D'ailleurs ces miracles ſeroient inutiles à ce Dieu ; s'il eſt tout-puiſſant ne peut-il pas modifier à ſon gré les eſprits de ſes créatures ? Pour les convaincre & les perſuader, il n'a qu'à vouloir qu'elles ſoient convaincues & perſuadées ; il n'a qu'à leur dire des choſes claires, ſenſibles, démontrées, & elles ſe rendront à l'évidence ; il n'aura beſoin pour cela ni de miracles, ni d'interprêtes : la vérité ſuffit ſeule pour entraîner les hommes.

En ſuppoſant néanmoins l'utilité & la poſſibilité de ces miracles, comment puis-je m'aſſurer ſi l'opération merveilleuſe que je vois faire à l'interprête de la divinité eſt conforme ou contraire aux loix de la nature ? Suis-je donc au fait de toutes ces loix ? Celui qui me parle au nom de Dieu ne pourroit-il pas exécuter par des voies très-naturelles, mais qui me ſont inconnues, des œuvres qui me paroiſſent tout-à-fait extraordinaires ? Comment m'aſſurer s'il ne me trompe pas ? L'ignorance où je ſuis de ſes ſecrets & des reſſources de ſon art ne m'expoſe-t-elle pas à être la dupe d'un impoſteur habile qui aura pu ſe ſervir du nom de Dieu pour m'inſpirer du reſpect

respect & me faire illusion ? Ainsi ses prétendus miracles doivent m'être suspects quand même j'en serois le témoin. Que sera-ce si ces miracles se sont opérés des milliers d'années avant moi ! On me dira qu'ils sont attestés par une multitude de témoins ; mais si je ne puis m'en rapporter à moi-même, quand il s'agit d'un miracle, comment pourrai-je m'en rapporter à d'autres qui pouvoient être ou plus ignorans ou plus stupides que moi, ou qui peut-être se trouvoient intéressés à confirmer par leurs témoignages des faits destitués de réalité ?

D'un autre côté, si j'admets ces miracles, que peuvent-ils me prouver ? Me feront-ils croire que Dieu s'est servi de sa toute-puissance pour me convaincre de choses qui sont directement contraires aux idées que je dois me former de son essence, de sa nature, de ses qualités divines ? Si je suis persuadé que Dieu est immuable, un miracle ne me fera pas croire qu'il soit sujet à changer. Si je suis convaincu que ce Dieu est juste & bon, un miracle ne me fera jamais penser qu'il puisse être injuste & méchant. Si je suis pénétré de l'idée de sa sagesse, tous les miracles du monde ne me persuaderont point que ce Dieu puisse parler ou agir en insensé. Dira-t-on que la divinité consente à faire des miracles qui la détruisent elle-même, ou qui sont propres à anéantir dans l'esprit des hommes les idées qu'ils doivent avoir de ses perfections infinies ?

C'est pourtant ce qui arriveroit, si Dieu faisoit ou donnoit le pouvoir de faire des miracles en faveur d'une révélation particuliere ; il dé-

rangeroit alors le cours de la nature pour apprendre à l'univers qu'il est capricieux, partial, injuste & cruel; il useroit de sa toute-puissance à dessein de faire voir qu'il manque de bonté pour le plus grand nombre de ses créatures: il feroit une vaine parade de son pouvoir pour masquer l'impuissance où il est de convaincre les hommes par un seul acte de sa volonté: enfin il troubleroit les loix éternelles & immuables de la nature pour montrer qu'il peut changer lui-même & pour annoncer au genre-humain des nouveautés importantes dont malgré sa bonté il l'avoit longtems privé.

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage la révélation de quelques miracles, qu'on la suppose appuyée, elle sera toujours contraire aux idées que l'on nous donne de la divinité; elle nous fera voir qu'elle est injuste, qu'elle agit d'une façon arbitraire, qu'elle ne consulte que son caprice dans ses faveurs, qu'elle peut changer de conduite, qu'elle n'a pu tout d'un coup infuser à tous les hommes les connoissances qui leur étoient nécessaires, ni les porter à la perfection dont ils étoient susceptibles. D'où vous voyez, Madame, que la supposition d'une révélation ne pourra jamais s'accorder ni avec la bonté infinie, ni avec la justice infinie, ni avec la toute-puissance infinie, ni avec l'immutabilité du Souverain de l'univers.

L'on ne manquera pas de vous dire que le créateur de toutes choses, que le monarque indépendant de la nature est le maître de ses graces; qu'il ne doit rien à ses créatures; qu'il peut en disposer comme bon lui semble sans injustice

& ſans qu'elles ſoient en droit de s'en plaindre; que l'homme eſt incapable de ſonder les profondeurs de ſes décrets, que ſa juſtice n'eſt point la juſtice des hommes. Mais toutes ces réponſes que nos théologiens ont ſans ceſſe à la bouche, ne ſervent qu'à détruire de plus en plus les idées avantageuſes qu'ils nous donnent de la divinité. En effet il en réſulte que Dieu ſe conduiroit d'après les maximes d'un ſouverain fantaſque, qui content de faire du bien à quelques favoris, ſe croiroit en droit de négliger le reſte de ſes ſujets, & de les laiſſer gémir dans la plus affreuſe miſere. Vous conviendrez, Madame, que ce n'eſt point ſur un tel modele que l'on peut former un Dieu puiſſant, équitable, bienfaiſant, que ſa toute-puiſſance doit mettre en état de procurer le bonheur à tous ſes ſujets, ſans jamais craindre d'épuiſer les tréſors de ſa bonté.

Si l'on nous dit que la juſtice divine ne reſſemble point à la juſtice des hommes, je répondrai qu'en ce cas nous ne ſommes point autoriſés à qualifier Dieu de *juſte*, vu que par la juſtice il nous eſt impoſſible de concevoir autre choſe qu'une qualité ſemblable à celle que nous nommons *juſtice* dans les êtres de notre eſpéce. Si la juſtice divine n'a nulle reſſemblance avec la juſtice humaine; ſi cette juſtice au contraire reſſemble à ce que nous appellons *injuſtice*, alors toutes nos idées ſe confondent & nous ne ſavons plus ni ce que nous entendons ni ce que nous diſons quand nous aſſurons que Dieu eſt *juſte*. Selon nos idées humaines (qui ſont pourtant les ſeules que les hommes puiſſent avoir) la juſtice exclura toujours le caprice & la partialité, &

jamais nous ne pourrons nous empêcher de regarder comme inique & vicieux un souverain qui voulant & pouvant s'occuper du bonheur de tous ses sujets, laisseroit le plus grand nombre d'entre eux dans le malheur & réserveroit ses bienfaits pour ceux que sa fantaisie préfere à tous les autres.

A l'égard de ce qu'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures; ce principe atroce est destructeur de toute idée de justice & de bonté, & tend visiblement à sapper les fondemens de toute religion. Un Dieu bon & juste doit le bonheur à tous les êtres à qui il donne l'existence; il cesseroit d'être bon & juste s'il ne les produisoit que pour les rendre malheureux; il seroit dépourvu de sagesse & de raison s'il ne leur donnoit le jour que pour être les victimes de ses caprices. Que penseroit-on d'un homme qui ne feroit des enfans que pour avoir le plaisir de leur crever les yeux & de les tourmenter à son aise?

D'un autre côté toute religion n'est fondée que sur les engagemens réciproques que l'on suppose entre Dieu & ses créatures. Si Dieu ne doit rien à celles-ci, s'il n'est point tenu de remplir ses engagemens avec elles lorsqu'elles remplissent les leurs, à quoi sert la religion? Quels motifs les hommes auroit-ils pour rendre à la divinité leurs hommages & leur culte? Auroit-on beaucoup d'empressemens à aimer ou servir un maître qui se croiroit dispensé de tout devoir envers ceux qui s'engagent à son service en vue du salaire qu'il leur auroit promis?

Il eſt aiſé de voir que les idées deſtructives de la juſtice divine que l'on nous donne ne ſont fondées que ſur un préjugé fatal qui perſuade au commun des hommes qu'un grand pouvoir doit néceſſairement diſpenſer celui qui le poſſede des loix de l'équité; que la force peut donner le droit de mal faire, & que perſonne ne peut demander compte de ſes actions à un homme aſſez puiſſant pour ſuivre tous ſes caprices. Ces notions ſont viſiblement empruntées de la conduite des tyrans qui, dès qu'ils ont un pouvoir illimité, ne connoiſſent plus d'autres regles que leurs propres fantaiſies, & s'imaginent que la juſtice n'eſt point faite pour eux.

C'eſt ſur cet affreux modele que nos théologiens ont formé le Dieu qu'ils aſſurent pourtant être juſte; tandis que ſi la conduite qu'on lui attribue étoit vraie, nous ſerions forcés de le regarder comme le plus injuſte des tyrans, comme le plus partial des peres, comme le prince le plus fantaſque, en un mot comme l'être le plus à craindre & le moins digne d'amour que notre eſprit puiſſe ſe former. On nous dit que le Dieu qui a créé tous les hommes n'a voulu ſe faire connoître qu'à un très-petit nombre d'entre eux; que tandis que ce petit nombre jouit excluſivement de ſes bontés, tous les autres ſont les objets de ſa colere, & qu'il ne les a créés que pour les laiſſer dans l'aveuglement, afin de les en punir de la façon la plus cruelle. Nous voyons ces traits funeſtes de la divinité percer dans toute l'œconomie de la religion chrétienne; nous la trouvons dans les livres que l'on prétend inſpirés; nous la trouvons dans les dogmes de la

prédeſtination & de la grace. En un mot, tout, dans la religion, nous annonce un Dieu deſpotique, que l'on s'efforce vainement de nous repréſenter comme juſte, tandis que tout ce qu'on nous dit de lui ne prouve que ſes injuſtices, ſes caprices tyranniques, ſes bizarreries ſouvent cruelles, ſa partialité funeſte au plus grand nombre des humains. Lorſque nous nous récrions ſur ſa conduite déſordonnée aux yeux de tout homme raiſonnable, on croit nous fermer la bouche en diſant que ce Dieu eſt tout-puiſſant; qu'il eſt le maître de ſes graces; qu'il ne doit rien à perſonne; que nous ſommes des vers de terre qui n'avons point le droit de critiquer ſes actions: on finit par nous intimider par la pénitence des châtimens affreux & iniques qu'il réſerve pour ceux qui oſeront murmurer.

Il eſt facile de ſentir la foibleſſe de ces raiſons. La puiſſance, je le répete, ne peut jamais conférer le droit de violer l'équité; un ſouverain, quelque puiſſant qu'il ſoit, n'en eſt pas moins blâmable quand il ne ſuit que ſon caprice pour récompenſer ou punir; on pourra bien le craindre, le flatter, lui rendre des hommages ſerviles, mais jamais on ne pourra l'aimer ſincérement le ſervir avec tendreſſe, le regarder comme un modele de juſtice & de bonté; ſi ceux qui reſſentent ſes bienfaits le trouvent équitable & bon, ceux qui éprouvent ſes caprices & ſes duretés ne pourront s'empêcher de déteſter au fond du cœur ſes affreuſes iniquités. Si l'on nous dit que nous ſommes des vers de terre relativement à Dieu, ou que nous ſommes dans ſes mains comme un vaſe entre celles d'un potier, je dirai que dans

ce cas il ne peut y avoir ni rapports ni devoirs moraux entre la créature & son créateur; j'en conclurrai que la religion est inutile, vu que le ver de terre ne doit rien à l'homme qui l'écrase, & que le vase ne peut rien devoir au potier qui l'a formé; & qu'en supposant que l'homme n'est qu'un ver ou un vase d'argille aux yeux de la divinité, il ne seroit point capable ni de la servir, ni de la glorifier, ni de l'honorer, ni de l'offenser. Cependant on nous répète sans cesse que l'homme peut mériter ou démériter de son Dieu, qu'il doit l'aimer, le servir, lui rendre un culte & des hommages. L'on nous assure encore que c'est l'homme seul que la divinité eut toujours en vue dans tous ses travaux, que c'est pour lui qu'il a créé l'univers, que c'est en sa faveur qu'il a souvent dérangé l'ordre de la nature, que c'est afin d'être honoré, chéri, glorifié par l'homme que ce Dieu s'est révélé. Enfin, suivant les principes de la religion des chrétiens, Dieu ne cesse pas un instant de s'occuper de l'homme, de ce ver de terre, de ce vase d'argille qu'il a formé; bien plus, cet homme est assez puissant pour influer sur l'honneur, sur la gloire de son Dieu; il dépend de lui de le contenter ou de l'irriter, de mériter sa faveur ou sa haine, de lui donner du plaisir ou de l'offenser, de l'appaiser ou de l'irriter.

Sentez-vous bien, Madame, les contradictions frappantes de tous ces principes qui servent néanmoins de fondement à toute religion? En effet il n'en est point qui ne soit établie sur l'influence réciproque de Dieu sur l'homme & de l'homme sur son Dieu; notre espéce que l'on

anéantit, pour ainsi dire, toutes les fois qu'il s'agit de laver la divinité du reproche d'être injuste ou partiale; ces créatures chétives à qui l'on prétend que Dieu ne doit rien, dont on assure que Dieu n'a nul besoin pour sa félicité; la race humaine qui n'est rien à ses yeux se trouve tout d'un coup jouer le plus grand rôle de la nature; elle devient nécessaire à la gloire de son créateur, elle est l'objet unique de tous ses soins, elle a le pouvoir de le réjouir ou de l'affliger, elle peut mériter sa faveur ou provoquer sa colere. D'après ces notions contradictoires, le Dieu de l'univers, la source de toute félicité, n'est-il pas réellement le plus malheureux de êtres? Nous le voyons perpétuellement exposé aux insultes des hommes qui l'offensent par leurs pensées, par leurs paroles, par leurs actions, par leurs omissions; qui le troublent & l'irritent par les caprices de leurs volontés, par leurs passions, par leurs desirs, par leur ignorance même. Si nous admettons les principes du Christianisme, qui supposent que la plus grande portion du genre humain excite la fureur de l'Eternel, & que très-peu d hommes vivent d'une façon conforme à ses vues, n'en résultera-t-il pas nécessairement que dans la foule immense des êtres que Dieu a créés pour sa gloire, il n'y en a que très-peu qui le glorifient & qui lui plaisent, tandis que tout le reste n'est occupé qu'à le chagriner, qu'à exciter son courroux, qu'à troubler sa félicité, qu'à déranger l'ordre qu'il aime, qu'à frustrer ses desseins, qu'à le forcer de changer ses dispositions immuables?

Vous-êtes, sans doute, surprise de ces con-

traditions que l'on rencontre dès le premier pas de l'examen de la religion ; j'ose vous prédire que votre embarras ne fera qu'augmenter à mesure que vous irez en avant. Si vous examinez de sang froid les idées que nous presente la révélation commune aux juifs & aux chrétiens, & contenue dans les livres que l'on nomme *sacrés*, vous trouverez que la divinité qui parle est toujours en contradiction avec elle-même ; qu'elle se détruit de ses propres mains, qu'elle est perpétuellement occupée à défaire ce qu'elle a fait, à réparer son propre ouvrage, auquel elle ne peut d'abord donner le dégré de perfection qu'elle voudroit y trouver. Dieu n'est jamais content de ses œuvres & ne peut, malgré sa toute-puissance, amener le genre-humain au point qu'il desire. Les livres qui contiennent la révélation sur laquelle le Christianisme se fonde, vous montreront partout un Dieu bon qui commet des méchancetés, un Dieu tout-puissant dont les projets échouent sans cesse ; un Dieu immuable qui change perpétuellement de conduite & de maximes ; un Dieu prévoyant qui se trouve à chaque instant pris au dépourvu ; un Dieu sage dont les mesures ne réussissent jamais ; un Dieu grand qui ne s'occupe que de minuties puériles ; un Dieu qui se suffit à lui-même & qui pourtant est jaloux ; un Dieu fort qui est soupçonneux, vindicatif & cruel ; un Dieu juste qui commet ou prescrit les iniquités les plus atroces ; en un mot un Dieu parfait qui nous montre des imperfections & des vices propres à faire rougir les plus méchans des hommes.

Voilà, Madame, le Dieu que la religion vous ordonne d'adorer *en esprit & en vérité.* Je réserve pour une autre lettre l'analyse des livres saints que l'on vous fait regarder comme des oracles du ciel; je m'apperçois que pour une premiere fois j'ai peut-être trop longtems differté, & je ne doute pas que dès à présent vous n'ayez déjà senti qu'un systême fondé sur une base aussi peu solide que l'est celle d'un Dieu que l'on éleve d'une main pour le ruiner de l'autre, ne peut avoir rien de certain & ne peut être regardé que comme un long tissu d'erreurs & de contradictions.

Je suis, &c.

TROISIEME LETTRE.

Vous avez vu, Madame, dans ma lettre précédente les idées incompatibles & contradictoires que la religion nous donne de la divinité. Vous avez dû vous appercevoir que la révélation qu'on nous montre comme un effet de sa bonté & de sa tendresse pour le genre-humain n'est réellement qu'une preuve d'injustice & de partialité, dont un Dieu infiniment juste & bon devroit être incapable; examinons maintenant si les idées que nous offrent les livres où sont renfermés ses oracles divins, seront plus raisonnables, plus conséquentes, plus conformes aux perfections divines; voyons si les faits que la bible nous rapporte, si les regles qu'elle nous prescrit au nom de Dieu lui-même sont vraiment dignes de ce Dieu, & portent les caracteres d'une sagesse, d'une bonté, d'une puissance & d'une justice infinies.

Ces livres inspirés remontent à l'origine du monde. Moyse, le confident, l'interprête, l'historien de la divinité, nous rend, pour ainsi dire, les témoins de la formation de l'univers; il nous apprend que l'Eternel, ennuyé de son inaction, en sortit un beau jour pour créer le monde qui manquoit à sa gloire; pour cet effet il tire la matiere du néant; un pur esprit produit une substance qui n'a nul rapport avec lui; quoique ce Dieu remplisse tout de son immensité, il trouve encore le moyen d'y placer l'univers & tous les corps matériels qn'il renferme. Ce sont du moins

les idées que nos théologiens veulent qu'on se forme de la création, si tant est qu'il soit possible de s'en faire des idées nettes & de concevoir comment un pur esprit peut produire de la matiere. Mais cette discussion nous jetteroit dans des recherches métaphysiques que je dois vous épargner. Il suffira de vous dire que vous pouvez vous consoler de n'y rien comprendre, vû que les penseurs les plus profonds qui vous parleront de la création ou de l'éduction du monde du sein du néant, n'en ont point des idées plus précises que celles que vous pouvez vous en former vous-même; pour peu, Madame, que vous vous donniez la peine de méditer, vous trouverez presque toujours que nos théologiens, au lieu d'expliquer les choses, n'ont fait qu'inventer des mots propres à les rendre moins claires & à confondre toutes les idées naturelles.

Je ne vous ennuierai pas non plus par le détail fastidieux des bévues dont est remplie la narration de Moyse que l'on veut nous annoncer comme dictée par la divinité; si on la lit avec un peu d'attention l'on y trouve à chaque pas des erreurs de physique & d'astronomie impardonables dans un auteur inspiré, & que l'on trouveroit ridicules dans un homme qui auroit le plus légérement étudié ou contemplé la nature. Vous y trouvez, par exemple, la lumiere créée avant le Soleil, tandis que cet astre est visiblement la source de la lumiere pour notre globe. Vous y trouvez le soir & le matin établis avant la formation de ce même Soleil dont la présence seule produit le jour, dont l'absence fait la nuit, & qui par ses différens aspects constitue le soir &

le matin. Vous y trouvez que la Lune est prise pour un corps lumineux par lui-même & semblable au Soleil, tandis que cette planette est un corps opaque qui emprunte sa lumiere du soleil. Ces fautes si grossieres suffisent pour vous faire voir que la divinité qui s'est révélée à Moyse, ne savoit pas à quoi s'en tenir sur la nature quelle avoit tirée du néant, & que vous êtes plus instruite là-dessus que ne l'étoit autrefois le créateur du monde lui-même.

Je n'ignore pas que nos théologiens ont une réponse toute prête à ces difficultés qui semblent attaquer la science divine, & mettre ses connoissances fort au dessous de celles des Galilée, des Descartes, des Newton & même des jeunes gens qui ont à peine étudié les premiers élémens de la physique : ils nous diront que Dieu pour se rendre intelligible aux Juifs sauvages & grossiers s'est conformé à leurs idées informes, & au langage faux & peu correct du vulgaire. Cette solution qui paroît triomphante à nos docteurs & qu'ils employent si souvent, quand il s'agit de justifier la bible d'ignorance & des expressions vulgaires dont elle se sert, ne peut point nous en imposer. Nous leur répliquerons qu'un Dieu qui fait tout, & qui peut tout, auroit pu rectifier d'un seul mot les idées fausses du peuple qu'il vouloit éclairer, & le mettre à portée de connoître la nature des choses plus parfaitement que n'ont fait les hommes les plus habiles qui sont venus depuis. Si l'on prétend que la révélation n'est point faite pour rendre les hommes savans mais pour les rendre pieux, je dirai que la révélation n'est point faite pour établir des idées fausses,

qu'il feroit indigne de Dieu d'emprunter le langage du menfonge ou de l'ignorance; que la fcience de la nature, loin de nuire à la piété, n'eft, de l'aveu des théologiens, que plus propre à montrer la grandeur de Dieu; que la religion feroit inébranlable fi elle étoit conforme à la vraie fcience; que l'on n'auroit point d'objections à faire contre le récit de Moyfe & contre la phyfique de l'Ecriture Sainte, fi l'on n'y trouvoit rien qui ne fût continuellement confirmé par l'expérience, l'aftronomie & des démonftrations de la géométrie. Soutenir le contraire, & dire que Dieu fe plaît à confondre la fcience des hommes & à la rendre inutile, c'eft prétendre qu'il fe plaît à nous rendre ignorans, à nous donner le change & qu'il condamne les progrès de l'efprit humain dont nous devons pourtant le fuppofer l'auteur. Prétendre que Dieu a été obligé de fe conformer dans l'écriture au langage des hommes, c'eft prétendre qu'il n'a pas voulu communiquer plus de lumieres à ceux qu'il vouloit éclairer, ou qu'il n'a pas pu les rendre fufceptibles de comprendre le langage de la vérité. C'eft une obfervation qu'il ne faut point perdre de vue dans l'examen des livres révélés, dans lefquels nous trouverons à chaque page que Dieu s'exprime d'une façon indigne de lui. Un Dieu toutpuiffant, au lieu de fe dégrader, au lieu de s'abbaiffer à parler le langage des ignorans, ne pouvoit-il pas les illuminer au point d'entendre un langage plus vrai, plus noble, plus conforme aux idées que l'on nous donne de la divinité? Un maître habile met peu-à-peu fes difciples à portée d'entendre ce qu'il veut leur enfeigner; un Dieu

doit être en état de leur infuſer ſur le champ toute la ſcience qu'il a réſolu de leur donner.

Quoi qu'il en ſoit, ſuivant la géneſe, Dieu après avoir créé le monde produit l'homme du limon de la terre ; cependant on nous aſſure qu'il l'a fait *à ſon image.* Mais quelle eſt l'image de Dieu ? Comment l'homme qui eſt matériel, au moins en partie, peut-il repréſenter un pur eſprit qui exclut toute matiere ? Comment ſon ame ſi imparfaite peut-elle avoir été formée ſur le modele d'une ame parfaite telle que nous devons ſuppoſer celle du créateur de l'univers ? Quelle reſſemblance, quelles proportions, quels rapports peut-il y avoir entre une ame finie & revêtue d'un corps & le créateur qui eſt un eſprit infini ? Voilà, ſans doute, de grandes difficultés qui juſqu'ici ont paru impoſſibles à réſoudre & qui vraiſemblablement exerceront long-tems tous ceux qui s'efforceront d'entendre le ſens incompréhenſible du livre par lequel Dieu voulut nous inſtruire.

Mais pourquoi Dieu fit-il l'homme ? c'eſt qu'il voulut peupler l'univers d'êtres intelligens qui lui rendiſſent des hommages ; qui fuſſent les témoins de ſes merveilles, qui le glorifiaſſent, qui puſſent méditer & contempler ſes œuvres & mériter ſes faveurs par leur ſoumiſſion à ſes loix. Voilà donc l'homme devenu néceſſaire à la grandeur de ſon Dieu, qui, ſans cela, vivroit ſans gloire, qui ne recevroit point d'hommages, qui ſeroit le triſte ſouverain d'un empire ſans ſujets, condition dont ſa vanité ne pourroit point s'accommoder. Il eſt, je penſe, inutile de vous faire remarquer combien ces idées ſont peu conformes à celles que

l'on nous donne d'un être qui se suffit à lui-même, & qui sans le secours de personne est souverainement heureux. Tous les traits sous lesquels la bible nous présente la divinité, sont toujours empruntés de l'homme ou d'un monarque orgueilleux, & nous trouverons par-tout qu'au lieu d'avoir fait l'homme à son image c'est toujours l'homme qui a fait son Dieu à la sienne, qui lui a donné sa façon de penser, ses propres vertus, & encore plus, ses propres vices.

Mais enfin cet homme que la divinité vient de créer pour sa gloire remplira-t-il fidélement les vues de son auteur? ce sujet qu'il vient d'acquérir lui sera-t-il obéissant, rendra-t-il hommage à sa puissance, exécutera-t-il ses volontés? Il ne fait rien de tout cela; à peine est-il créé que rebelle aux ordres de son souverain il mange d'un fruit défendu que Dieu avoit placé sur son chemin pour qu'il en fût tenté; par-là il attire la colere divine sur lui-même & sur toute sa postérité; il anéantit ainsi tout d'un coup les grands projets du tout-puissant, qui, n'ayant fait l'homme que pour sa gloire, est aussitôt si choqué de sa conduite qu'il auroit dû prévoir, qu'il se trouve forcé de changer de sentimens à son égard, de devenir son ennemi, de le condamner avec toute sa race qui n'a point encore pu pécher, à des infirmités sans nombre, à des calamités cruelles, à la mort, que dis-je! à des supplices que la mort elle-même ne doit pas terminer. Ainsi, le Dieu qui vouloit être glorifié ne l'est point, il ne semble avoir créé l'homme que pour en être offensé afin de le punir

Dans ce récit fondé sur la bible, reconnoissez-vous,

vous, Madame, un Dieu tout-puissant dont les ordres sont toujours accomplis & dont tous les projets sont nécessairement exécutés? Dans un Dieu qui tente ou qui permet qu'on soit tenté, voyez-vous un être bienfaisant & sincere? Dans un Dieu qui punit celui qu'il a fait ou laissé tenter, appercevez-vous de l'équité? Dans un Dieu qui étend sa vengeance sur ceux-mêmes qui n'ont point encore péché, remarquez-vous quelque ombre de justice? Dans un Dieu qui s'irrite de ce qui a dû nécessairement arriver, pouvez-vous supposer de la prévoyance? Dans des supplices rigoureux destinés à venger ce Dieu de ses foibles créatures en ce monde & dans l'autre, pouvez-vous appercevoir la moindre lueur de bonté?

C'est pourtant sur cette histoire ou plutôt sur cette fable que se fonde tout l'édifice de la religion chrétienne. Si le premier homme n'eût point désobéi, le genre-humain n'eût point été l'objet de la colere divine, & n'eût point eu besoin d'un rédempteur; si le Dieu qui fait tout, qui prévoit tout, qui peut tout, eût empêché ou prévu la faute d'Adam, il n'eût point été nécessaire que ce Dieu fit mourir son propre fils innocent pour s'appaiser lui-même. Les hommes pour lesquels il avoit créé l'univers eussent été toujours heureux, ils n'auroient jamais encouru la disgrace de la divinité qui exigeoit leurs hommages. En un mot, sans une pomme imprudemment mangée par Adam & son épouse, le genre-humain n'eût point éprouvé de miseres, l'homme eût joui sans interruption du bonheur éternel que Dieu lui avoit destiné, & les vues de la providence sur ses créatures n'eussent point été frustrées.

Il feroit inutile de faire des réflexions fur des notions fi bizarres, fi contraires à la fageffe, à la puiffance, à la juftice de la divinité; c'eft affez de rapprocher les objets que la bible nous préfente pour en fentir les inconféquences, les abfurdités, les contradictions. Nous y voyons fans ceffe un Dieu fage qui fe conduit en infenfé, qui défait fon propre ouvrage pour enfuite le réparer, qui fe repent de ce qu'il a fait, qui agit comme s'il n'avoit rien prévu, qui eft forcé de permettre ce que fa toute-puiffance ne fauroit empêcher. Dans les écritures révélées par ce Dieu, il ne paroît occupé qu'à fe noircir lui-même, à fe dégrader, à s'avilir aux yeux des hommes qu'il vouloit exciter à lui rendre un culte & des hommages, à renverfer ou confondre l'efprit de ceux qu'il avoit deffein d'éclairer.

Ce qui vient d'être dit devroit déjà fuffire pour détromper d'un livre qui femble plutôt détruire la divinité que renfermer des oracles dictés ou révélés par elle-même; tout ce qui peut découler de principes fi déraifonnables, & fi faux ne peut être vifiblement qu'un amas d'abfurdités. Cependant parcourons encore les principaux objets que cet ouvrage divin nous montre à chaque inftant. Paffons donc au *déluge :* les livres faints nous apprênnent qu'en dépit des volontés du tout-puiffant le genre-humain entier déjà puni par des infirmités, des accidens, par la mort, continue à fe livrer à la corruption la plus étrange; Dieu s'irrite contre lui; il fe repent d'avoir fait l'homme dont, fans doute, il n'avoit point prévu la corruption, & plutôt que de changer les mauvaifes difpofitions de fon cœur qu'il tient entre fes

mains, il opere le plus grand, le plus impossible des miracles, pour noyer à la fois tous les habitans de la terre, à l'exception pourtant de quelques favoris qu'il destine à peupler le monde renouvellé d'une race choisie qui se rendra plus agréable à Dieu. Le tout-puissant réussit-il dans ce nouveau projet? Non, sans doute; la race choisie, sauvée des eaux du déluge sur les débris de la terre détruite, recommence à offenser le souverain de la nature, s'abandonne à de nouveaux crimes, se livre à l'idolâtrie, & oubliant les effets si récens de la vengeance céleste, ne fait que la provoquer par ses forfaits. Afin d'y remédier, Dieu choisit pour son favori l'idolâtre Abraham; il se découvre à lui, il lui ordonne de renoncer au culte de ses peres & d'embrasser une religion nouvelle; pour gage de son alliance avec lui; le souverain de la nature lui prescrit une cérémonie douloureuse, ridicule, bizarre, à laquelle un Dieu sensé veut attacher ses faveurs. En conséquence, la postérité de cet homme choisi doit jouir à jamais de toutes sortes d'avantages; elle sera pour toujours l'objet de la tendresse partiale du tout-puissant; elle sera plus heureuse que toutes les autres nations que le ciel va désormais dédaigner pour ne s'occuper que d'elle.

Ces promesses si solemnelles n'empêchent point la race d'Abraham de devenir l'esclave d'une nation proscrite & détestée par l'Eternel: ses chers amis éprouvent les traitemens les plus durs de la part des Egyptiens; mais Dieu qui n'avoit pu les garantir du malheur où ils étoient tombés, leur suscite un libérateur ou un chef qui opere les miracles les plus éclatans afin de les en tirer. A la

voix de Moyse, toute la nature est renversée; Dieu qui se sert de lui pour déclarer ses volontés, Dieu qui peut créer le monde & le replonger dans le néant ne peut pourtant parvenir à fléchir Pharaon; l'entêtement de ce prince fait dix fois échouer la toute-puissance divine dont Moyse est dépositaire. Après avoir tenté vainement de toucher un monarque que Dieu se plaît à endurcir, Dieu est obligé de sauver son peuple par les voies les plus communes; il lui dit de s'enfuir, après lui avoir préalablement conseillé de voler les Egyptiens: ceux-ci poursuivent les voleurs fugitifs, mais Dieu qui protege ces voleurs ordonne à la mer d'engloutir des misérables qui ont la témérité de courir après leur bien.

La divinité va, sans doute, avoir lieu d'être bien contente du peuple qu'elle vient de délivrer par un si grand nombre de miracles. Hélas! ni Moyse ni le tout-puissant ne peuvent venir à bout de son entêtement pour les faux Dieux du pays où ce peuple a été si malheureux; il les préfere au Dieu qui vient de le sauver; toutes les merveilles que l'Eternel opere chaque jour en faveur d'Israël ne peuvent vaincre son opiniâtreté plus merveilleuse & plus inconcevable que les miracles les plus grands. Ces merveilles que l'on nous cite aujourd'hui comme des preuves convaincantes de la mission divine de Moyse, de l'aveu de ce même Moyse qui nous les a transmises lui-même, furent incapables de convaincre le peuple qui en fut témoin, & ne purent au moins jamais produire les bons effets que Dieu s'étoit proposé en les opérant.

L'incrédulité, l'obſtination, la corruption conſtante du peuple juif ſont, Madame, les preuves les plus convaincantes de la fauſſeté des miracles de Moyſe & de tous ceux de ſes ſucceſſeurs à qui l'écriture ſainte attribue comme à lui un pouvoir ſurnaturel. Si l'on prétend malgré cela que ces miracles ſont conſtatés, au moins ſera-t-on forcé de convenir, d'après la bible même, qu'ils ont été très-inutiles, que la toute-puiſſance divine a conſtamment échoué dans tous ſes deſſeins, qu'elle n'a jamais pu faire des Hébreux un peuple ſoumis à ſes deſirs.

Nous voyons pourtant Dieu s'obſtiner continuellement à rendre ce peuple digne de lui; il ne le perd point un ſeul inſtant de vue; il lui immole des nations entieres, il lui permet la rapine, la violence, la trahiſon, le meurtre, l'uſurpation; en un mot, il lui permet tout ce qui peut le conduire à ſes fins; il lui envoye en tout tems des chefs, des prophêtes, des hommes merveilleux qui s'efforcent en vain de le ramener à ſon devoir. Toute l'hiſtoire de l'ancien teſtament ne nous montre que les vains efforts de Dieu pour vaincre la dureté de ſon peuple; il employe pour cela les bienfaits; les miracles, la rigueur; tantôt il lui livre les nations qu'il lui ordonne de haïr, de piller & d'exterminer; tantôt il permet à ces mêmes nations d'exercer ſur ſes favoris les plus grandes cruautés; il les livre aux mains de leurs ennemis, qui ſont pourtant les ennemis de Dieu lui-même; des idolâtres deviennent les maîtres des juifs, ils leur font éprouver les inſultes, les mépris, les rigueurs les plus inouies, ils les forcent quelquefois à ſacrifier

aux idoles & à violer la loi de leur Dieu. La race d'Abraham devient la proye des impies; les Assyriens, les Perses, les Grecs & les Romains lui font successivement éprouver les traitemens les plus cruels & les outrages les plus sanglans; Dieu souffre que son temple soit pollué pour punir les juifs.

Enfin, pour terminer les peines de son peuple chéri, le pur esprit qui a créé l'univers envoye son propre fils. Il l'avoit, dit-on, fait annoncer d'avance par ses prophêtes, quoique d'une façon très-propre à empêcher qu'on ne pût le reconnoître lorsqu'il devoit arriver. Ce fils de Dieu se fait homme par bonté pour les juifs qu'il venoit éclairer; délivrer & rendre les plus heureux des mortels. Revêtu de la toute-puissance divine il opere les miracles les plus étonnans qui cependant ne convainquent point les juifs; il peut tout, excepté de les persuader, & malgré tous ses miracles; au lieu de les convertir & de les délivrer, il est lui-même forcé de subir un supplice infamant & de perdre la vie comme un vil malfaiteur. Dieu est condamné à la mort par ceux même qu'il venoit sauver. L'Eternel endurcit & aveugle ceux à qui il envoyoit son propre fils; il n'a point prévu que ce fils seroit rejetté; que dis-je! il a pris des mesures pour qu'on ne le connût pas & pour que son peuple chéri ne pût tirer aucun fruit de la venue du Messie; en un mot la divinité semble s'être donné les plus grands soins pour que ses projets, si favorables aux juifs, pussent être anéantis & fussent rendus infructueux.

Quand on se récrie sur une conduite si étrange & si peu digne de la divinité, on nous dit qu'il

falloit que tout se passât de la sorte pour accomplir des prophéties qui avoient annoncé que le Messie seroit méconnu, rejetté & conduit à la mort. Mais pourquoi le Dieu qui sait tout & qui prévoyoit le sort de son cher fils, forma-t-il le projet de l'envoyer aux Juifs, à qui il devoit savoir que sa mission seroit inutile? N'étoit-il pas plus simple de ne le point faire annoncer & de ne le point envoyer? N'eût-il pas été plus conforme à la toute-puissance divine de s'épargner tant de miracles, tant de prophéties, tant de travaux en pure perte, tant de colere & tant de souffrances à son propre fils, en rendant tout d'un coup l'espéce humaine telle qu'on la vouloit?

On nous dira qu'il falloit une victime à la divinité; que pour réparer la faute du premier homme, il ne falloit pas moins que la mort d'un autre Dieu; que le seul Dieu de l'univers ne pouvoit être appaisé que par le sang de Dieu son fils. Je répondrai d'abord que Dieu n'avoit qu'à ne pas permettre que le premier homme fît une faute; que par là il se seroit épargné bien des chagrins & des peines, & qu'il auroit sauvé la vie à son cher fils. Je répondrai que l'homme n'a pu offenser Dieu que par ce que Dieu l'a permis ou voulu; sans examiner comment il est possible que Dieu ait un fils, qui, étant Dieu comme lui, puisse être sujet à la mort, je répondrai qu'il est impossible de voir une faute si grave dans le péché de la pomme, & que l'on ne peut guere trouver de proportion entre l'injure faite à la divinité par une pomme mangée & la mort de son fils.

Je sçai bien qu'on me dira que tout cela sont

des mysteres; mais je répliquerai à mon tour que les mysteres sont des mots imposans, imaginés par des hommes qui ne savent plus se tirer du labyrinthe où leurs faux raisonnemens & leurs principes insensés les ont une fois engagés.

Quoi qu'il en soit, l'on assure que le Messie ou le libérateur des juifs avoit été clairement prédit & désigné par les prophéties contenues dans l'ancien testament. Dans ce cas je demanderai, pourquoi les juifs ont-ils méconnu cet homme merveilleux, ce Dieu que Dieu leur envoyoit? On me répondra que l'aveuglement des juifs a été lui-même prédit & que divers inspirés avoient annoncé la mort du fils de Dieu. Surquoi je répliquerai qu'un Dieu sensé n'eût point dû l'envoyer; qu'un Dieu tout-puissant eût pu choisir des moyens plus efficaces & plus sûrs pour ramener son peuple dans la voie qu'il vouloit lui tracer; s'il ne vouloit pas couvertir & délivrer les juifs, il étoit très-inutile de leur envoyer son fils & d'exposer celui-ci à une mort assurée & prévue.

On ne manquera pas de me répondre que la patience divine fut à la fin lassée des excès du peuple juif; que le Dieu immuable qui avoit juré une alliance éternelle avec la race d'Abraham voulut enfin rompre le traité qu'il avoit pourtant assuré devoir durer toujours. On prétendra que ce Dieu avoit résolu de rejetter la nation Hébraïque pour adopter les Gentils, haïs & méprises par lui durant près de quatre mille ans. Je répondrai que ces discours sont peu conformes aux idées que l'on doit avoir d'un Dieu qui ne change point, dont la miséricorde est infinie,

dont la bonté eſt inépuiſable. Je dirai que dans ce cas le Meſſie annoncé par les prophêtes juifs étoit deſtiné aux juifs, devoit être leur libérateur & non le deſtructeur de leur nation, de leur culte, de leur religion. S'il eſt poſſible de démêler quelque choſe dans ces oracles obſcurs, équivoques, énigmatiques, ſymboliques des prophêtes de Judée que nous trouvons dans la bible ; s'il y a moyen de deviner les logogryphes indéchiffrables que l'on a décorés du nom pompeux de prophéties, nous y verrons toujours que les inſpirés, quand ils ſont de belle humeur, promettent aux juifs un réparateur des torts, un reſtaurateur du royaume de Juda, & non un deſtructeur de la religion de Moyſe. Si c'eſt pour les Gentils que le Meſſie devoit venir, il n'eſt plus le Meſſie promis aux Juifs & annoncé par leurs prophêtes: Si Jéſus eſt le Meſſie des Juifs il n'a pu être le deſtructeur de leur nation. Si l'on me dit que Jéſus a dit lui-même qu'il eſt venu pour accomplir & non pour abolir la loi de Moyſe, je demanderai pourquoi les chrétiens ne ſuivent plus la loi des juifs ?

Ainſi, de quelque façon qu'on l'enviſage, Jéſus-Chriſt ne peut être celui qu'ont prédit les prophêtes, puiſqu'il eſt évident qu'il n'eſt venu que pour anéantir la religion des Hébreux, qui, quoique inſtituée par Dieu lui-même, étoit pourtant devenue déſagréable à ſes yeux. Si ce Dieu inconſtant, fatigué du culte des juifs, ſe fût enfin repenti de ſon injuſtice pour les Gentils, c'étoit à eux qu'il eût dû envoyer ſon fils ; il eût au moins par là épargné à ſes anciens amis un affreux déicide, qu'il les força de commettre,

faute de pouvoir connoître le Dieu qui leur étoit envoyé. Au reste, il étoit bien pardonnable aux juifs de ne point voir le Messie qu'ils attendoient dans un artisan de Galilée qui n'avoit aucuns des caracteres annoncés par les prophêtes, & du vivant duquel ses concitoyens ne furent ni heureux ni délivrés.

Il faisoit, dira-t-on, des miracles; il guérissoit des malades, il redressoit les boiteux, il rendoit la vue aux aveugles, il ressuscitoit des morts, enfin il s'est ressuscité lui-même. A la bonne heure; mais il a visiblement échoué dans le seul miracle pour lequel il étoit descendu sur la terre; il n'a jamais pu ni persuader ni convertir les juifs qui ont vu les merveilles qu'il opéroit chaque jour; malgré ces merveilles ils l'ont fait mettre ignominieusement en croix; il n'a pu malgré son pouvoir tout divin se soustraire au trépas; il a voulu mourir pour que les juifs fussent coupables, pour avoir le plaisir de ressusciter le troisiéme jour, afin de confondre ainsi l'ingratitude & l'opiniâtreté de ses concitoyens. Qu'en est-il résulté? Ces concitoyens se sont-ils rendus à ce grand miracle & l'ont-ils enfin reconnu? Nullement; ils ne l'ont point vu; le fils de Dieu secrettement ressuscité ne s'est montré qu'à ses adhérens; eux seuls soutiennent avoir conversé avec lui; eux seuls nous ont transmis sa vie & ses miracles, & l'on veut qu'un témoignage si suspect nous convainque de la divinité de sa mission au bout de dix-huit siécles, tandis que les juifs ses contemporains n'ont point été convaincus.

On nous répond à cela que plusieurs juifs se

ſont convertis à Jéſus-Chriſt; qu'après ſa mort ils en ont converti beaucoup d'autres; que les témoins de la vie & des miracles du fils de Dieu ont ſcellé leur témoignage de leur propre ſang; que l'on ne meurt point pour atteſter des menſonges; que par un effet viſible de la puiſſance divine une grande partie de la terre eſt devenue chrétienne, & perſiſte juſqu'à ce jour dans cette religion divine.

Dans tout cela je ne vois point de miracle; je n'y vois que des choſes très-conformes à la marche ordinaire de l'eſprit humain. Un impoſteur adroit, un charlatan habile peut aiſément trouver quelques adhérens dans une populace groſſiere, ignorante, ſuperſtitieuſe; ces adhérens entraînés par ſes conſeils ou ſéduits par ſes promeſſes conſentent à quitter une vie pénible & laborieuſe pour ſuivre un homme qui leur fait entendre qu'il les fera *pêcheurs d'hommes*, c'eſt-à-dire, qu'il les fera ſubſiſter par les reſſources de ſon art aux dépens de la multitude toujours crédule. Le charlatan à l'aide de ſes remedes peut opérer des cures qui ſemblent merveilleuſes à des ſpectateurs ignorans; ces imbécilles ſur le champ voyent en lui un homme ſurnaturel & divin; il adopte lui-même cette idée, & confirme ſes dévots dans la haute opinion qu'ils ont conçue de lui; il ſe ſent intéreſſé à l'entretenir dans ſes ſectateurs, dont il trouve le ſecret d'allumer l'enthouſiaſme. Pour cet effet notre empyrique ſe fait prédicateur; il parle par énigmes, par ſentences obſcures, en paraboles, à une multitude qui admire toujours ce qu'elle ne comprend pas. Pour ſe rendre plus agréable au peuple, il

déclame devant des misérables & des sots contre les riches, les grands, les savans & surtout contre les prêtres, qui furent de tout tems avares, impérieux, peu charitables & onéreux au peuple. Si ses discours sont reçus avec empressement par le vulgaire, toujours chagrin, envieux & jaloux, ils déplaisent à tous ceux qui se voyent les objets des invectives & des satires du prédicateur populaire. En conséquence ils lui en veulent, ils lui tendent des pieges, ils cherchent à le surprendre en faute afin de le démasquer une bonne fois & de se venger de lui. Celui-ci, à force d'imposture, leur prête enfin le flanc; à force de miracles ou de prestiges, il se décele à la fin; pour lors on le saisit, on le punit, & il ne lui reste pour adhérens que quelques idiots que rien ne peut détromper; que des partisans accoutumés par lui à mener une vie fainéante; que des fripons adroits qui veulent continuer à en imposer au public par des prestiges semblables à ceux de leur ancien maître, par des harangues obscures, décousues, embrouillées & fanatiques, par des déclamations contre les magistrats & les prêtres; ceux-ci qui ont le pouvoir en main finissent par les persécuter, par les emprisonner, les fouetter, les châtier, les supplicier. Des vagabonds, accoutumés à la misere, soutiennent toutes ces traverses avec une fermeté que l'on rencontre assez souvent dans beaucoup de malfaiteurs; dans quelques-uns le courage se trouve fortifié par la chaleur du fanatisme. Cette fermeté surprend, émeut, attendrit, irrite les spectateurs contre ceux qui tourmentent des hommes que leur constance fait regarder comme des innocens qui

pourroient avoir raiſon & pour qui la pitié d'ailleurs intéreſſe. C'eſt ainſi que l'enthouſiaſme ſe propage & que la perſécution augmente toujours le nombre des partiſans de ceux que l'on voit perſécuter.

Je vous laiſſe, Madame, le ſoin d'appliquer l'hiſtoire de notre charlatan & de ſes adhérens au fondateur, aux apôtres & aux martyrs de la religion chrétienne. Avec quelque art qu'ait été faite la vie de Jéſus-Chriſt, que nous ne tenons que de ſes apôtres ou de leurs diſciples, elle fournit ſuffiſamment de quoi fonder nos conjectures. Je vous obſerve ſeulement que la nation des juifs étoit renommée par ſa crédulité; que les compagnons de Jéſus furent choiſis dans la lie du peuple; que Jéſus montra toujours de la préférence à la populace dont il voulut, ſans doute, ſe faire un rempart contre les prêtres; & qu'enfin Jéſus fut arrêté à la ſuite du plus éclatant de ſes miracles, & nous le voyons mis à mort immédiatement après la réſurrection de Lazare qui, d'après le récit même de l'évangile, porte les caracteres les plus évidens de la fraude pour tous ceux qui voudront l'examiner ſans préjugé.

Je crois, Madame, que ce que je viens de vous dire ſuffit pour vous faire ſentir l'opinion que vous devez prendre du fondateur du Chriſtianiſme & de ſes premiers ſectateurs; ceux-ci ont été ou des dupes ou des fanatiques qui ſe ſont laiſſés ſéduire par des preſtiges & des diſcours conformes à leurs deſirs ou par des impoſteurs adroits qui ont ſçu mettre à profit les fourberies de leur ancien maître, qu'ils ont fait habilement revivre, afin d'établir une religion qui les a fait

ſubſiſter eux-mêmes aux dépens des peuples & qui maintient encore aujourd'hui dans l'abondance ceux que nous payons richement pour nous tranſmettre de pere en fils les fables, les viſions & les merveilles dont la Judée fut le berceau. La propagation de la foi chrétienne & la conſtance des martyrs n'ont rien de ſurprenant, le peuple court après tous ceux qui lui ſont voir des merveilles, il reçoit ſans raiſonner tout ce qu'il leur plaît de débiter, il tranſmet à ſes enfans les contes qu'il a entendu rapporter, & peu à peu ſes opinions entraînent les ſouverains, les grands & même les ſavans.

Quant aux martyrs, leur conſtance n'a rien de ſurnaturel. Les premiers chrétiens, ainſi que tous les novateurs, furent traités par les juifs & les payens en perturbateurs du repos public. Déjà ſuffiſamment enivrés du fanatiſme que leur religion inſpiroit; perſuadés que Dieu ſe tenoit prêt à les couronner & à les recevoir dans ſes demeures éternelles; en un mot, voyant les cieux ouverts & convaincus d'ailleurs que le monde alloit finir, il n'eſt pas ſuprenant qu'ils euſſent le courage de braver les ſupplices, de les endurer avec conſtance & de mépriſer la mort. A ces motifs, fondés ſur leurs opinions religieuſes, il s'en joignoit encore bien d'autres qui ſont toujours de nature à opérer fortement ſur l'eſprit des hommes. Ceux qui comme chrétiens ſe trouvoient empriſonnés & maltraités pour la foi, étoient viſités, conſolés, encouragés, honorés, comblés de biens par leurs freres, qui leur prodiguoient leurs ſoins & leurs ſecours pendant leur détention, & qui leur rendoient une eſpéce de

culte après leur mort. Ceux au contraire qui montroient de la foiblesse étoient honnis, méprisés, détestés; & quand ils marquoient du repentir on les forçoit de subir une pénitence rigoureuse qui duroit aussi longtems que leur vie. Ainsi les motifs les plus puissants se réunissoient pour inspirer du courage aux martyrs, & ce courage n'a rien de plus surnaturel que celui qui nous détermine tous les jours à braver les dangers les plus évidens par la crainte de se déshonorer aux yeux de nos concitoyens; une lâcheté nous exposeroit à l'infamie pour le reste de nos jours. Il n'y a rien de miraculeux dans la constance d'un homme à qui d'un côté l'on montre le bonheur éternel & les plus grands honneurs, & qui de l'autre se voit menacé de la haine, du mépris & de regrets durables.

Vous voyez donc, Madame, que rien n'est plus facile que de renverser les preuves par lesquelles les docteurs chrétiens établissent la révélation, qu'ils trouvent si bien appuyée. Les miracles, les martyrs, les prophéties ne prouvent rien. Toutes les merveilles rapportées dans l'ancien & le nouveau testament, si elles étoient véritables, ne prouveroient pas la toute-puissance divine, mais au contraire l'impuissance dans laquelle la divinité se feroit continuellement trouvée de convaincre les hommes des vérités qu'elle vouloit leur annoncer. D'un autre côté, en supposant que ces miracles eussent produit tout l'effet que Dieu pouvoit en attendre, nous ne pouvons plus les croire que sur la tradition & les récits des autres, qui sont souvent suspects, fautifs, exagérés. Les miracles de Moyse ne nous

ſont atteſtés que par Moyſe, ou par des écrivains Hébreux, intéreſſés à les faire croire au peuple qu'ils vouloient gouverner. Les miracles de Jéſus ne nous ſont atteſtés que par ſes diſciples qui cherchoient à ſe faire des adhérens en racontant à un peuple crédule des prodiges dont ils prétendoient avoir été les témoins, ou que peut-être quelques-uns d'entre eux croyoient avoir vu réellement. Tous ceux qui trompent les hommes ne ſont pas toujours des fourbes, ſouvent ils ſont trompés par des dupes de bonne foi. D'ailleurs je crois vous avoir ſuffiſamment prouvé que les miracles répugnent à l'eſſence d'un Dieu qui eſt immuable, ainſi qu'à ſa ſageſſe qui ne lui permettroit point de rien changer aux loix ſages qu'il a lui-même établies. Enfin les miracles ſont inutiles puiſque ceux que l'écriture nous raconte n'ont pas produit les effets que Dieu s'étoit propoſé.

La preuve de la religion chrétienne tirée des prophéties n'eſt pas mieux fondée. Quiconque examinera ſans prévention ces prétendus oracles divins n'y trouvera jamais qu'un jargon ambigu, inintelligible, abſurde, découſu, entiérement indigne d'un Dieu qui auroit le deſſein de montrer ſa préſcience & d'inſtruire ſon peuple de l'avenir. Il n'exiſte pas dans toute l'écriture ſainte une ſeule prophétie aſſez préciſe pour être littéralement appliquée à Jéſus-Chriſt. Pour vous convaincre de cette vérité demandez aux plus ſavans de nos docteurs quelles ſont ces prophéties formelles dans leſquelles ils ont le bonheur de découvrir le Meſſie; vous verrez que ce n'eſt qu'à l'aide d'explications forcées, de figures,

de

de paraboles, de sens mystiques qu'ils viendront à bout d'y trouver quelque chose de sensé & de les appliquer au Dieu fait homme qu'ils nous font adorer. Il sembleroit que la divinité n'a fait des prédictions que pour qu'on ne pût y rien comprendre. Dans ces oracles équivoques, dont il est impossible de pénétrer le sens, nous ne trouvons que le langage de l'yvresse, du fanatisme & du délire. Lorsqu'on croit y entrevoir quelque chose d'intelligible, il est aisé de s'appercevoir que les prophêtes ont voulu parler d'événemens arrivés de leur tems ou de personnages qui les avoient précédés. C'est ainsi que nos docteurs appliquent gratuitement au Christ des prophétiesou plutôt des relations faites après coup sur David, sur Salomon, sur Cyrus &c. L'on croit voir annoncer le châtiment du peuple juif dans des récits où il n'est évidemment question que de la captivité de Babylone; dans cet événement bien antérieur à Jésus-Christ, on s'imagine trouver la prédiction de la dispersion des juifs, que l'on suppose une punition visible de leur déicide, & que l'on voudroit faire passer aujourd'hui pour une preuve indubitable de la vérité du Christianisme.

Il n'est donc point étonnant que les juifs anciens & modernes n'ayent point vu dans les prophêtes ce que nos docteurs nous y montrent ou s'imaginent y voir eux-mêmes. Jésus lui-même n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs dans ses prédictions. Dans l'évangile il annonce à ses disciples de la façon la plus formelle la destruction du monde & le jugement dernier, comme des événemens très-prochains & qui devoient arriver avant que la génération qui subsistoit alors fût passée. Ce-

pendant le monde dure encore & ne paroît nullement en danger de finir. Il est vrai que nos docteurs prétendent que dans la prédiction de Jésus-Christ il s'agit de la ruine de Jérusalem par Vespasien & Titus; mais il n'y a que des personnes qui n'ont point lu l'évangile qui puissent prendre le change là-dessus, ou se payer de cette défaite. Au reste, en l'adoptant, il faudra du moins convenir que le fils de Dieu lui-même n'a point sçu prophétiser plus clairement que ses obscurs prédécesseurs.

En effet à chaque page des livres sacrés que l'on assure inspirés par Dieu même, ce Dieu ne semble se révéler que pour mieux se cacher; il ne parle que pour n'être point entendu; il n'annonce des oracles que pour qu'on ne puisse ni les comprendre ni les appliquer; il ne fait des miracles que pour faire des incrédules; il ne se manifeste aux hommes que pour étourdir leur jugement & dérouter la raison qu'il leur avoit donnée. La Bible nous représente sans cesse Dieu comme un séducteur, un tentateur, un tyran soupçonneux, qui ne sait à quoi s'en tenir sur le compte de ses sujets, qui s'amuse à tendre des piéges à ses créatures, qui les éprouve pour avoir le plaisir de les punir d'avoir succombé à ses tentations; ce Dieu n'est occupé qu'à édifier pour détruire, à démolir pour rebâtir; semblable à un enfant qui se dégoûte de ses jouets, il défait sans cesse ce qu'il a fait, il brise ce qui étoit l'objet de ses desirs. Nulle prévoyance, nulle constance, nulle harmonie dans sa conduite; nulle liaison, nulle clarté dans ses discours; s'il agit, tantôt il approuve ce qu'il a fait, tantôt il

s'en repent ; il s'irrite & se fâche de ce qu'il a permis de faire ; il souffre malgré sa puissance infinie que l'homme l'offense ; il consent que Satan sa créature dérange tous ses projets. En un mot les livres révélés des chrétiens & des juifs ne semblent imaginés que pour rendre incertaines ou même pour anéantir les qualités que l'on attribue à la divinité & que l'on assure constituer son essence. Toute l'écriture sainte, le systême entier de la religion chrétienne ne paroissent fondés que sur l'impuissance où Dieu s'est trouvé de rendre le genre-humain aussi sage, aussi bon, aussi heureux qu'il le voudroit. La mort de son fils innocent immolé à sa vengeance est devenue inutile pour la partie la plus nombreuse des habitans de la terre ; presque tout le genre-humain, malgré les efforts continuels de la divinité, continue à l'offenser, à frustrer ses projets, résiste à ses volontés, & persévere dans sa méchanceté.

C'est sur des notions si fatales, si contradictoires, si indignes d'un Dieu juste, d'un Dieu sage, d'un Dieu bon, d'un Dieu raisonnable, d'un Dieu indépendant, immuable & tout-puissant que se fonde la religion chrétienne, que l'on assure établie pour toujours par un Dieu qui s'est pourtant déjà dégoûté de la religion des juifs, avec lesquels il avoit fait & juré une alliance éternelle.

C'est au tems à prouver si ce Dieu sera plus constant & plus fidèle à remplir ses engagemens avec les chrétiens, qu'il ne l'a été à remplir ceux qu'il avoit pris avec Abraham & sa postérité. J'avoue, Madame, que sa conduite passée me donne de l'inquiétude sur celle qu'il pourra tenir

par la ſuite. S'il a pu reconnoître lui-même, par la bouche d'Ezéchiel, que les loix qu'il avoit données aux juifs *n'étoient pas bonnes*, il pourroit bien quelque jour trouver des défauts dans celles qu'il a données aux chrétiens. Nos prêtres ſemblent eux-mêmes partager mes ſoupçons, & craindre que Dieu ne s'ennuye de la protection qu'il a ſi longtems accordée à ſon égliſe. Les inquiétudes qu'ils montrent, les efforts qu'ils font pour empêcher le monde de s'éclairer, les perſécutions qu'ils ſuſcitent à tous ceux qui les contrediſent; ſemblent prouver qu'ils ſe défient des promeſſes de Jéſus-Chriſt, & qu'ils ne ſont pas intimement convaincus de l'éternelle durée d'une religion qui ne leur paroît divine que parce qu'elle leur donne le droit de commander en Dieux à leurs concitoyens. Il ſeroit, ſans doute, bien fâcheux que leur empire fût détruit; cependant il eſt à craindre que ſi les ſouverains de la terre & les peuples ſe laſſoient une fois de leur joug, le ſouverain du ciel n'en fût bientôt dégoûté.

Quoi qu'il en ſoit, j'oſe me flatter, Madame, que la lecture de cette lettre vous détrompera pleinement d'une vénération aveugle pour des livres que l'on appelle *divins*, tandis qu'ils ne paroiſſent faits que pour dégrader & détruire le Dieu que l'on en ſuppoſe l'auteur. Dans ma premiere, je compte vous faire voir que les dogmes établis par ces mêmes livres ou inventés depuis pour juſtifier les idées qu'ils nous donnent de Dieu, ne ſont pas moins contraires aux notions de cet être infiniment parfait. Un ſyſtême qui part de faux principes ne peut jamais devenir qu'un amas de fauſſetés. Je ſuis &c.

QUATRIEME LETTRE.

VOus ſcavez, Madame, que nos docteurs prétendent que ces livres révélés, que j'ai ſommairement examinés dans ma lettre précédente, ne renferment pas un mot qui ne ſoit inſpiré par l'eſprit de Dieu ; ce que je vous en ai dit doit vous prouver qu'en partant de cette ſuppoſition, la divinité a fait l'ouvrage le plus informe, le plus contradictoire, le plus inintelligible qui ait jamais exiſté ; en un mot un ouvrage dont tout homme ſenſé rougiroit d'être l'auteur. Si quelque prophétie ſe trouve vérifiée pour les chrétiens, ce ne peut être que celle d'Iſaïe, qui dit : *En écoutant vous entendrez & vous ne comprendrez point.* Mais dans ce cas nous répondrons qu'il étoit aſſez inutile de parler pour n'être point compris ; ſe révéler pour ne rien apprendre, c'eſt ne point ſe révéler.

Ne ſoyons donc point ſurpris ſi les chrétiens, nonobſtant la révélation dont ils aſſurent avoir été favoriſés, n'ont aucunes idées préciſes ni ſur la divinité ni ſur ſes volontés, ni ſur la façon d'entendre ſes oracles. Le livre dans lequel ils vont puiſer n'eſt propre qu'à confondre les notions les plus ſimples, qu'à jetter dans les plus grandes incertitudes, qu'à faire naître d'éternelles diſputes. Si ce fut-là le projet de la divinité, elle y a ſans doute parfaitement réuſſi. Les docteurs du chriſtianiſme ne furent jamais d'accord ſur la façon d'entendre les vérités que Dieu s'é-

toit donné la peine de révéler lui-même; tous les efforts qu'ils ont employés jusqu'ici n'ont encore pu parvenir à rien éclaircir, & les dogmes qu'ils ont successivement inventés, ne pourront jamais justifier aux yeux d'un homme de bon sens la conduite de l'être infiniment parfait.

Aussi plusieurs d'entre eux sentant les inconvéniens qui pouvoient résulter de la lecture des livres saints, les ont soigneusement ôté des mains du vulgaire & des simples; ils ont compris qu'une pareille lecture n'étoit propre qu'à scandaliser & qu'il ne falloit que le bon sens pour y découvrir une foule d'absurdités. Ainsi les oracles de Dieu même ne sont point faits pour ceux à qui Dieu a prétendu les adresser; il faut être initié dans les mysteres du sacerdoce pour avoir droit de puiser dans l'écriture sainte les lumieres que la divinité destine à tous ses enfans chéris. Mais les théologiens eux-mêmes parviennent-ils à écarter les difficultés que les livres sacrés présentent à chaque page? A force de méditer les mysteres qui y sont contenus, nous donnent-ils des idées plus nettes sur les voies de la divinité? Non, sans doute; ils expliquent des mysteres par d'autres mysteres; ils entassent de nouvelles obscurités sur les obscurités primitives; rarement peuvent-ils s'accorder entre eux, & lors même que par hazard leurs opinions se réunissent, nous n'en sommes pas plus éclaircis, & notre raison se trouve toujours également confondue.

S'ils sont d'accord sur quelque point, c'est pour nous dire que la raison humaine, dont on suppose Dieu l'auteur, a pu se dépraver; n'est-ce pas taxer Dieu d'impuissance, d'injustice, de

malignité? Pourqoui ce Dieu, en créant un être raisonnable, ne lui a-t-il pas donné une raison que rien ne pût corrompre? On nous répond que la raison de l'homme dut être nécessairement bornée; que la perfection ne peut être l'apanage d'une créature; que les voies de Dieu ne sont point les voies de l'homme. Mais dans ce cas pourquoi la divinité s'offense-t-elle des imperfections nécessaires qui se trouvent dans ses créatures? Comment un Dieu juste peut-il exiger que notre esprit admette ce que notre esprit n'est point fait pour comprendre? Ce qui est au-dessus de notre raison peut-il être fait pour nous dont la raison est bornée? Si Dieu est infini, comment une créature finie peut-elle en raisonner? Si les mysteres & les desseins cachés de la divinité ne sont point de nature à être compris par l'homme, à quoi bon l'en occuper sans cesse? Si Dieu eût voulu que nous nous occupassions de ses voies, n'auroit-il pas dû nous donner une raison proportionnée aux choses qu'il vouloit que nous sçussions?

Vous voyez donc, Madame, qu'en déprimant notre raison, en la supposant corrompue, nos prêtres anéantissent eux-mêmes la nécessité de la religion, qui ne peût être utile ou importante pour nous qu'autant que nous la pourrions comprendre. Ils font plus, en supposant notre raison dépravée, ils accusent Dieu d'injustice pour exiger que cette raison conçoive ce qu'elle ne peut concevoir. Ils l'accusent d'impuissance pour n'avoir pas rendu cette raison plus parfaite; en un mot, en dégradant l'homme, ils degradent Dieu & le dépouillent des attributs qui

font de fon effence. Appelleriez-vous bon & jufte un pere qui voulant que fes enfans marchaffent par une route obfcure & remplie de dangers, ne leur donneroit pour fe conduire qu'une lumiere trop foible pour trouver leur chemin & pour éviter les dangers continuels dont ils feroient entourés ? Trouveriez-vous que ce pere auroit bien pourvu à leur fûreté en leur donnant par écrit des inftructions inintelligibles & qu'ils ne pourroient point déchiffrer à la foible lueur du flambeau qu'il leur auroit donné ?

On ne manquera pas de nous dire que la corruption de la raifon & la foibleffe de l'efprit humain font des fuites du péché : mais pourquoi l'homme a-t-il péché ? Comment un Dieu bon a-t-il permis que cet enfant chéri pour lequel il avoit créé l'univers, & dont il exigeoit les hommages, l'offenfât lui-même, & par là éteignît ou affoiblît le flambeau qu'il lui avoit donné ? D'un autre côté la raifon d'Adam devoit être fans doute bien plus parfaite avant fon péché ; dans ce cas comment fa raifon ne l'a-t-elle pas empêché de fuccomber & de pécher ? La raifon d'Adam étoit-elle corrompue même avant d'avoir encouru la colere de fon Dien ? Etoit-elle dépravée avant d'avoir rien fait qui pût la dépraver ?

Pour juftifier la conduite bizarre de la providence ; pour l'empêcher de paffer pour l'auteur du péché ; pour lui fauver le ridicule d'être la caufe ou le complice des offenfes qu'on lui fait à elle-même, les théologiens ont imaginé un *être* fubordonné à la puiffance divine ; c'eft lui qu'ils ont fait l'auteur de tout le mal qui fe

commet dans l'univers. Dans l'impoſſibilité de concilier les déſordres continuels dont le monde eſt le théâtre, avec les volontés d'un Dieu rempli de bonté, créateur & conſervateur des choſes, qui aime l'ordre, qui ne cherche que le bonheur de ſes créatures, ils ont imaginé un génie deſtructeur, rempli de méchanceté, qui s'acharnoit à rendre les hommes malheureux & à faire échouer les vues bienfaiſantes de l'éternel. C'eſt cet *être* malfaiſant & pervers que l'on a nommé *Satan*, le *Diable*, l'*Eſprit malin;* nous lui voyons jouer un grand rôle dans toutes les religions du monde, dont les fondateurs ſe ſont trouvés dans l'impuiſſance de faire partir d'une même ſource & le bien & le mal. A l'aide de cet *être* imaginaire, on a cru réſoudre toutes les difficultés; on n'a point vu qu'une pareille invention anéantiſſoit évidemment la toute-puiſſance divine, que ce ſyſtême étoit rempli de contradictions palpables, & que ſi c'eſt le diable qui fait pécher, ce ſeroit, en toute juſtice, lui ſeul qui devroit en porter la peine.

Si Dieu eſt l'auteur de tout, c'eſt lui qui a créé le diable; ſi ce diable eſt méchant, s'il fait échouer les projets de la divinité, c'eſt que la divinité permet ou veut que ſes projets échouent, ou n'a point aſſez de force pour empêcher le diable d'exercer ſon pouvoir. Si Dieu ne vouloit pas que le diable exiſtât, le diable n'exiſteroit point; Dieu pourroit l'anéantir d'un ſeul mot, ou du moins Dieu pourroit changer en lui ſes diſpoſitions ſi fâcheuſes pour nous & ſi contraires aux projets d'une providence bienfaiſante: dès que le diable agit & ſubſiſte, nous ſommes

forcés d'en conclure que la divinité trouve bon qu'il agiſſe comme il fait & dérange perpétuellement ſes deſſeins.

Ainſi, Madame, l'invention du diable ne remédie à rien; elle ne ſert au contraire qu'à embrouiller les choſes. En mettant ſur ſon compte tout le mal qui ſe commet dans le monde, on n'en diſculpe nullement la divinité; toute la puiſſance qu'on lui ſuppoſe eſt priſe ſur celle de l'Eternel; & vous ſavez très-bien que, d'après les notions de la religion chrétienne, le diable a bien plus d'adhérens que Dieu lui-même; continuellement il lui débauche ſes ſerviteurs & il parvient à les révolter contre lui; ſans ceſſe, en dépit de Dieu, il les entraîne dans la perdition; contre un ſeul homme qui lui demeure fidèle & qui trouve grace devant ſes yeux, vous n'ignorez pas quil y en a des millions qui, ſuivant les étendards de Satan, ſeront plongés avec lui dans des malheurs éternels.

Mais comment Satan lui-même a-t-il encouru la diſgrace du Tout-Puiſſant? Par quel forfait a-t-il pu mériter de devenir l'objet éternel de la colere du Dieu qui l'a créé? La religion chrétienne nous explique tout cela; elle nous apprend que le diable étoit dans l'origine un ange, c'eſt-à-dire, un pur eſprit rempli de perfections, créé par la divinité pour occuper un poſte diſtingué dans la cour céleſte, deſtiné comme les autres courtiſans de l'Eternel à recevoir ſes ordres & à jouir près de lui d'un bonheur inaltérable; mais l'ambition le perdit; ſon orgueil l'ayant aveuglé, il oſa ſe révolter contre ſon maître; il engagea d'autres eſprits auſſi purs que lui

dans ſon entrepriſe inſenſée ; en conſéquence de ſa témérité il fut précipité du ciel, ſes malheureux adhérens furent entraînés dans ſa chute ; & depuis endurcis par la volonté divine dans leurs folles diſpoſitions, ils n'ont d'autre occupation dans l'univers que de tenter les hommes, de tâcher d'augmenter le nombre des ennemis de Dieu & des victimes de ſa colere.

C'eſt à l'aide de cette fable que les docteurs chrétiens voyent la chute d'Adam préparée par la Toute-Puiſſance même antérieurement à la création du monde. Il falloit que la divinité eût un grand deſir que l'homme péchât, puiſqu'elle s'y prit de ſi loin pour le faire pécher ! en effet ce fut le diable qui par la ſuite du tems couvert de la peau d'un ſerpent ſollicita la mere du genre-humain à déſobéir à Dieu & à rendre ſon mari complice de ſa rebellion. Mais la difficulté ne ſera point levée par toutes ces inventions. Si Satan dans le tems où il étoit un ange vivoit dans l'innocence & méritoit les bontés de ſon Dieu, comment ce Dieu a-t-il permis qu'il s'élevât dans ſon eſprit des idées d'orgueil, d'ambition & de révolte ? Comment cet ange de lumiere fut-il aſſez aveugle pour ne point reconnoître la folie de ſon entrepriſe ? Ignoroit-il que ſon maître étoit tout-puiſſant ? Qui eſt-ce qui a tenté Satan ? Quelle raiſon la divinité putelle avoir de le choiſir pour être l'objet de ſa fureur, le deſtructeur de ſes projets, l'ennemi de ſon pouvoir ? Si l'orgueil eſt un péché, ſi l'idée même d'une révolte eſt le plus grand des crimes, le péché fût donc antérieur au péché, & Lucifer offenſa Dieu, même dans ſon état de

pureté ; car enfin un être pur, innocent, agréable à son Dieu, qui avoit toutes les perfections dont une créature pouvoit être susceptible, devoit être exempt d'ambition, d'orgueil & de folie. Nous devons en dire autant de notre premier pere qui, malgré sa sagesse, son innocence & ses lumieres infuses par Dieu lui-même, n'a pas laissé de pécher en succombant à la tentation du démon.

Ainsi en dernier ressort ce sera toujours Dieu qui sera la cause du péché ; ce sera Dieu qui aura tenté Lucifer dès avant la création du monde, afin qu'il devînt à son tour le tentateur de l'homme & la cause de la perte de toute la race humaine. Il sembleroit que Dieu n'eut créé les anges & l'homme que pour leur fournir l'occasion de pécher.

Il est aisé de sentir le ridicule de ce systême ; aussi pour le sauver, les théologiens ont-ils cru devoir en inventer un autre non moins absurde qui sert de base à toutes les religions revélées, & par le moyen duquel on croit justifier pleinement la providence divine. Ce systême est celui qui suppose le libre arbitre de l'homme, c'est-à-dire, qu'il est le maître de faire le bien ou le mal & de diriger sa volonté. Aux mots de *libre arbitre* je vois déjà, Madame, que vous vous effrayez ; vous craignez, sans doute, une dissertation métaphysique. Rassurez-vous néanmoins, je me flatte de simplifier la question au point de la rendre très-claire, je ne dis pas seulement pour vous, mais encore pour des personnes qui n'auroient point vos lumieres.

Dire que l'homme eſt libre, c'eſt le ſouſtraire au pouvoir de l'être ſuprême, c'eſt prétendre que Dieu n'eſt point le maître de ſa volonté ; c'eſt avancer qu'une foible créature peut, quand il lui plaît, ſe révolter contre ſon créateur, déranger ſes projets, troubler l'ordre qu'il aime, rendre inutiles ſes travaux, le chagriner, l'affliger, agir ſur lui, mettre ſes paſſions & ſa bile en mouvement. Ainſi, du premier coup d'œil, vous voyez découler de ce principe une foule d'abſurdités. Si Dieu eſt ami de l'ordre, tout ce que font ſes créatures doit néceſſairement conſpirer au maintien de cet ordre ; ſans cela la volonté divine manqueroit d'avoir ſon effet. Si Dieu a des projets, ils doivent toujours néceſſairement s'exécuter ; ſi l'homme peut affliger ſon Dieu, l'homme eſt le maître du bonheur de ce Dieu, & la ligue qu'il fait avec Satan eſt aſſez forte pour diſſiper les projets de la divinité. En un mot ſi l'homme eſt libre de pécher, Dieu n'eſt plus tout-puiſſant.

On nous répondra que Dieu, ſans nuire à ſa toute-puiſſance, peut donner à l'homme la liberté, que cette liberté eſt un bienfait par lequel Dieu veut le mettre à portée de mériter ſes bontés ; mais d'un autre côté cette liberté le met auſſi à portée de mériter ſa haine, de l'offenſer & par-là d'encourir des malheurs infinis ; d'où je conclus que cette liberté n'eſt nullement un bienfait & nuit évidemment à la bonté divine. Cette bonté ſeroit plus réelle ſi les hommes ſe trouvoient forcés à faire toujours ce qui doit plaire à Dieu, ce qui eſt conforme à l'ordre, ce qui peut les conduire au bonheur. Si les hommes, en vertu de

leur liberté, font des choses contraires aux vues de Dieu, ce Dieu qui prévoit tout, a dû prévoir qu'ils abuseroient de leur liberté; s'il a prévu qu'ils pécheroient il auroit dû les en empêcher; s'il n'a point empêché qu'ils fissent du mal, il a consenti au mal qu'ils pouvoient faire; s'il y a consenti, il ne peut s'en offenser; s'il s'en offense ou s'il les punit du mal qu'ils ont fait, il est injuste & méchant; s'il permet qu'ils courent à leur perte, il doit s'en prendre à lui-même & ne peut avec raison les châtier d'avoir abusé de leur liberté, d'avoir été trompés ou séduits par les objets qu'il avoit lui-même placés sur leur chemin pour les séduire, pour les tenter, pour déterminer leurs volontés à mal faire (*).

Que diriez-vous d'un pere qui donneroit à ses enfans en bas âge & dépourvus d'expérience, la liberté de satisfaire leurs appétits désordonnés jusqu'à se faire du mal? Ce pere seroit-il en droit de se fâcher de l'abus qu'ils feroient de la liberté, qu'il leur auroit accordée? N'y auroit-il pas de la malice à ce pere, qui auroit prévu ce qui devoit arriver, de mettre ses enfans à portée de se nuire? Ne montreroit-il pas le comble de la déraison, s'il les punissoit du mal qu'ils se font fait & du chagrin qu'ils lui causent? Ne seroit-ce pas à lui-même qu'il devroit s'en prendre de la sotise de ses enfans?

(*) Conférez-ici ce que dit Bayle *Diction. crit.* art. *Origene*, rem. E. art. *Pauliciens* rem. E. F. M. & dans le troisieme volume des *réponses aux questions d'un Provincial.*

Voilà pourtant les points de vue ſous leſquels le ſyſtême de la liberté de l'homme nous montre la divinité. cette liberté ſeroit de ſa part le préſent le plus dangereux; puiſqu'elle mettroit l'homme en état de ſe faire les maux les plus affreux. D'où nous devons conclure que ce ſyſtême, loin de juſtifier la divinité, la rend coupable de malice, d'imprudence, d'injuſtice & de folie. Ce ſeroit renverſer toutes nos idées que de prétendre qu'un être infiniment ſage & bon conſentît à punir ſes créatures des penchans qu'il leur auroit donnés ou qu'il auroit ſouffert que le diable leur inſpirât. Toutes les ſubtilités de la théologie ne tendent réellement qu'à détruire les notions qu'elle même nous donne de la divinité. Cette théologie eſt evidemment le tonneau des Danaïdes.

Cependant nos docteurs ont imaginé des moyens pour étayer leurs ſuppoſitions ruineuſes. Vous avez plus d'une fois ouï parler de la *Prédeſtination* & de la *Grace;* mots terribles! qui excitent encore parmi nous des diſputes dont la raiſon ſeroit forcée de rougir, ſi les chrétiens ne ſe faiſoient un devoir de renoncer à la raiſon, & qui n'en ont pas moins des conſéquences funeſtes pour la ſociété. N'en ſoyons point ſurpris; les principes faux ou obſcurs d'où partent les théologiens doivent néceſſairement produire des diſſentions entre eux: leurs querelles ſeroient indifférentes, ſi l'on n'y attachoit pas plus d'importance qu'elles ne le méritent.

Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême de la prédeſtination ſuppoſe que Dieu dans ſes décrets éternels a réſolu que quelques hommes élus & favo-

rifés recevroient des graces fpéciales, à l'aide defquelles ils pourroient fe rendre agréables à Dieu & parvenir au bonheur éternel, tandis qu'une infinité d'autres font deftinés à la perdition, & ne recevront du ciel aucune des graces néceffaires pour obtenir le falut. Il fuffit, je penfe, d'expofer ce fyftême pour en reconnoître l'abfurdité. Il fait de Dieu, de l'être infiniment bon & parfait, un tyran partial, qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour être les jouets & les victimes de fon caprice; il fuppofe que Dieu punit fes créatures pour n'avoir point reçu les graces qu'il n'a point voulu leur donner; il nous préfente ce Dieu fous des traits fi révoltans que les théologiens font forcés d'avouer que ce qu'ils nous difent là-deffus eft un profond myftere, dans lequel l'efprit humain n'eft point fait pour pénétrer. Mais fi l'homme n'eft pas fait pour porter un œil curieux fur cet affreux myftere, c'eft-à-dire, fur l'étonnante abfurdité que nos docteurs ont enfantée vainement pour rendre compte des voies de Dieu, ou pour tâcher de concilier l'injuftice atroce de ce Dieu avec fa bonté infinie, de quel droit veulent-ils nous faire adorer ce myftere, nous obliger de le croire, nous forcer de foufcrire à une opinion qui fappe la bonté divine jufques dans fes fondemens? Comment raifonnent-ils d'un dogme & fe querellent-ils avec acharnement fur un fyftême auquel de leur aveu ils ne comprennent rien eux-mêmes?

Plus vous examinez la religion, & plus vous aurez d'occafions de vous convaincre que les chofes que nos docteurs appellent des *Myfteres* ne

ne sont jamais que les difficultés qui les embarrassent eux-mêmes, quand ils ne peuvent venir à bout d'éviter des absurdités dans lesquelles leurs faux principes les jettent nécessairement. Ce mot n'est point fait pour nous en imposer; ces graves docteurs n'entendent point eux-mêmes les choses dont ils nous parlent sans cesse; ils inventent des mots faute de pouvoir expliquer les choses, & ils donnent le nom de *Mysteres* à ce qu'ils ne comprennent pas mieux que nous.

Toutes les religions du monde sont fondées sur la prédestination; toutes les révélations, comme vous avez déjà pu l'entrevoir, supposent ce dogme odieux, qui fait de la providence une injuste marâtre, qui montre une prédilection aveugle pour quelques-uns de ses enfans au préjudice de tous les autres. Elles font de Dieu un tyran qui punit des fautes nécessaires auxquelles il a lui-même sollicité ou dans lesquelles il a permis que l'on fût entraîné. Ce dogme qui a servi de base à tout le paganisme, est encore le grand pivot de la religion chrétienne, dont le Dieu ne doit pas moins exciter la haine que les divinités les plus méchantes des peuples idolâtres. Avec de telles notions, il n'est point étonnant que ce Dieu soit pour ceux qui le méditent un objet effrayant, affligeant, dont l'idée suffit pour troubler l'imagination & pour porter à des folies dangereuses.

Le dogme de l'autre vie servit encore à disculper la divinité des injustices apparentes ou passageres dont on dut naturellement l'accuser. On prétendit qu'elle se plaisoit à éprouver ici-

bas ses amis mêmes, bien résolue de les en dédommager amplement par la suite dans un autre séjour que l'on imagina pour les ames. Mais, comme je crois déjà l'avoir insinué, ces épreuves que Dieu fait essuyer aux bons, ou montrent son injustice, au moins passagere, ou contredisent son *omniscience*. Si Dieu sait tout & connoît jusqu'aux replis les plus cachés du cœur de ses créatures, qu a-t-il besoin de les éprouver? S'il a résolu de leur accorder les graces nécessaires pour les soutenir, n'est-il pas assuré qu'elles ne succomberont jamais? S'il est injuste & cruel, ce Dieu n'est pas immuable, il dément son caractere, au moins pour quelque tems, il déroge à des perfections qui devroient toujours se trouver en lui. Que penserions-nous d'un roi qui pendant quelque tems feroit éprouver à ses favoris les traitemens les plus affreux, sans qu'ils eussent rien fait pour mériter leur disgrace, & qui croiroit avoir tout réparé en les comblant ensuite de ses plus grandes faveurs? Un tel prince ne nous paroitroît-il pas méchant, fantasque & cruel? Cependant ce prince soupçonneux seroit pardonnable à quelques égards, si pour son propre intérêt & pour mieux s'assurer de l'attachement de ses amis il leur faisoit subir quelques épreuves. Il n'en est pas ainsi de Dieu, qui sachant tout, qui pouvant tout, ne peut jamais avoir rien à craindre des dispositions de ses créatures. D'où l'on voit que c'est faire jouer à la divinité un rôle bien puerile, bien ridicule, bien injuste, que de supposer qu'elle éprouve ses serviteurs, & qu'elle les fasse souffrir sans raison en ce monde

pour les dédommager dans un autre. Nos théologiens ne manqueront pas de trouver des motifs de cette conduite de Dieu qu'ils croiront propres à le justifier; mais ces prétendus motifs seront empruntés de la toute-puissance de cet être, de son pouvoir absolu sur ses créatures à qui il ne doit pas rendre compte de ses actions, & partout nous verrons que notre théologie, croyant justifier son Dieu, en fait un despote, un tyran, c'est-à-dire, le plus haïssable des maîtres.

Je suis, &c.

CINQUIEME LETTRE.

NOUS voici, Madame, conduits à l'examen du dogme de la vie future dans laquelle on suppose que la divinité, après avoir fait passer les hommes par les tentations, les épreuves & les traverses de la vie présente, afin de s'assurer s'ils sont dignes de son amour ou de sa haine, leur donnera les récompenses ou leur infligera les châtimens qu'ils auront mérités. Ce dogme, qui est un des points capitaux de la religion chrétienne, est fondé sur un grand nombre de principes ou de suppositions dont nous avons déjà fait voir l'absurdité & l'incompatibilité avec les notions que cette même religion nous donne de la divinité. En effet, il suppose que l'homme peut offenser ou réjouir le souverain de la nature, influer sur son humeur, exciter ses passions, l'affliger, le tourmenter, lui résister & se soustraire à son pouvoir. Il suppose la liberté de l'homme, système que nous venons de trouver incompatible avec la bonté, la justice, la toute-puissance divine. Il suppose que Dieu a besoin d'éprouver ses créatures & de les faire, pour ainsi dire, passer par un noviciat pour savoir à quoi s'en tenir sur leur compte. Il suppose dans un Dieu, qui n'a fait l'homme que pour le rendre heureux, l'impuissance de le mettre tout d'un coup dans la route qui le conduiroit infailliblement à une félicité permanente. Il suppose que l'homme se survivra lui-même, ou que même après sa mort il continuera à penser, à sentir,

à agir comme il faisoit de son vivant. En un mot, il suppose l'immortalité de l'ame ; opinion inconnue au législateur des Juifs, qui n'en a parlé nulle part au peuple à qui Dieu s'étoit manifesté ; opinion que du tems de Jésus-Christ les uns admettoient & les autres rejettoient à Jérusalem, sans que le MESSIE, qui venoit pour instruire, daignât fixer les idées de ceux qui pouvoient se tromper à cet égard ; opinion qui paroît avoir été enfantée dans l'Égypte ou dans les Indes, antérieurement à la religion Judaïque, mais qui ne fut connue des Hébreux que quand ils eurent occasion de s'instruire de la philosophie payenne des Grecs & de la doctrine de Platon.

Quelle que soit l'origine de ce dogme, il fut avidemment adopté par les chrétiens, qui le jugerent très-convenable à leur systême religieux dont toutes les parties sont fondées sur le merveilleux, & qui se feroient un crime d'admettre la moindre opinion qui fût conforme à la raison. Ainsi, sans remonter jusqu'aux inventeurs de ce dogme inconcevable, examinons de sang froid cette opinion en elle-même ; voyons la solidité des principes sur lesquels elle s'appuye ; adoptons-la si nous la trouvons bien fondée, & rejettons-la si elle nous paroît destituée de preuves & contraire à la raison, quand même elle auroit été reçue comme une vérité constante par toute l'antiquité ; quand même cette idée seroit adoptée par le plus grand nombre des hommes.

Ceux qui soutiennent l'immortalité de l'ame, regardent cette ame comme un être distingué de leur corps, d'une substance totalement diffé-

rente de la ſienne qu'ils déſignent ſous le nom d'*Eſprit.* Si l'on demande ce que c'eſt qu'un eſprit ? on nous dit que c'eſt ce qui n'eſt point matiere, & ſi l'on demande ce que l'on peut entendre par ce qui n'eſt point matiere, qui eſt la ſeule choſe dont nous puiſſions nous former une idée, on nous dira que c'eſt un eſprit. En général, il eſt aiſé de voir que les hommes les plus ſauvages, ainſi que les penſeurs les plus ſubtils, ſe ſervent du mot *eſprit* pour déſigner toutes les cauſes dont ils ne peuvent ſe faire des notions bien claires : ainſi le mot *eſprit* ne déſigne jamais qu'un être dont on n'a point d'idée.

Cependant on a prétendu que cet être inconnu, entiérement différent du corps, d'une ſubſtance qui n'avoit rien de conforme à la ſienne, étoit pourtant capable de faire mouvoir ce corps, ce qui, ſans doute, eſt déjà un myſtere très-inconcevable. On a vu que cette ſubſtance ſpirituelle ſe trouvoit unie avec le corps matériel & régloit toutes ſes fonctions. Comme on avoit ſuppoſé que la matiere ne pouvoit ni penſer, ni vouloir, ni ſentir, on a cru que l'on concevroit bien mieux ces opérations en les attribuant à un être dont on avoit encore des idées bien moins claires que de la matiere: En conſéquence l'on a imaginé une foule de ſuppoſitions gratuites pour expliquer l'union de l'ame avec le corps. Enfin, dans l'impoſſibilité de ſe tirer des embarras inſurmontables dans leſquels on s'étoit jetté en faiſant l'homme double & en ſuppoſant qu'il renfermoit en lui-même un être diſtingué de lui-même, l'on a tranché toutes les difficultés en diſant que cette union étoit un grand myſtere,

ce qui veut dire en bon françois que l'on n'y comprenoit rien ; & l'on a eu recours à la toute-puissance de Dieu, à sa volonté suprême, à des miracles qui sont toujours les dernieres ressources que les théologiens se réservent quand ils ne savent plus comment se tirer d'affaire.

Voilà donc à quoi se réduit tout le jargon métaphysique des profonds rêveurs qui depuis tant de siécles nous parlent d'une ame, d'une substance immatérielle dont ils n'ont aucune idée, d'un esprit, c'est-à-dire, d'un être totalement différent de ce que nous pouvons connoître : tout le verbiage théologique se borne à nous dire en termes pompeux, faits pour en imposer aux ignorans, que l'on ne sait point ce qne c'est que l'ame ; que l'on appelle *esprit* toute cause dont la nature & la façon d'agir sont inconnues ; dont on ne comprend point le méchanisme ou le jeu ; & que sa façon d'agir & d'être est l'effet de la puissance d'un Dieu, dont l'essence est encore plus éloignée de la nôtre & plus cachée pour nous que l'ame humaine elle-même. A l'aide de ces mots qui ne vous apprendront rien du tout, vous en saurez autant, Madame, que tous les théologiens du monde.

Si vous voulez vous faire des idées plus précises de vous-même, écartez donc les préjugés d'une vaine théologie qui ne consiste qu'à répéter des mots sans leur attacher des idées claires & qui en distinguant l'ame du corps, ne semble se proposer que de multiplier les êtres sans raison, ne fait que rendre plus incompréhensibles & plus obscures les notions peu distinctes que nous avons de nous-mêmes. Ces notions devien-

dront au moins plus ſimples & plus exactes ſi nous conſultons la nature, l'expérience & la raiſon ; elles nous prouveront que l'homme ne ſent que par les organes matériels de ſon corps, qu'il ne voit que par ſes yeux, qu'il ne touche que par ſa peau, qu'il n'entend que par ſes oreilles &c. que lorſqu'aucuns de ſes organes ne ſont actuellement remués, ou n'ont été antérieurement ébranlés, l'homme ne peut avoir ni idées, ni penſées, ni mémoire, ni réflexion, ni jugement, ni deſirs, ni volontés. L'expérience nous montrera que des êtres corporels & matériels ſont ſeuls capables d'agir ſur ſes organes corporels, & que ſans ces organes ce qu'on appelle ſon *ame* ne penſeroit point; ne ſentiroit point, ne voudroit point, n'agiroit point. Tout nous démontre que l'ame ſubit continuellement les mêmes viciſſitudes que le corps, elle ſe développe, ſe fortifie, décline & s'affoiblit avec lui; enfin tout nous annonce qu'elle doit périr avec lui, à moins de prétendre que l'homme ſentira lorſqu'il n'aura plus les organes qui lui ſont éprouver le ſentiment; qu'il verra, qu'il entendra ſans avoir ni des yeux ni des oreilles: qu'il aura des idées ſans avoir des ſens pour recevoir l'impreſſion des êtres phyſiques, & en exciter les perceptions dans ſon entendement; enfin qu'il jouira ou ſouffrira lorſqu'il n'aura plus ni nerfs ni ſenſibilité.

Ainſi tout conſpire à prouver que notre ame eſt la même choſe que notre corps enviſagé relativement à quelques-unes de ſes fonctions, moins viſibles à la vérité que les autres. Tout s'accorde à nous convaincre que ſans le corps

l'ame n'eſt plus rien, & que toutes les opérations que l'on attribue à cette ame ne pourront plus s'exercer dès que le corps ſera détruit. Notre corps eſt une machine qui tant que nous vivons eſt ſuſceptible de produire des effets que l'on déſigne ſous différens noms pour les diſtinguer les uns des autres; le ſentiment eſt un de ces effets, la penſée en eſt un autre, la réflexion en eſt un autre &c. Ces dernieres ſe paſſent audedans de nous-mêmes, & notre cerveau paroît en être le ſiége ou l'organe qui en eſt ſuſceptible. Cette machine une fois dérangée ou détruite n'eſt plus capable de produire les mêmes effets ni d'exercer les mêmes fonctions. Il en eſt de notre corps comme d'une horloge qui n'indique plus les heures ou qui ne ſonne plus quand on vient à la briſer.

Ainſi, belle Eugénie, ceſſez de vous occuper triſtement du ſort qui vous attend lorſque vous n'exiſterez plus. Après la mort du corps, l'ame ne ſubſiſtera plus; ces feux dévorans dont on la menace n'auront point de priſe ſur elle; elle ne ſera plus ſuſceptible de plaiſirs ni de douleurs, d'idées riantes ou chagrines, de réflexions gaies ou lugubres. Ce n'eſt que par le corps que nous ſentons, que nous penſons, que nous ſommes gais ou triſtes, heureux ou malheureux; ce corps une fois diſſout n'aura ni perceptions, ni ſenſations & par conſéquent ni mémoire ni idées; ſes parties diſperſées n'auront plus les mêmes qualités que quand elles étoient réunies, elles ne pourront plus conſpirer à produire les mêmes effets. En un mot, le corps étant détruit, l'ame, qui n'eſt que le réſultat de l'enſemble de ce corps, ne ſera plus rien.

Nos docteurs ont ſi bien ſenti que l'ame qu'ils avoient ſi gratuitement diſtinguée du corps, ne pouvoit rien faire ſans lui, qu'ils ont été forcés d'admettre un dogme ridicule inventé par les Mages de Perſe, connu ſous le nom de la *réſurrection.* Ce ſyſtême ſuppoſe que les parties diſperſées du corps ſe rapprocheront un jour afin de le remettre dans ſon état primitif. Pour que ce phénomene étrange s'opere, il faudra que les particules de nos corps détruits, dont les unes ſe convertiſſent en terre, d'autres paſſent dans les plantes, d'autres dans des animaux tant de notre eſpece que de toute autre; il faudra, dis-je, que ces particules dont quelques-unes ſe mêlent avec les eaux ou voltigent dans l'air; qui ſouvent auront ſucceſſivement appartenu à pluſieurs hommes différens, ſe raſſemblent pour repoduire l'individu qu'elles auront antérieurement conſtitué. Si vous ne concevez pas la poſſibilité de la choſe, les théologiens vous l'expliqueront en vous diſant que c'eſt un profond myſtere qui ne peut ſe concevoir; ils vous apprendront que la réſurrection eſt un miracle, un effet ſurnaturel de la puiſſance divine. C'eſt ainſi qu'ils ſe tirent de toutes les difficultés que le bon ſens leur oppoſe.

Si par hazard, Madame, vous ne vouliez pas vous contenter de ces raiſons ſublimes auxquelles le bon ſens répugne, ils chercheront à ſéduire votre imagination par les peintures vagues des plaiſirs ineffables dont jouiront en Paradis les corps & les ames de ceux qui auront adopté leurs rêveries; ils vous diront qu'on ne

peut refuſer de les en croire ſur leur parole ſans encourir l'indignation éternelle du Dieu des miſéricordes ; ils allarmeront cette imagination par les peintures effrayantes des tourmens cruels que le Dieu de la bonté prépare au plus grand nombre de ſes créatures.

Mais ſi vous conſidérez les choſes de ſang froid, vous ſentirez la futilité de leurs promeſſes flatteuſes & de leurs menaces qui ne ſont faites que pour épouvanter les ſimples. Vous reconnoîtrez que, quand il ſeroit vrai que l'homme pût ſe ſurvivre à lui-même, Dieu en le récompenſant ne feroit que ſe récompenſer lui-même des graces qu'il lui auroit accordées, & qu'en le puniſſant il le puniroit de n'avoir point reçu les graces qu'il auroit eu la dureté de lui refuſer. Conduite puérile ou barbare qui doit paroître également indigne d'un Dieu ſage & d'un Dieu bon.

Si votre eſprit, raffermi contre les terreurs dont la religion chrétienne ſe plaît à pénétrer ſes ſectateurs, eſt capable de peſer les circonſtances affreuſes dont on ſuppoſe que ſeront accompagnés les ſupplices recherchés que Dieu deſtine aux victimes de ſa vengeance, vous trouverez qu'ils ſont impoſſibles & totalement incompatibles avec toutes les idées qu'on vous donne de la divinité. En un mot vous reconnoîtrez que les châtimens de l'autre vie ne ſont que des chimeres, inventées pour troubler la raiſon humaine, pour la ſubjuguer ſous le poids de l'impoſture, pour anéantir à jamais le repos des eſclaves que le ſacerdoce veut ſe faire & retenir ſous ſon joug.

En effet on nous apprend que ces tourmens seront horribles, ce qui ne s'accorde guere avec les idées d'un Dieu bon; on nous dit qu'ils seront éternels, ce qui ne s'accorde point avec les idées d'un Dieu juste, qui devroit proportionner les châtimens aux fautes, & qui par conséquent ne peut punir sans fin des fautes passageres & dont les effets sont bornés par le tems. On nous répond que les offenses contre Dieu sont infinies, & que par conséquent la divinité, sans blesser sa justice, peut se venger en Dieu, c'est-à-dire, se venger à l'infini. Dans ce cas, je dirai que ce Dieu n'est pas bon; qu'il est vindicatif, caractere qui annonce toujours de la crainte & de la foiblesse. Enfin je dirai que parmi les êtres imparfaits qui composent l'espece humaine il n'en est peut-être pas un seul qui, sans profit pour lui-même, sans crainte pour sa personne, en un mot sans folie, consentît à punir éternellement quelqu'un qui l'auroit offensé, mais qui ne seroit plus en pouvoir de lui nuire. Caligula trouvoit du moins un amusement passager dans le spectacle des tourmens qu'il faisoit éprouver aux malheureux qu'il avoit intérêt de détruire. Mais quel profit reviendra-t-il à Dieu des supplices qu'il fera éprouver aux damnés? En sera-t-il bien amusé? Leurs affreux châtimens pourront-ils les corriger eux-mêmes? Les exemples de la sévérité divine seront-ils de quelque utilité pour les vivans, qui n'en seront pas les témoins? fera-t-il le plus étonnant des miracles pour faire ensorte que les corps des damnés résistent pendant l'éternité aux affreux tourmens qu'il leur destine?

Vous voyez donc, Madame, que les idées qu'on nous donne de l'enfer font de Dieu un être infiniment plus insensé, plus méchant & plus cruel que les plus barbares des hommes. On ajoute à tout cela que ce sera le diable & ses suppôts, c'est-à-dire, les ennemis de la divinité qui lui prêteront leur ministere pour exercer ses vengeances implacables. Ils exécuteront les arrêts que ce juge sévere prononcera contre les hommes au jugement dernier. Car vous savez, Madame, qu'un Dieu; qui sait tout, fera pourtant rendre compte à ses créatures de leurs actions qu'il connoîtra déjà; non content d'avoir jugé chaque homme après sa mort, il fera subir à toute la race humaine avec grand appareil un jugement général, dans lequel il confirmera sa propre sentence à la face du genre-humain, assemblé pour recevoir son arrêt. Assis sur les ruines du monde, il prononcera un jugement définitif dont il n'y aura plus d'appel.

Mais en attendant ce jugement mémorable, que deviendront les ames des hommes, séparées de leurs corps qui ne seront point encore ressuscités? Les ames des justes iront directement goûter les joies du Paradis; quant aux ames souillées de fautes ou de crimes, les théologiens infaillibles, qui sont si bien instruits de ce qui se passe dans l'autre monde, ne sont point d'accord sur le sort qui les attend: suivant les nôtres Dieu placera les ames qui ne lui auront point entiérement déplu dans un lieu de supplices, où par des tourmens rigoureux elles acheveront d'expier les fautes dont elles se trouveront en-

core fouillées à l'inftant de la mort. Suivant ce beau fyftême, fi profitable à nos prêtres, Dieu trouve plus fimple de conftruire une fournaife ardente tout exprès pour tourmenter quelques ames qui n'auront point été fuffifamment purifiées, que de les laiffer encore quelques années unies avec leur corps, & de leur donner le tems néceffaire pour venir à réfipifcence & mériter de jouir tout d'un coup de la fuprême béatitude. C'eft fur des notions fi ridicules qu'eft fondé le dogme du *Purgatoire* que tout bon catholique romain eft obligé de croire pour le bien de fes prêtres, qui fe font réfervé, comme de raifon, le pouvoir d'obliger par leurs prieres un Dieu jufte & immuable de relâcher les ames captives qu'il n'avoit condamnées à fe purger que par ce qu'il avoit jugé cette purgation néceffaire.

A l'égard des proteftans qui font, comme chacun fait, des hérétiques & des impies, vû qu'ils ne fe prêtent point aux vues lucratives de nos docteurs romains, ils penfent qu'à l'inftant de fa mort chaque homme eft irrévocablement jugé; qu'il part enfuite directement pour la gloire, ou qu'il va fur le champ fubir les châtimens éternels que la divinité lui deftine. Même avant d'avoir pu rejoindre fon corps, fon ame, qui eft un pur efprit privé d'organes & de fens, fe trouve pourtant capable d'éprouver l'action du feu. Il eft vrai que quelques théologiens nous difent que le feu de l'enfer eft un feu fpirituel très-différent par conféquent d'un feu matériel; nous ne devons pas douter que ces docteurs profonds ne fachent très-bien ce qu'ils difent, &

n'ayent des idées très-nettes d'un feu ſpirituel, ainſi que des joies ineffables du Paradis qui doivent être auſſi ſpirituelles que les peines de l'enfer.

Telles ſont, Madame, en peu de mots les abſurdités non moins révoltantes que ridicules, que le dogme de la vie future & de l'immortalité de l'ame a fait naître dans l'eſprit des hommes. Tels ſont les fantômes dont on ſe ſert pour ſéduire & allarmer les mortels, pour exciter leurs eſpérances & leurs craintes, ces mobiles ſi puiſſans ſur des êtres foibles & ſenſibles. Mais, comme les idées lugubres ont bien plus de pouvoir ſur l'imagination que les idées riantes, les prêtres ont toujours plus fortement inſiſté ſur ce que les hommes avoient à craindre de la part d'un Dieu terrible, que ſur ce qu'ils ont à eſpérer de la miſéricorde d'un Dieu plein de bonté. Les princes les plus méchans ſont infiniment mieux ſervis que ceux dont on connoît l'indulgence & l'humanité. Les prêtres ont eu l'art de nous jetter dans l'incertitude & la défiance par le double caractere qu'ils ont donné à la divinité. S'ils nous promettent le ſalut, ils nous diſent de l'opérer *avec crainte & tremblement.* C'eſt ainſi qu'ils parviennent à jetter le trouble & l'effroi dans les ames les plus honnêtes, en répétant ſans ceſſe que l'on ne ſait jamais *ſi l'on eſt digne d'amour ou de haine.* La terreur fut & ſera toujours le moyen le plus ſûr de tromper & de ſubjuguer les hommes.

Ils nous diront, ſans doute, que les terreurs que la religion inſpire ſont des *terreurs ſalutaires*, que le dogme de l'autre vie eſt un frein

très-puissant pour empêcher les crimes & retenir les hommes dans le devoir. Pour se désabuser de cette maxime si souvent rebattue & si généralement adoptée sur la parole des prêtres, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Par-tout nous voyons des chrétiens très-persuadés de l'existence d'une autre vie, & qui pourtant se conduisent comme s'ils n'avoient rien à craindre de la part d'un Dieu vengeur, ou rien à espérer d'un Dieu rémunérateur. Quand il s'agit de quelque grand intérêt, toutes les fois qu'on est entraîné par quelque forte passion ou par quelque habitude, on ferme les yeux sur l'autre vie, on ne voit plus le juge irrité, on se permet le crime, & quand on l'a commis on se rassure en disant que Dieu est bon; d'ailleurs la religion nous console en se contredisant; elle nous montre ce même Dieu qu'elle nous a dit si susceptible de colere, comme rempli de miséricorde en faisant grace à tous ceux qui reconnoissent leurs fautes. En un mot, je ne vois personne qui soit retenu par les craintes de l'enfer. Ces prêtres qui font tant d'efforts pour nous en pénétrer, nous montrent souvent des penchans plus pervers, que ceux qui n'auroient jamais entendu parler de l'autre vie. Ceux qui dès l'enfance ont reçu leurs effrayantes leçons n'en sont ni moins débauchés, ni moins orgueilleux, ni moins coleres, ni moins injustes, ni moins avares. Enfin le dogme de l'autre vie n'influe en rien sur celle-ci; il n'anéantit aucunes de nos passions, il ne sert de frein qu'à quelques ames timides, qui, même sans lui, n'auroient pas la témérité de se livrer à de grands excès. Ce dogme n'est propre qu'à troubler le

repos

repos de quelques personnes honnêtes, timorées, bien nées, & crédules dont il échauffe l'imagination, sans jamais retenir la main des plus grands scélérats, sans en imposer à ceux que la décence & les loix ne peuvent point arrêter.

Enfin, pour tout dire, je vois une religion lugubre & redoutable faire des impressions très-vives, très-profondes & très-dangereuses sur une ame telle que la vôtre, tandis qu'elle n'en fait que de très-passageres sur des ames endurcies dans le crime ou en qui la dissipation détruit à chaque instant l'effet de ses menaces. Plus conséquente que les autres dans vos principes vous ne vous êtes occupée que trop souvent & trop sérieusement pour votre bonheur, d'objets tristes & sombre qui ont vivement allarmé votre imagination sensible, tandis que les mêmes fantômes qui vous poursuivoient sont bientôt bannis de l'esprit de ceux qui n'ont ni vos vertus, ni vos lumieres, ni votre sensibilité.

Un chrétien conséquent à ses principes devroit sans cesse vivre dans les allarmes; il ne peut jamais savoir avec certitude s'il est agréable ou déplaisant à son Dieu; le moindre mouvement d'orgueil ou de convoitise, le moindre desir, suffisent pour mériter sa colere & pour perdre tout d'un coup le fruit de sa dévotion. Il n'est pas surprenant qu'avec ces affreux principes, on cherche à s'isoler afin de s'occuper tristement de ses peines, d'éviter les occasions qui inviteroient à pécher, & de prendre les moyens qu'on annonce comme propres à expier les fautes dont on suppose que Dieu se vengera durant l'éternité.

Ainsi les idées noires de la vie future ne laissent en paix que ceux qui n'y songent point sérieusement; elles sont très-désolantes pour tous ceux que leur tempérament détermine à s'en occuper. Ce sont les idées atroces que les prêtres s'étudient à nous donner de la divinité qui forcent tant de personnes honnêtes à se jetter dans les bras de l'incrédulité. Si quelques libertins, incapables de raisonner, abjurent une religion gênante pour leurs passions ou qui trouble leurs plaisirs, il est aussi beaucoup de gens qui pour l'avoir mûrement examinée s'en dégoûtent avec connoissance de cause & ne peuvent consentir ni à vivre dans les allarmes ni à mourir désespérés; ils abjurent donc une religion qui n'est propre qu'à remplir l'esprit d'inquiétudes; pour trouver le repos dans le sein de la raison qui les rassure.

Le tems des grands crimes est toujours le tems de l'ignorance. C'est dans ce tems où communément aussi l'on a le plus de religion; les hommes alors suivent machinalement & sans examen les pratiques que leurs prêtres leur imposent sans jamais s'occuper du fond de leur doctrine. A mesure que les peuples s'éclairent les grands crimes deviennent plus rares, les mœurs s'adoucissent, les sciences sont cultivées, & la religion que l'on examine perd sensiblement de son crédit. C'est alors que l'on voit un grand nombre d'incrédules au sein des sociétés devenues plus paisibles aujourd'hui qu'elles ne pouvoient l'être autrefois, lorsqu'il dépendoit du caprice d'un prêtre de les remplir de troubles & d'inviter les peuples aux forfaits par l'espoir de mériter le ciel.

La religion n'est consolante que pour ceux qui n'en ont point embrassé tout l'ensemble; les récompenses vagues qu'elle promet, sans en donner d'idées, ne sont faites que pour séduire ceux qui ne font point réflexion au caractere inquiétant, faux & cruel que cette religion donne à son Dieu. En effet comment se fier aux promesses d'un Dieu que l'on représente comme un tentateur, un séducteur, qui semble par-tout se plaire à tendre des pieges dangereux à ses foibles créatures? Comment compter sur les faveurs d'un Dieu plein de caprice dont on ne sait jamais si l'on mérite la tendresse ou la haine? De quel droit attendre des récompenses d'un Dieu despotique & absolu, qui ne doit rien aux hommes, & qui ne consulte que sa fantaisie pour destiner d'avance ses créatures au bonheur ou à la perdition? Il n'y a, sans doute, qu'un enthousiasme bien aveugle qui puisse faire placer sa confiance en un tel Dieu; il n'y a que la folie qui puisse le faire aimer; il n'y a que l'extravagance qui puisse faire compter sur les récompenses inconnues qu'on nous promet de sa part, en même tems qu'on nous assure qu'il est le maître de ses graces & que nous ne sommes point en droit de rien exiger de lui.

En un mot, Madame, les notions de l'autre vie, bien loin de consoler, ne sont propres qu'à empoisonner toutes les douceurs de la vie présente. D'après les idées funestes que le Christianisme, toujours en contradiction avec lui-même, nous présente de son Dieu, l'on est bien plus assuré d'encourir ses châtimens terribles que de pouvoir mériter ses récompenses

ineffables ; il ne donne ſes graces qu'à qui il veut, au lieu qu'il dépend de nous-mêmes de nous damner ; & la vie la plus pure ne nous met pas en droit de préſumer que nous ſommes dignes de ſon amour. En bonne foi, l'anéantiſſement total de notre être n'eſt-il pas préférable au danger de tomber entre les mains d'un Dieu ſi redoutable ? Tout homme ſenſé ne devroit-il pas préférer l'idée de mourir tout entier à celle de durer toujours, pour être le jouet éternel des caprices d'une divinité, aſſez cruelle pour damner & tourmenter ſans fin des êtres infortunés qu'elle n'a créés ſi foibles que pour les punir de leurs foibleſſes néceſſaires ? Si Dieu eſt bon, comme on l'aſſure, malgré les cruautés dont on le ſuppoſe capable, n'eût-il pas mieux valu qu'il eût refuſé le jour à des êtres qui pouvoient riſquer la damnation éternelle ? Ce Dieu n'a-t-il pas traité les bêtes plus favorablement que l'homme, puiſqu'au moins il exempte ces bêtes de pécher & par là de s'expoſer à mériter une éternité malheureuſe ?

Le dogme de l'immortalité de l'ame ou de la vie future n'a donc rien de conſolant dans la religion chrétienne ; au contraire il eſt fait pour remplir le cœur d'un chrétien conſéquent à ſes principes ; d'amertume & d'allarmes continuelles. J'en appelle à vous-même, Madame ; ces notions ſi ſublimes vous ont-elles juſqu'ici bien conſolée ? Toutes les fois que l'idée d'un avenir incertain s'eſt préſentée à votre eſprit, avez-vous pu vous défendre d'un friſſonnement ſecret ? La conſcience d'une vie très-vertueuſe & très-pure a-t-elle été capable de vous raſſurer contre

les craintes néceſſaires que vous inſpiroit un Dieu jaloux, ſévere, capricieux, dont la moindre faute pouvoit attirer la diſgrace éternelle, & à qui la foibleſſe la plus légere & la plus involontaire pouvoit faire oublier des années de ferveur ?

Je ſçais très-bien ce qu'on vous dira pour vous retenir dans les préjugés; les miniſtres de la religion poſſedent le ſecret de tempérer les allarmes qu'eux-mêmes ont ſoin d'exciter; ils tâchent d'inſpirer la confiance aux ames qu'ils voyent trop accablées par la crainte; ils balancent ainſi une paſſion par une autre; ils tiennent en ſuſpens l'eſprit de leurs eſclaves, dans l'appréhenſion que trop de confiance ne les rendît peu ſouples ou que le déſeſpoir ne les forçât de ſecouer le joug. Aux perſonnes trop effrayées ils ne parlent que d'eſpérances & de la bonté de Dieu; à celles qui ſont trop confiantes ils ne parlent que de terreurs & des jugemens d'un Dieu ſévere. C'eſt à l'aide de cette politique qu'ils parviennent à faire plier ou à retenir ſous le joug tous ceux qui prêtent l'oreille à leurs leçons contradictoires.

Ils vous diront encore que le ſentiment de l'immortalité eſt inhérent à l'homme; que les deſirs immenſes dont ſon ame eſt dévorée & que rien ici-bas n'eſt capable de ſatisfaire, ſont des preuves indubitables que cette ame fut deſtinée à ſubſiſter éternellement; en un mot, de ce que nous deſirons toujours exiſter, ils prétendront que nous en devons conclure que nous exiſterons toujours. Où en ſerions-nous, Madame, d'après de tels raiſonnemens! nous de-

ſirons la continuation de notre exiſtence lorſque cette exiſtence eſt heureuſe, ou lorſque nous prévoyons qu'elle pourra le devenir. Mais nous ne pouvons deſirer une exiſtence miſérable ou du moins dans laquelle il eſt bien plus probable que nous ſerons malheureux que fortunés. Si, comme la religion chrétienne le répete ſi ſouvent, le nombre des élus eſt très-petit, le ſalut très-difficile, le nombre des réprouvés trés-grand & la damnation très-facile, qui eſt-ce qui pourroit deſirer d'exiſter toujours avec le riſque ſi évident d'être damné éternellement? Ne vaudroit-il pas mieux n'être point né que d'être forcé contre ſon gré de jouer un jeu ſi dangereux. Le néant lui-même ne nous préſente-t-il pas une idée préférable à celle d'une exiſtence qui peut très-aiſément nous conduire à des maux éternels? Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même; ſi avant de venir au monde l'on vous eût laiſſé le choix de naitre ou de ne point naître, en vous faiſant comprendre qu'une fois née vous riſqueriez cent mille contre un de devenir éternellement malheureuſe, vous ſeriez-vous déterminée pour la vie?

Il eſt donc aiſé de ſentir la foibleſſe des preuves ſur leſquelles on prétend fonder le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future. Le deſir que nous pouvons en avoir ne peut être fondé lui-même que ſur l'eſpérance d'y jouir d'un bonheur permanent. Mais la religion nous donne-t-elle cette aſſurance? Oui, dira-t-on, ſi l'on ſe ſoumet fidélement aux regles qu'elle preſcrit. Mais pour ſe conformer à ces regles ne faut-il pas des graces du ciel? Eſt-on

bien assuré de les obtenir ou de les mériter ? Ne nous répete-t-on pas sans cesse que Dieu est le maître de ses graces & qu'il ne les accorde qu'à un petit nombre d'élus ? Ne nous dit-on pas tous les jours que contre un seul homme qui se rend digne du bonheur éternel il y en a des milliards qui marchent dans le chemin de la damnation ? Cela posé, tout chrétien qui raisonneroit seroit un fou de desirer une existence future qu'il a tant de motifs de craindre, ou de compter sur un bonheur que tout conspire à lui montrer comme incertain, comme difficile à obtenir, comme dépendant uniquement des fantaisies d'une divinité capricieuse qui se joue de ses créatures infortunées.

Sous quelque point de vue que l'on envisage le dogme de l'immortalité de l'ame, nous serons forcés de le regarder comme une chimere, inventée par des hommes qui ont réalisé leurs propres desirs ; ou qui n'ont pu justifier la providence de ses injustices passageres en ce monde. Ce dogme fut reçu avec empressement parce qu'il flattoit les desirs & sur-tout la vanité de l'homme qui s'arroge une supériorité sur tous les êtres de la nature qu'il voit passer & disparoître ; il s'est cru le favori de son Dieu, sans faire attention que ce Dieu lui faisoit à chaque instant éprouver des vicissitudes, des calamités & des peines comme à tous les êtres sentans, & lui faisoit enfin subir la mort ou la dissolution, qui est une loi invariable pour tout ce qui existe. Cette créature orgueilleuse, qui s'est crue un être privilégié, seul agréable à son auteur, ne s'est point apperçue qu'à bien des

égards son existence étoit plus incertaine & plus foible que celle des autres animaux, ou même que celle des êtres inanimés. L'homme n'a point voulu sentir qu'il ne possédoit ni la force du lion, ni la vîtesse du cerf, ni la longue durée d'un chêne, ni la solidité d'un rocher & des métaux; il s'est cru l'être le plus favorisé, le plus sublime, le plus noble; il s'est cru supérieur à tous les autres, parce qu'il possédoit seul la faculté de penser, de juger, de raisonner. Mais ses pensées ne le rendent-elles pas plus malheureux que tous les autres animaux qu'il suppose privés de cette faculté, ou du moins qu'il croit ne l'avoit point au même dégré que lui? La triste faculté de penser, de se ressouvenir, de prévoir ne le rend-elle pas souvent très-malheureux par l'idée du passé, du présent & de l'avenir? Ses passions ne le portent-elles pas à des excès inconnus des autres animaux? Ses jugemens sont-ils bien sains? La raison est-elle bien développée dans le plus grand nombre des hommes, à qui l'on en interdit l'usage comme dangereux? Sont-ils bien avancés de se repaître de préjugés & de chimeres qui les rendent malheureux pendant tout le cours de leur vie? Enfin les bêtes ont-elles une religion qui leur inspire des terreurs continuelles en leur faisant envisager un avenir redoutable, qui empoisonne leurs plaisirs les plus doux, qui leur enjoigne de se tourmenter elles-mêmes, qui les menace de la damnation éternelle?

En vérité, Madame, si nous pesons dans une balance équitable les prétendus avantages de l'homme sur les autres animaux, nous verrons

bientôt évanouir cette supériorité fictive qu'il s'arroge sur eux. Nous trouverons que toutes les productions de la nature sont soumises aux mêmes loix ; que tous les êtres ne naissent que pour mourir, se produisent pour se détruire ; que tous les êtres sentans sont forcés d'éprouver des plaisirs & des peines, paroissent & disparoissent, sont & cessent d'être, se montrent sous une forme qu'ils quittent pour en produire une autre. Telles sont les vicissitudes continuelles auxquelles tout ce qui existe est evidemment soumis & dont l'homme n'est pas plus exempt que tout ce qui l'environne. Notre globe s'altere, les mers changent de place, les montagnes s'écroulent & s'applanissent, tout ce qui respire meurt à la fin ; & l'homme seul prétendroit à une éternelle durée !

Que l'on ne me dise point que c'est dégrader l'homme que de le comparer à des êtres privés d'ame & d'intelligence ; ce n'est point l'avilir c'est le mettre à sa place, d'où sa vanité puérile l'a fait sortir mal à propos. Tous les êtres sont égaux ; sous des formes différentes, ils agissent diversement ; mais, par des loix qui sont invariablement les mêmes pour tout ce qui existe, tout ce qui est composé se dissout, tout ce qui vit finit par mourir ; tous les hommes sont également forcés de subir le trépas, ils sont égaux à la mort, quoique pendant leur vie leur puissance, leurs talens, & sur-tout leurs vertus mettent entre eux une différence nécessaire, réelle, mais momentanée. Que feront-ils après leur mort ? ils seront ce qu'ils étoient dix ans avant de naître.

Ainſi, ſage Eugénie, baniſſez à jamais de votre eſprit les frayeurs qu'on vous inſpire de la mort. Elle eſt pour les malheureux un port aſſuré contre les infortunes de la vie ; ſi elle paroît cruelle à ceux qui jouiſſent du bonheur, qu'ils en écartent l'idée ou qu'ils s'apprivoiſent avec elle ; qu'ils appellent la raiſon à leur ſecours, elle calmera les inquiétudes d'une imagination trop allarmée ; elle diſſipera les nuages que la religion répand ſur les eſprits ; elle apprendra que cette mort ſi terrible n'eſt rien, & qu'elle ne ſera ſuivie ni de la mémoire des plaiſirs paſſés ni de regrets ni de peines.

Vivez donc heureuſe & tranquille, aimable Eugénie ! conſervez ſoigneuſement une exiſtence intéreſſante & néceſſaire à tous ceux avec qui vous vivez. N'altérez point votre ſanté, ne troublez point votre repos par des idées mélancoliques. Sans vous occuper triſtement d'un avenir qui n'a pas droit de vous inquiéter, cultivez la vertu qui eſt devenue ſi familiere, ſi néceſſaire à votre cœur & qui vous rend ſi chere à tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher. Servez-vous de votre rang, de votre crédit, de vos richeſſes, de vos talens pour faire des heureux, pour ſoutenir des opprimés, pour ſecourir l'infortune, pour eſſuyer les larmes de ceux que le ſort veut accabler. Servez-vous de votre eſprit pour vous livrer aux occupations honnêtes qui ſeules ont droit de vous plaire. Servez-vous de votre raiſon pour diſſiper les fantômes qui vous allarment & pour écarter les préjugés dont votre enfance s'eſt imbue. En un mot, raſſurez-vous, & ſouvenez-vous qu'en pratiquant,

comme vous faites, la vertu, vous ne pourrez devenir un objet de haine pour un Dieu, qui s'il réservoit dans l'éternité des châtimens rigoureux aux vertus sociales, seroit le plus bizarre, le plus cruel, & le plus insensé des êtres.

Vous me demanderez peut-être, en détruisant l'idée de l'autre monde, ce que deviendront les remords, ces châtimens si utiles aux hommes & si propres à les retenir. Je réponds que les remords subsisteront toujours, quand même on cesseroit de craindre les vengeances éloignées & incertaines de la divinité. En commettant des crimes, en se laissant emporter à ses passions, en nuisant à ses semblables, en refusant de leur faire du bien, en étouffant la pitié, tout homme, dont la raison n'est point totalement troublée, sent très-bien qu'il se rend odieux aux autres, qu'il doit craindre leur inimitié, il rougit donc de s'être rendu méprisable ou détestable à leurs yeux; il connoît le besoin continuel qu'il a de leur estime & de leurs secours; l'expérience lui prouve que ses vices les plus cachés sont nuisibles à lui-même; il est dans le cas de craindre sans cesse qu'un hazard malheureux ne découvre ses vices honteux & les crimes secrets qu'il auroit pu commettre; c'est de toutes ces idées que naissent les regrets & les remords, même dans ceux qui ne croyent point aux chimeres d'une autre vie. A l'égard de ceux dont la raison est troublée, qui sont enivrés par leurs passions, ou fortement liés au vice par les chaînes de l'habitude, même en croyant à l'enfer, ils n'en seront ni moins vicieux ni moins méchans. Un Dieu vengeur n'en imposera jamais à un homme assez dépourvu de

raiſon pour mépriſer l'opinion publique, pour fouler aux pieds la décence, pour braver les loix, pour s'expoſer à la honte & aux châtimens humains. Toute perſonne ſenſée comprend aiſément qu'en ce monde l'eſtime & l'affection des autres ſont néceſſaires à ſon propre bonheur, & que la vie n'eſt qu'un fardeau pour ceux qui par leurs vices ſe nuiſent à eux-mêmes & ſe rendent mépriſables aux yeux de la ſociété.

Le vrai moyen, Madame, de vivre heureux dans ce monde eſt de faire des heureux; rendre ſes ſemblables heureux, c'eſt avoir de la vertu; avec de la vertu on parvient paiſiblement & ſans remords au terme que la nature fixe également à tous les êtres: terme que votre âge ne vous permet de voir que dans le lointain; terme que vous ne devez point accélérer par vos craintes; terme enfin que les ſoins & les deſirs de tous ceux qui vous connoiſſent s'empreſſeront d'éloigner, juſqu'à ce que raſſaſiée de jours & contente du rôle que vous aûrez joué ſur la ſcene du monde, vous deſiriez vous-même de rentrer doucement dans le ſein de la nature.

Je ſuis, &c.

SIXIEME LETTRE.

Les réflexions, Madame, que je vous ai jusqu'ici présentées dans mes lettres peuvent, je crois, déjà suffire pour vous détromper en grande partie des notions lugubres & affligeantes que les préjugés religieux m'ont paru vous inspirer. Cependant, pour remplir la tâche que vous m'avez imposée & pour achever de vous rassurer en détruisant les idées favorables qui pourroient vous rester d'un systême rempli d'inconséquences & de contradictions, je vais continuer à examiner les mysteres étranges que le christianisme fait adorer. Ils sont fondés sur des idées si bizarres & si contraires à la raison que si dès l'enfance nous n'avions été peu-à-peu apprivoisés avec elles, nous rougirions pour notre espece d'avoir pu un instant les adopter ou les croire.

Les chrétiens, peu contens de cette foule d'énigmes & de contradictions dont les livres des Juifs sont remplis, ont encore imaginé depuis un grand nombre de mysteres incompréhensibles pour lesquels ils ont la plus profonde vénération; leur impénétrable obscurité semble être un motif pour eux de les respecter davantage; leurs prêtres enhardis par leur crédulité que rien ne pouvoit rebuter, semblent s'être étudiés à multiplier les articles de leur foi & le nombre des objets inconcevables qu'ils leur ont dit de recevoir avec soumission & d'adorer sans les comprendre.

Le premier de ces mysteres est celui de la *Trinité*; il suppose qu'un Dieu unique & simple, qui est un pur esprit, est pourtant composé de trois divinités que l'on appelle des *personnes*. Ces trois Dieux que l'on désigne sous le nom de *Pere*, de *Fils* & de *St. Esprit* ne forment qu'un seul Dieu. Ces trois personnes sont égales en pouvoir, en sagesse, en perfections, cependant la seconde se trouve subordonnée à la premiere, au point d'être forcée de se revêtir de chair ou de se faire homme pour devenir la victime de la premiere. C'est ce que l'on appelle le mystere de l'*incarnation*. Malgré son innocence, sa perfection & sa pureté, le fils de Dieu devient l'objet du courroux d'un Dieu juste, qui est la même chose que lui, mais qui ne peut consentir à s'appaiser que par la mort de son propre fils ou d'une portion de lui-même. Le fils de Dieu non content de s'être fait homme, meurt sans avoir péché pour le salut des hommes qui ont péché; Dieu préfere des êtres imparfaits & qu'il ne pourra point corriger à son cher fils rempli de perfections divines; la mort d'un Dieu est devenue nécessaire pour racheter le genre-humain de l'esclavage de Satan qui sans cela n'eût point lâché sa proye, & qui a été assez puissant contre le Tout-Puissant pour l'obliger à sacrifier son propre fils. C'est ce qu'on désigne sous le nom du mystere de la *rédemption*.

Il suffit assurément d'exposer de pareilles opinions pour en montrer l'absurdité; il est évident que s'il n'existe qu'un seul Dieu, il ne peut y en avoir trois. On peut bien envisager la divinité, comme Platon avoit fait avant le Christia-

nisme, sous trois points de vue différens, c'est-à-dire comme toute-puissante, comme sage & raisonnable, enfin comme pleine de bonté, mais il n'y avoit que l'excès du délire qui pût personifier ces trois qualités divines, ou les transformer en des êtres réels. On pouvoit bien supposer que ces attributs moraux se trouvoient réunis dans un même Dieu; mais il est insensé d'en faire trois Dieux différens, on ne remédiera jamais à ce polythéisme métaphysique en assurant que ces Dieux n'en font qu'un seul. D'ailleurs cette rêverie n'étoit jamais venue dans la tête du legislateur des Hébreux. L'Eternel en se révélant à Moyse ne lui avoit point appris qu'il fût triple; il n'est point question de Trinité dans l'ancien testament; cependant une notion si bizarre, si merveilleuse, si peu faite pour être devinée, méritoit bien d'être formellement révélée, sur-tout devant servir de base à tout le crhistianisme, qui fut de toute éternité l'objet des soins de la divinité, & à l'établissement duquel il semble avoir songé même avant la création du monde.

Quoi qu'il en soit, la seconde personne, ou le second Dieu de la Trinité s'est revêtu de chair; le fils de Dieu s'est fait homme. Mais comment le pur Esprit qui préside à l'univers peut-il engendrer un fils? Comment ce fils, qui avant son incarnation n'étoit qu'un pur esprit, a-t-il pu se combiner avec un corps matériel & se renfermer en lui? Comment la nature divine a-t-elle pu s'amalgamer avec la nature imparfaite de l'homme, & comment un être immense & infini comme son pere a-t-il pu se former dans

le ſein d'une vierge ? De quelle maniere un pur eſprit a-t-il pu féconder cette vierge favoriſée ? Le fils de Dieu a-t-il joui dès le ventre de ſa mere de ſa raiſon, ou bien a-t-il eu comme les autres enfans pendant quelque tems la foibleſſe d'eſprit, l'imbecillité & les infirmités de l'enfance, & pendant cet intervalle que devenoit la ſageſſe divine & la toute-puiſſance ? Enfin comment un Dieu a-t-il pu ſouffrir & mourir ? Comment un Dieu juſte a-t-il pu conſentir qu'un Dieu exempt de tout péché pût éprouver des châtimens qui ne ſont dûs qu'au péché ? Pourquoi ne s'eſt-il point appaiſé ſans s'immoler à lui-même une victime ſi prétieuſe & ſi innocente ? Trouveriez-vous du jugement dans un ſouverain qui pour faire ceſſer la colere qu'il auroit conçue contre ſon peuple rebelle, obligeroit ce peuple de lui ſacrifier un fils chéri qui n'auroit point eu de part à ſa rebellion ?

On nous dira que c'eſt par tendreſſe pour le genre-humain que Dieu voulut accomplir ce ſacrifice. Mais je demanderai toujours s'il n'eût pas été plus ſimple, plus conforme aux idées d'un Dieu de pardonner les iniquités du genre-humain ou de l'empêcher de les commettre, que de ſe mettre dans le cas de faire jouer de ſi puiſſants reſſorts. Suivant le ſyſtême entier de la religion chrétienne, il eſt évident que Dieu n'a créé le monde que pour que ſon fils eût l'occaſion de ſe faire immoler. La chûte des anges rebelles n'eut viſiblement lieu que pour préparer la chûte d'Adam ; Dieu ne permit le péché du premier homme que pour avoir le plaiſir de montrer ſa bonté en ſacrifiant ſon fils afin de racheter

racheter les hommes de l'esclavage de Satan ; il ne laissa tant de puissance à Satan que pour avoir la satisfaction de donner le change à cet ennemi, en faisant mourir un Dieu, & par là détruire son pouvoir sur la terre.

Mais enfin Dieu a-t-il réussi dans ces projets si profonds ? Les hommes sont-ils enfin totalement délivrés de l'empire de Satan ? Ne sont-ils plus les esclaves du péché & se trouvent-ils désormais dans l'heureuse impossibilité d'allumer la colere divine ? Le sang du fils de Dieu a-t-il lavé les iniquités de la terre ? Ceux qu'il a rachetés, ceux à qui il s'est fait connoître, ceux qui croient en lui n'offensent-ils plus le ciel ? La divinité qui a dû sans doute être satisfaite d'un sacrifice si mémorable, a-t-elle remis aux hommes la peine du péché ? N'exige-t-elle plus rien d'eux, &, depuis la mort de son fils, les a-t-elle exemptés des maladies, des calamités, de la mort ? Rien de tout cela n'est arrivé ; les mesures prises de toute éternité par la sagesse prévoyante d'un Dieu dont la volonté ne peut trouver d'obstacles ont été renversées ; la mort de Dieu lui-même est devenue inutile au monde ; tous les projets divins ont échoué contre le libre arbitre de l'homme & la puissance du démon. L'homme continue à pécher & à mourir, le diable est demeuré maître du champ de bataille & c'est pour un très-petit nombre d'élus que la divinité a bien voulu mourir.

On rougit, Madame, en vérité d'être forcé de combattre sérieusement de semblables chimeres ; si elles ont quelque chose de merveilleux, c'est d'avoir pu être enfantées dans le cerveau

de l'homme, & d'avoir pu se faire admettre par des êtres raisonnables. Au reste ces notions sont véritablement des mysteres; rien n'est en effet plus démontré, sinon que les personnes qui nous en parlent, sont aussi incapables que nous d'y comprendre la moindre chose. Dire que l'on croit de pareilles absurdités c'est mentir evidemment; il sera toujours totalement impossible de croire ce que l'on ne peut entendre; une proposition pour être crue exige nécessairement d'être entendue. Croire ce qu'on ne comprend point, c'est adhérer sottement aux absurdités des autres: croire des choses qui ne sont point entendues par ceux-mêmes qui nous les disent, c'est le comble de la sottise; croire aveuglément les mysteres de la religion chrétienne, c'est admettre des contradictions dont ceux-mêmes qui les annoncent ne peuvent être convaincus, puisqu'ils se perdent nécessairement eux-mêmes dans les absurdités qu'ils ont reçues sans examen de leur pere ou de leurs ancêtres, qui étoient visiblement ou des imposteurs ou des dupes.

Si vous me demandez comment les hommes ont pu n'être point révoltés de tant de rêveries absurdes & inintelligibles; je vais à mon tour vous expliquer ce grand *mystere*, c'est le secret de l'église, c'est le mystere de nos prêtres. Il ne faut pour cela que faire attention aux dispositions générales de l'homme, surtout quand il est ignorant & incapable de raisonner. Tout homme est curieux, sa curiosité s'irrite & son imagination travaille quand on lui montre du mystere dans les choses qu'on lui annonce com-

me importantes à ſon bonheur ; le vulgaire mépriſe ce qu'il connoît ou ce qui eſt à ſa portée, le moyen de le gagner c'eſt de l'éblouir, c'eſt de lui annoncer des merveilles, des prodiges, des choſes extraordinaires ; il n'admire & ne reſpecte que ce qui lui fait ouvrir de grands yeux, ce qui frappe vivement ſon imagination, ce qui donne de l'occupation à ſon eſprit, qui par lui-même manque ſouvent d'idées. Les prêtres les plus avidement écoutés, les mieux reçus du peuple, les plus reſpectés, les mieux payés ſeront donc toujours ceux qui annonceront le plus de merveilles & de myſteres.

D'ailleurs la divinité étant un être dont l'eſſence impénétrable eſt voilée aux regards des mortels, ceux-ci ſe ſont communément imaginé que tout ce qu'ils ne pouvoient comprendre renfermoit néceſſairement quelque choſe de divin. *Sacré*, *myſtérieux* & *divin* ſont devenus des Synonymes, & ces mots impoſans ſuffiſent pour mettre les hommes à genoux.

Les trois myſteres que je viens d'examiner ſont unanimement reçus par toutes les ſectes chrétiennes ; mais il en eſt encore d'autres ſur leſquels les théologiens ne ſont nullement d'accord. En effet nous voyons des hommes qui après avoir admis ſans répugnance un certain nombre d'abſurdités s'arrêtent tout d'un coup en chemin & refuſent d'en admettre davantage. Les chrétiens proteſtans ſont dans ce cas ; ils rejettent avec dédain des myſteres pour leſquels l'égliſe romaine montre le plus profond reſpect. Cependant en fait de myſteres il paroît difficile de marquer le terme où l'eſprit doit s'arrêter.

Quant à nos docteurs, bien plus avisés, sans doute, que ceux des protestans, ils ont adroitement multiplié nos mysteres; ils seroient au désespoir qu'il y eût rien dans la religion qui fût clair, intelligible, naturel. Plus mystérieux que les prêtres d'Egypte même, ils ont trouvé le moyen de changer tout en mystere; des mouvemens du corps, des usages indifférens, des cérémonies frivoles se sont entre leurs mains puissantes convertis en mysteres sublimes & divins. Dans la religion romaine tout est magie, tout est prodige, tout est surnaturel; dans les décisions de nos théologiens le parti qu'ils adoptent est presque toujours celui qui est le plus déraisonnable, le plus propre à confondre & à renverser les idées du bon sens. En conséquence nos prêtres sont restés les plus riches, les puissans & les plus considérés. Le besoin continuel que nous avons d'eux pour obtenir du ciel les graces qu'il ne nous accorde que par leur ministere, nous met dans une dépendance continuelle de ces hommes merveilleux qui se sont faits les entremetteurs & les courtiers entre le ciel & nous.

Tous nos Sacremens renferment de grands mysteres. Ce sont des cérémonies auxquelles la divinité attache, dit-on, quelque vertu secrette par des voies inconnues dont on n'a point d'idées. Dans le *Baptême*, sans lequel nul homme ne peut être sauvé, de l'eau versée sur la tête d'un enfant qui vient de naître, lave son ame spirituelle & la dégage de souillures qui sont les suites du péché qu'il a commis dans la personne d'Adam qui a péché pour lui. Par la vertu

myſtérieuſe de cette eau & de quelques paroles également inintelligibles, cet enfant ſe trouve réconcilié avec ſon Dieu, que ſon premier Pere lui avoit fait offenſer à ſon inſçu. En tout cela, Madame, vous ne pouvez vous empêcher de connoître une complication des myſteres qu'aucun chrétien ne peut ſe diſpenſer de croire; quoiqu'aſſurément il n'y a pas un ſeul chétien qui puiſſe concevoir en quoi conſiſte la vertu de cette eau merveilleuſe, que l'on aſſure être propre à régénérer, ni ſentir comment le monarque équitable de l'univers peut imputer des fautes à ceux qui ne les ont point commiſes; ni comprendre qu'un Dieu ſage puiſſe attacher ſa faveur à une cérémonie futile qui ſans changer le penchant au péché que l'on apporte en naiſſant, peut, ſur-tout en hyver, devenir dangereuſe pour la ſanté de l'enfant.

Dans la *Confirmation*, ſacrement ou cérémonie qui, pour avoir quelque valeur, doit être adminiſtrée par un évêque, un ſouflet appliqué ſur la joue d'un enfant fait deſcendre le Saint Eſprit ſur ſa tête, & lui procure la grace de ne point chanceller dans ſa foi. Vous voyez, Madame, que l'efficacité de ce ſacrement s'eſt malheureuſement démentie dans ma perſonne; quoique dans ma jeuneſſe j'aie été bien & duement confirmé, je n'oſe me vanter de ne point rougir de la foi, ni d'être inébranlable dans la croyance de mes peres.

Dans le ſacrement de *Pénitence*, cérémonie qui conſiſte à mettre un prêtre dans la confidence de ſes fautes, nous voyons pareillement des merveilles & des myſteres. En faveur de

cette soumission, à la quelle tout bon Catholique se croit nécessairement obligé, un prêtre, pécheur lui-même, chargé des pleins-pouvoirs de la divinité, pardonne & remet en son nom les péchés dont elle étoit irritée; Dieu se réconcilie avec tout homme qui s'humilie devant son ministre, & sur les ordres de celui-ci il rouvre le ciel au malheureux qui s'en étoit fait exclure Si ce sacrement ne procure pas toujours des graces bien marquées à ceux qui en font usage, il a du moins l'avantage de les rendre parfaitement souples au clergé, qui par là se trouve à portée d'exercer son empire sur les esprits, au point de pouvoir quelquefois troubler la société & plus souvent encore le repos des familles & celui des consciences.

Il est pour les catholiques un autre sacrement qui renferme assurément les plus étranges mysteres, c'est celui de l'*Eucharistie.* Nos docteurs, sous peine d'être damnés, nous enjoignent de croire que le Fils de Dieu est forcé par un prêtre de quitter le séjour de la gloire, pour venir se masquer sous les apparences du pain; ce pain devient un Dieu; ce Dieu se multiplie autant de fois qu'il y a de prêtres qui le lui commandent en différens lieux de la terre; cependant on ne voit par-tout qu'un seul & même Dieu; il reçoit les hommages & les adorations de bien des gens, qui trouvent très-ridicule que des Egyptiens ayent pu jadis adorer des oignons. Les catholiques peu contens de rendre un culte à du pain qu'ils supposent divinisé, le mangent ensuite & se persuadent qu'ils sont nourris de la substance de Dieu lui-même;

les protestans refusent de croire un mystere si étrange, & regardent ceux qui l'admettent comme de vrais idolâtres. Quoi qu'il en soit, ce dogme merveilleux est, sans doute, d'une très-grande utilité pour nos prêtres; aux yeux de ceux qui l'admettent ils deviennent des hommes très-importans, vû qu'ils sont assez puissans pour disposer de la Divinité, qu'ils font à volonté descendre dans leurs mains; un prêtre catholique est le créateur de son Dieu.

Quant à l'*Extrême-Onction*, sacrement qui consiste à frotter d'huile les malades prêts à faire le voyage de l'autre monde, l'on assure qu'il contribue au soulagement corporel & spirituel des malades. S'il produit ces bons effets c'est d'une façon invisible & mystérieuse, les graces que nous en voyons visiblement résulter se réduisent à effrayer des cerveaux affoiblis & souvent à accélerer le moment de la mort. Mais nos prêtres sont si remplis de charité & s'intéressent si fort au salut des ames qu'ils aiment mieux risquer de faire périr les gens que de les laisser partir sans leur avoir administré leur onguent salutaire.

L'*Ordre* est une cérémonie mystérieuse, par laquelle la divinité, répand secrettement des graces invisibles sur ceux qu'elle a choisis pour remplir les fonctions du ministere sacré. Suivant la religion catholique Dieu accorde à ses prêtres le pouvoir de faire Dieu lui-même, privilège que sans doute nous ne pouvons assez admirer. A l'égard des effets sensibles de ce sacrement & des graces visibles qu'il confere, ils se bornent à changer à l'aide de quelques paroles &

de quelques cérémonies un profane en un homme sacré, c'est-à-dire, qui n'est plus profane; par cette métamorphose spirituelle, cet homme devient capable de posséder des revenus considérables sans être obligé de rien faire d'utile à la société; au contraire le ciel lui-même lui confere le droit de tromper, de troubler & piller ses profanes concitoyens qui travaillent pour lui.

Enfin le *Mariage* est pour nous un sacrement, vû qu'il nous confére des graces invisibles & mystérieuses dont nous n'avons point à la vérité des idées bien précises. Les protestans & les infideles qui ne regardent le mariage que comme un contract civil & non comme un sacrement, n'en reçoivent ni plus ni moins de graces sensibles que les bons catholiques: l'on ne voit pas que ceux-ci par la vertu secrette de ce sacrement deviennent ni plus unis ni plus constans ni plus fideles, nous connoissons, Madame, vous & moi, bien des gens à qui il n'a conféré que la grace de se détester cordialement.

Je ne vous parle point ici d'une infinité d'autres cérémonies magiques, admises par quelques sectes chrétiennes & rejettées par quelques autres, auxquelles les dévots attachent la plus haute idée, dans la ferme persuasion que Dieu s'en sert pour répandre invisiblement ses graces. Toutes ces cérémonies renferment assurément de grands mysteres & leur façon d'agir est elle-même très-mystérieuse. C'est ainsi que l'eau sur laquelle un prêtre a prononcé quelques mots contenus dans son grimoire, acquiert la vertu invisible de chasser invisiblement les esprits malins qui sont

invisibles de leur nature. C'est ainsi que de l'huile, sur laquelle un évêque a marmoté quelques formules, devient propre à communiquer aux hommes & même aux êtres inanimés, tels que le bois, la pierre, les métaux & les murs, des vertus invisibles qu'ils n'avoient point auparavant. Enfin dans toutes les cérémonies de l'église, on nous montre des mysteres, & le vulgaire, qui n'y peut rien comprendre, n'en est que plus disposé à les admirer, à s'en repaître les yeux, à les respecter ; il cesseroit d'avoir pour elles la même vénération s'il y comprenoit quelque chose.

Les prêtres de toutes les nations ont commencé par être des charlatans, des faiseurs de tours, des devins, des sorciers. Nous voyons des hommes de cette espece dans les nations les plus grossieres & les plus sauvages, où ils vivent de l'ignorance & de la crédulité des autres. On les regarde comme des hommes supérieurs, ornés des dons surnaturels, favorisés par les Dieux mêmes, parce qu'on leur voit faire des choses que l'on prend pour des merveilles, vû que les ignorans sont toujours émerveillés de tout. Dans les nations les plus policées le peuple est toujours le même, les personnes les plus sensées n'ont que trop souvent les mêmes idées que lui en matiere de religion ; & les prêtres autorisés par la sottise publique continuent leur ancien métier avec l'applaudissement général.

Ne soyez donc point surprise, Madame, de voir encore nos pontifes & nos prêtres exercer la magie ou faire des tours aux yeux des

peuples prévenus en faveur de leurs anciens usages, & qui s'attachent à ces usages à mesure qu'ils sont moins en état d'en comprendre les motifs. Tout ce qui est mystérieux a des charmes pour les ignorans; le merveilleux séduit les hommes; les personnes les plus éclairées ont de la peine à s'en défendre. Aussi voyons-nous que les prêtres furent toujours opiniâtrément attachés aux rites & aux cérémonies de leur culte; ce ne fut jamais sans des révolutions que l'on parvint à les diminuer ou à les abroger; la moindre cérémonie a souvent couté des flots de sang; les peuples se sont crus perdus toutes les fois qu'on voulut innover en matiere de religion; ils crurent qu'on vouloit les priver des avantages inconnus & des graces invisibles qu'ils supposoient attachés par la divinité même à quelques mouvemens du corps. Les prêtres le plus adroits ont eu l'attention de surcharger la religion de cérémonies, de pratiques & de mysteres; ils sentoient que c'étoient autant de liens pour s'attacher les peuples, pour allumer leur enthousiasme, pour se rendre nécessaire, & pour s'attirer de l'argent & du respect.

Vous n'êtes point faite, Madame, pour être plus long-tems la dupe de ces jongleurs sacrés; qu'ils en imposent au vulgaire par leurs tours merveilleux, vous êtes maintenant convaincue que ce qu'ils nomment des mysteres ne sont que des absurdités dont ils ne peuvent rendre aucun compte raisonnable ni à eux-mêmes ni aux autres; vous savez que des mouvemens du corps ou des cérémonies doivent être des choses parfaitement

indifférentes à l'être ſage que l'on nous montre comme le moteur de tous les autres. Vous ſentez qu'un Dieu raiſonnable ne peut être flatté par des cérémonies puériles, & que le ſouverain tout-puiſſant de la nature, exempt de beſoins, d'orgueil & de vanité, ne peut comme les princes de la terre exiger une étiquette, ni attacher ſes faveurs à un vain cérémonial dépourvu de raiſon. Vous en conclurrez que tous ces rites merveilleux dans leſquels nos prêtres nous annoncent tant de myſteres, & dans leſquels le peuple fait conſiſter toute ſa religion, ne ſont que des puérilités auxquelles les gens ſenſés ne doivent ſe ſoumettre que pour ne point choquer l'uſage, & pour ne point allarmer les eſprits trop prévenus de leurs foibles concitoyens.

Je ſuis, &c.

SEPTIEME LETTRE.

VOUS sçavez, Madame, maintenant à quoi vous en tenir sur les mysteres & les cérémonies que la religion vous propose de méditer & d'adorer en silence. Je vais actuellement vous entretenir des pratiques auxquelles nos docteurs nous assurent que la divinité attache sa complaisance & ses faveurs. En conséquence des idées fausses, sinistres, contradictoires, incompatibles que toutes les religions révélées font prendre de la divinité, les prêtres ont inventé pour les peuples une foule d'usages déraisonnables, mais qui étoient conformes aux notions erronées qu'ils s'étoient faites de cet être. Dieu fut toujours regardé comme un homme rempli de passions, sensible aux présens, à la flatterie & aux marques de soumission, ou plutôt comme un souverain fantasque, pointilleux, qui se fâchoit très-sérieusement lorsqu'on manquoit à lui rendre les respects & les soins que sa vanité pouvoit exiger de ses sujets.

C'est d'après ces notions si peu convenables à un Dieu, que l'on a imaginé une foule de pratiques & d'inventions bizarres, ridicules, incommodes & souvent cruelles par lesquelles on crut mériter les bonnes graces, ou désarmer la colere du souverain du monde. De-là toutes les prieres, les offrandes, les sacrifices que l'on se crut obligé de lui faire. On oublia qu'un Dieu bon, qui sçait tout, n'a pas besoin d'être sollicité, qu'un Dieu qui est l'auteur de tout n'a pas besoin qu'on lui présente ses propres ouvrages;

qu'un Dieu qui connoît son pouvoir, n'a besoin ni de flatteries ni de soumissions qui lui rappellent sa grandeur, sa puissance & ses droits ; qu'un Dieu qui est le maître de tout ne peut exiger qu'on lui offre ce qui lui appartient déjà ; qu'un Dieu qui n'a besoin de rien ne peut être gagné par des présens, ni envier à ses créatures les biens qu'elles ont reçus de sa bonté divine.

Faute de faire des réflexions si simples, toutes les religions du monde se sont remplies d'une infinité de pratiques frivoles, par lesquelles les hommes à l'envi ont fait des efforts pour se rendre la divinité favorable. Les prêtres, qui se sont toujours donnés pour les courtisans, les ministres, les favoris, les interpretes de Dieu, ont senti qu'il leur seroit aisé de profiter des erreurs des hommes, & des présens qu'ils offriroient à leurs Dieux ; ils se virent donc intéressés à les entretenir dans leurs fausses idées, & même à redoubler les ténebres de leurs esprits, à leur inventer des moyens de plaire aux puissances inconnues qui disposoient de leur sort, à exciter leur dévotion & leur zèle pour les êtres invisibles dont eux-mêmes s'étoient rendus les représentans visibles. Ces prêtres s'apperçurent bientôt qu'en travaillant pour les Dieux ils travailloient pour eux-mêmes, & qu'ils pouvoient tirer parti des présens, des sacrifices & des offrandes que l'on faisoit à des êtres qui ne se montroient jamais pour réclamer ce qui leur étoit destiné.

Voilà, Madame, comment les prêtres sont parvenus à faire cause commune avec la divinité. Leur politique les obligea donc de favoriser

& d'augmenter les erreurs du genre-humain. Ils parlerent de cet être ineffable comme d'un monarque intéressé, jaloux, rempli de vanité, qui ne donnoit que pour qu'on lui rendît ; qui exigeoit des signes continuels de soumission & de respect ; qui vouloit que sans cesse on réitérât les marques de la déférence que l'on avoit pour lui ; qui vouloit être sollicité, qui n'accordoit ses graces qu'à l'importunité afin de les faire mieux valoir ; & sur-tout qui se laissoit appaiser & gagner par des présens, dont ses ministres étoient à portée de profiter.

Il est évident que c'est sur ces idées empruntées des cours d'ici-bas que sont fondées toutes les pratiques, les cérémonies, les rites que nous voyons établis dans toutes les religions de la terre. Chacune à l'envi s'est efforcée de faire de son Dieu le monarque le plus grand, le plus redoutable, le plus despotique, le plus intéressé. Les peuples remplis de ces opinions humaines & avilissantes ont adopté sans examen les inventions que les ministres de la divinité leur montroient comme les plus propres à obtenir ses faveurs ou à détourner son courroux. Les Prêtres adapterent toujours les pratiques qu'ils inventerent à leur propre systême religieux & à leurs propres intérêts ; le vulgaire ignorant se laissa conduire en aveugle. L'habitude le familiarisa avec des choses sur lesquelles il ne raisonna jamais, il se fit un devoir de la routine qui se transmit, d'âges en âges, des peres aux enfans.

A peine l'enfant est-il né qu'on lui fait joindre machinalement ses petites mains pour lui apprendre à prier. On force sa langue à bégayer

des formules qu'il ne comprend point, adressées à un Dieu que son esprit ne concevra jamais. Sur les bras de sa nourrice il est porté dans un temple, où ses yeux s'habituent à contempler des spectacles, des cérémonies, de prétendus mysteres auxquels même dans l'âge mûr il ne lui sera pas permis de rien entendre. Si pour lors quelqu'un lui demande raison de sa conduite ou veut sçavoir de lui pourquoi il s'est fait de cette conduite un devoir important & sacré, il ne pourra rien dire, sinon que dès l'enfance on lui a dit d'observer avec respect des usages qui doivent être sacrés, vû qu'ils sont inintelligibles pour lui. Si l'on tente de le détromper de ces futilités habituelles, ou il n'ecoutera point, ou il s'irritera contre celui qui contredira des notions enracinées dans son cerveau; tout homme qui voudra le ramener au bon sens & raisonner contre les habitudes qu'il a contractées, lui paroîtra ridicule & insensé, ou bien il le repoussera comme un impie & un blasphémateur, car c'est ainsi qu'on lui a dit qu'il falloit appeller tout homme qui ne suit pas la même routine que lui, ou qui n'attache pas les mêmes idées aux choses qu'il n'a point examinées.

Quelle horreur n'inspireroit-on pas à tout Chrétien dévot, si on lui disoit que la priere est inutile! quelle seroit sa surprise si on lui prouvoit que, même dans les principes de sa religion, les prieres, que dans son enfance on lui a représentées comme les plus agréables à son Dieu, sont injurieuses à ce Dieu! En effet si Dieu sçait tout, qu'a-t-il besoin d'être averti des besoins de ses créatures qu'il aime? Si Dieu est un pere

rempli de tendresse & de bonté, est-il donc nécessaire de lui demander *son pain de chaque jour* ? Si ce Dieu si bon prévoit d'avance les besoins de ses enfans & les connoît beaucoup mieux qu'ils ne peuvent les connoître eux-mêmes, comment peut-il exiger d'être importuné pour les leur accorder ? Si ce Dieu est immuable & sage, comment la créature pourroit-elle lui faire changer ses résolutions divines ? Si ce Dieu est juste & bon, comment peut-on l'injurier au point de le prier de ne point *nous induire en tentation* ?

Vous voyez par-là, Madame, qu'il est très-peu de chrétiens qui se soient rendu compte de ce qu'ils disent en récitant tous les jours la priere qu'on assure avoir été dictée par Dieu même. Vous voyez que l'*Oraison Dominicale* renferme une foule d'absurdités & d'idées totalement contraires à celles que tout chrétien doit avoir de son Dieu. Si on lui demandoit pourquoi il répete sans cesse une vaine formule sur laquelle il n'a point réfléchi, il ne pourroit rien dire sinon que dès l'enfance ses parens lui ont dit qu'il falloit joindre les mains & répéter des paroles auxquelles il n'a jamais rien compris ; il ajoutera que pendant tout le cours de sa vie ses prêtres l'ont assuré que cette formule de requête étoit la plus sacrée, la plus propre à mériter les graces de son pere céleste.

Nous devons, sans doute, porter le même jugement de cette foule de prieres que nos docteurs recommandent sans cesse. A les en croire, l'homme, pour plaire à Dieu, devroit passer tout son tems à le fatiguer de requêtes afin d'arracher ses graces à force d'importunités. Si Dieu est

eſt bon, s'il chérit ſes créatures, s'il connoît leurs beſoins il eſt inutile de le prier ; ſi Dieu ne change point, l'on ne peut ſe promettre de lui faire altérer ſes décrets, ſi Dieu eſt ſage il ſçait mieux que les hommes ce qui leur eſt néceſſaire ; ſi Dieu s'offenſe, il doit rejetter des prieres qui bleſſent ſa bonté, ſa juſtice & ſa ſageſſe infinies.

Quels motifs ont donc nos prêtres pour inculquer ſans ceſſe la néceſſité de prier ? C'eſt que par-là ils entretiennent les eſprits dans des opinions avantageuſes pour eux-mêmes. Ils nous montrent Dieu ſous les traits d'un monarque d'un difficile accès, qui ne ſe rend point aiſément, dont ils ſont les miniſtres, les courtiſans, les favoris ; ils deviennent les entremetteurs entre ce ſouverain inviſible & ſes ſujets d'ici-bas ; ils vendent à ceux-ci leur interceſſion puiſſante ; ils prient pour les peuples, & à l'aide de cette fonction, peu fatiguante, ils ſe font honorer, récompenſer & payer, comme s'ils procuroient des avantages réels à la ſociété. C'eſt ſur la néceſſité de la priere qu'eſt fondée toute l'exiſtence de nos prêtres, de nos moines, de nos religieuſes, dont le principal emploi eſt de lever au ciel leurs mains oiſives & d'implorer pour les peuples la clémence d'un Dieu, qui ſans cela n'accorderoit rien à ſes créatures chéries, ou ne leur enverroit que des châtimens & des calamités. Les prieres des prêtres ſont regardées comme le remede univerſel de tous nos maux. Tous les malheurs des nations les ramenent aux pieds de leurs guides ſpirituels ; ceux-ci trouvent communément leur compte aux in-

fortunes publiques ; c'eſt alors qu'ils ſont payés de l'aſſiſtance qu'ils prêtent auprès du Tout-Puiſſant. Faute de connoître le cours de la nature & ſes loix invariables, les hommes regardent tont ce qui les afflige comme des effets viſibles de la colere céleſte ; les maux auxquels ils ne trouvent point de remedes leur paroiſſent ſurtout des marques d'un pouvoir ſurnaturel ou divin qui s'acharne contre eux ; le Dieu qu'ils appellent ſi bon leur paroît quelquefois obſtiné à leur nuire ; leur pere ſi tendre leur ſemble déranger l'ordre de la nature pour montrer ſa fureur ; le Dieu ſi juſte les punit quelquefois ſans qu'ils puiſſent deviner ce qui peut leur avoir attiré ſa vengeance. Alors dans leur détreſſe ils recourent aux prêtres, qui ne manquent jamais de trouver des motifs à la colere céleſte ; ils leur diſent que Dieu a été offenſé, qu'il a été négligé, qu'il exige des prieres, des offrandes, des ſacrifices ; qu'il prétend pour s'appaiſer que ſes miniſtres ſoient plus conſiderés, plus écoutés, plus enrichis. Sans cela on annonce au vulgaire que ſes vignes ſeront gelées, que ſes champs ſeront inondés, que la peſte, la famine, la guerre & la contagion vont ravager la terre ; & quand ces malheurs ſont arrivés, on lui dit que pour les écarter il faut faire des prieres.

Si la crainte & la terreur permettoient de raiſonner, on verroit que tous les maux ſont, ainſi que tous les biens, des ſuites néceſſaires de la nature des choſes ; on ſentiroit qu'un Dieu ſage & immuable ne peut agir que ſuivant les loix dont on le regarde comme l'auteur. On reconnoîtroit que les calamités, les ſtérilités, les ma-

ladies, les contagions & la mort ſont des effets auſſi néceſſaires que le bien, que l'abondance, que la ſanté, que la vie. On trouveroit que les guerres, les ſtérilités, les famines ſont ſouvent des effets de l'imprudence des hommes ; on ſe ſoumettroit aux accidens que l'on ne peut empêcher, on préviendroit ceux qu'il nous eſt permis de prévenir ; on remédieroit par des voies ſimples & naturelles à ceux contre leſquels on auroit des reſſources, & l'on ſe détromperoit de ces moyens ſurnaturels & de ces prieres inutiles dont l'expérience de tant de ſiecles devroit avoir déſabuſé les hommes, s'ils étoient capables de revenir de leurs préjugés religieux.

Ce ne ſeroit point-là le compte de nos prêtres ; ils deviendroient inutiles ſi l'on s'appercevoit de l'inefficacité de leurs prieres, de la futilité de leurs pratiques, du peu de fondement de ces exercices de piété qui mettent le genre-humain à leurs genoux. Ils s'efforceront toujours de décrier ceux qui décréditeront leur boutique ; ils effrayeront les ames foibles par les idées affligeantes & terribles qu'ils leur donneront de la Divinité ; ils leur défendront de raiſonner, & en étourdiſſant leur raiſon ils les rendront ſouples à leurs ordonnances les plus bizarres, les plus déraiſonnables, les plus contradictoires à leurs propres principes ; ils changeront ces pratiques arbitraires, indifférentes ou même inutiles & nuiſibles, en des devoirs importans, qu'ils feront enviſager comme bien plus eſſentiels que les devoirs les plus ſacrés de la morale. Ils ſavent que l'homme ne raiſonne plus dès qu'il ſouffre ou dès qu'il eſt malheureux ; ainſi s'il éprouve

des malheurs véritables, ses prêtres seront sûrs de lui ; s'il n'est point malheureux, ils le menaceront, ils lui donneront des craintes & des malheurs imaginaires.

En effet, Madame, quand vous voudrez examiner avec des yeux non prévenus les prétendus devoirs que la religion impose, vous serez forcée de convenir qu'utiles aux prêtres seuls, ils sont également inutiles à Dieu & à la société, à qui même souvent ils sont évidemment pernicieux. De quelle utilité peut être dans sa famille une mere bien dévote, qui passe tout son temps en prieres, en jeûnes, en méditations, en retraites, & qui peu contente de négliger ses vrais devoirs pour ces occupations futiles, ne sort de ses exercices de piété que pour apporter dans la société l'aigreur qu'elle a puisée dans ses conversations mystiques avec un directeur? Son mari, ses enfans, ses gens auront-ils à s'applaudir de voir leur sort dépendre d'une femme qui perd son tems en oraisons & que ses méditations & ses pratiques gênantes ne servent qu'à rendre acariâtre, incommode & chagrine ? Ne vaudroit-il pas mieux qu'un pere ou une mere de famille s'occupassent du soin de leur ménage, ou de leurs affaires domestiques si souvent négligées, surtout dans les grandes maisons, que de passer leur tems à entendre des messes, à écouter des sermons, à méditer des mysteres & des dogmes inintelligibles, à faire des retraites, à vaquer à des exercices de piété qui ne conduisent à rien ? Dans le pays que vous habitez, Madame, on trouve un grand nombre de dévots & de dévotes qui sont noyés de dettes & dont la

fortune eſt délabrée, faute de ſonger à mettre ordre à leurs affaires. Contens de mettre ordre à leur conſcience, ils ne s'occupent ni de l'éducation de leurs enfans, ni de l'arrangement de leur fortune, ni du ſoin de payer leurs dettes. Tel homme qui feroit au déſeſpoir d'avoir manqué la meſſe, conſent à laiſſer languir dans ſon anti-chambre pendant des années de malheureux créanciers que ſa négligence ruine autant que ſa mauvaiſe volonté. En vérité, Madame, tout bien conſidéré, la dévotion ne ſera jamais bonne à rien.

Que dirons-nous de ces fêtes ſi multipliées parmi nous? Ne ſont-elles pas viſiblement pernicieuſes à la ſociété? Les jours ne ſont-ils pas les mêmes aux yeux l'Eternel? Exiſte-t-il des jours de *Gala* pour la cour céleſte? Dieu peut-il être honoré par le déſœuvrement d'un artiſan ou d'un marchand qui, au lieu de gagner du pain & de faire ſubſiſter ſa famille, va perdre ſon tems à l'égliſe, pour aller enſuite dépenſer ſon argent au cabaret? Il faut, dira-t-on, que l'homme ſe repoſe. Mais il ſe repoſera ſuffiſamment quand il ſe ſentira fatigué; il vaudroit mieux qu'il travaillât que d'aller dans un temple chanter du latin, ou écouter des ſermons auxquels il ne peut rien comprendre. Tel homme qui ſe fait un ſcrupule de travailler le dimanche ne ſe reproche nullement de s'enivrer le dimanche, & de conſommer en un jour tout le gain de la ſemaine. Mais il eſt de l'intérêt du clergé que toutes les boutiques ſoient fermées quand il ouvre la ſienne; voilà, ſans doute pourquoi les fêtes ſont néceſſaires.

Eſt-il rien de plus contraire à toutes les no-

tions que l'on peut se former de la bonté & de la sagesse infinies de la divinité, que ces abstinences, ces privations, dont la religion fait parmi nous des devoirs; ou que ces macérations, ces pénitences, ces austérités qu'elle prétend transformer en vertus ? Que diroit-on d'un pere qui feroit asseoir ses enfans à une table bien servie, à condition néanmoins de ne toucher à aucuns des mets qu'ils pourroient desirer ? Peut-on supposer qu'un Dieu bon puisse envier à ses créatures la jouissance des plaisirs innocens qui peuvent leur rendre la vie plus agréable, ou que ce Dieu n'ait créé les objets desirables que pour tenter les hommes & leur en interdire l'usage ? La religion chrétienne semble nous condamner au supplice de Tantale. La plupart des superstitions du monde ont fait de Dieu un souverain capricieux & jaloux qui s'amusoit à tenter, à irriter les desirs de ses esclaves, & qui leur envioit tous les plaisirs dont il les mettoit à portée de jouir. Nous voyons presque partout un Dieu chagrin, ennemi de la joye, s'offensant du bien-être de ses créatures. Nous voyons en tout pays des hommes assez fous pour se faire un mérite de combattre la nature de lui refuser ses besoins, de se tourmenter eux-mêmes dans l'idée de se rendre agréables à Dieu. Par-tout on a cru désarmer sa colere & prévenir ses châtimens en se châtiant, en s'immolant soi même à la fureur d'un Dieu à qui toujours il fallut des victimes.

Nous trouvons surtout ces idées atroces, fanatiques, insensées dans la religion chrétienne, qui suppose son Dieu assez cruel pour avoir exigé les souffrances & la mort de son fils innocent. Si

un Dieu exempt de tout péché s'est lui-même soumis à souffrir, il n'est point surprenant de voir que des hommes pécheurs se soient fait un devoir de lui ressembler, & se soient crus obligés d'inventer des moyens de se rendre misérables. Ces notions lugubres ont jadis peuplé les déserts d'une foule de fanatiques, qui renonçant aux plaisirs de la vie, s'enterroient tout vivans & croyoient mériter le Ciel en se traitant eux-mêmes avec la derniere cruauté, ou en se rendant inutiles à la patrie. Ce sont ces fausses idées, par lesquelles la divinité est transformée en un tyran aussi barbare qu'insensé, qui sont cause que l'on voit encore parmi nous des hommes & des femmes se vouer pour toujours à l'ennui, à la pénitence, à la douleur & aux larmes, & faire consister la perfection dans l'art ingénieux de se tourmenter soi-même. Mais l'orgueil sacerdotal trouve son compte au sein même des austérités; les moines les plus rigides se font gloire des barbaries que leur régle les oblige d'exercer sur eux-mêmes; ils savent que ces tours de force leur attireront les respects des peuples crédules, qui s'imaginent que les hommes qui se tourmentent, sont des hommes tout divins. Les moines qui suivent des régles austeres sont des fataniques qui se sacrifient à l'orgueil du clergé qui vit dans le luxe & dans l'abondance, tandis que quelques imbécilles se font un point d'honneur de mourir de faim.

Combien de fois, Madame, ne vous ai-je point vue attendrie en vous rappellant le souvenir de ces pauvres religieuses que vous aviez vu se condamner volontairement pour la vie aux rigueurs d'une prison! séduites une fois par l'enthousiasme de la jeunesse, ou forcées par les ordres de

parens inhumains, elles s'obligent à porter jusqu'au tombeau les chaînes de la plus dure captivité. Soumises sans appel aux caprices d'une supérieure chagrine, qui ne se console de son propre esclavage qu'en faisant sentir son empire plus durement à d'autres, vous avez vu des filles infortunées, obligées de renoncer pour toujours à leur propre volonté, & de gémir à chaque instant sous un despotisme rigoureux auquel des vœux indiscrets les avoient asservies. Tous nos monasteres ne nous présentent que l'odieux tableau de fanatiques qui se sont séparés de la société pour s'occuper du triste soin de se rendre malheureux; qui ne se sont associés que pour se rendre mutuellement la vie insupportable, qui dans la vue de mériter le ciel ont imaginé de subir les tourmens de l'enfer en ce monde.

Si la religion n'appelle pas tous les chrétiens à ces perfections sublimes, elle enjoint pourtant à tout le monde de souffrir & de se mortifier; l'église prescrit à tous ses enfans des privations, des abstinences, des jeûnes; elle leur en fait parmi nous des devoirs; & les dévots s'imaginent être bien agréables à la divinité quand ils ont scrupuleusement rempli les pratiques importunes, minutieuses & puériles par lesquelles on diroit que nos prêtres ne se proposent que d'éprouver la patience & l'obéissance de ceux qui leur sont soumis. Quelle idée ridicule doivent, par exemple, se faire de la divinité des personnes qui croient de bonne foi qu'elle s'intéresse aux différentes nourritures qui entrent dans nos estomacs, & qui se persuadent qu'elle est de mauvaise humeur quand nous mangeons du bœuf ou du mouton tandis

dis qu'elle eſt égayée lorſqu'elle nous voit manger des fêves ou du poiſſon ? En vérité, Madame, nos prêtres qui nous donnent quelquefois des idées ſi grandes de Dieu, ſe plaiſent bien ſouvent à l'avilir étrangement !

La vie d'un bon chrétien ou d'un dévot eſt remplie d'une infinité de pratiques incommodes, qui ſeroient au moins pardonnables ſi elles procuroient quelques avantages réels à la ſociété. Mais ce n'eſt pas-là ce dont nos prêtres s'embarraſſent, ils ne veulent que des eſclaves bien ſoumis, aſſez aveugles pour reſpecter tous leurs caprices comme des ordres d'un Dieu ſage, aſſez ſtupides pour regarder toutes leurs pratiques comme des myſteres divins, & ceux qui les obſervent ſcrupuleuſement comme des favoris du tout-puiſſant. Quel bien réſulte-t-il pour les nations de l'abſtinence des viandes enjointe à tant de chrétiens, tandis que d'autres jugent avec plus de raiſon cette loi très-ridicule ? Il eſt aiſé de s'appercevoir parmi nous que cette ordonnance, violée ouvertement par les riches, eſt onéreuſe aux pauvres, qui ſont obligés de payer chérement une nourriture mal ſaine & peu propre à réparer les forces épuiſées par le travail. D'ailleurs les prêtres ne vendent-ils pas eux-mêmes aux riches la permiſſion de transgreſſer leurs propres ordonnances ? Ils ne ſemblent avoir multiplié nos pratiques, nos devoirs & nos gênes que pour avoir l'avantage de multiplier nos fautes, afin de tirer un bon parti de nos délits prétendus.

Plus nous examinerons la religion & plus nous aurons lieu de nous convaincre que c'eſt uniquement l'avantage des prêtres qu'elle a voulu ſe

proposer. Tout semble conspirer à les rendre nécessaires à nous soumettre à leurs fantaisies, à nous forcer de travailler à leur grandeur, & de contribuer à leurs richesses. Ils nous ordonnent des choses incommodes, ils nous disent de tendre à des perfections impossibles pour nous obliger à transgresser ; ils font naître par-là dans les ames pieuses des scrupules & des peines d'esprit qu'ils ont le plaisir d'appaiser moyennant de l'argent. Un dévot est obligé de s'observer sans cesse ; il se fait des reproches continuels ; il a perpétuellement besoin de son prêtre pour expier les prétendues fautes que son imagination s'exagere, & par malheur les fautes qu'il se reproche le plus & les devoirs qu'il regarde comme les plus importans de la vie, sont rarement ceux qui intéressent la société. Par une suite des préjugés religieux dont les prêtres infectent les esprits foibles des dévôts, ceux-ci se croient infiniment plus coupables quand ils ont omis une pratique inutile que pour avoir commis une injustice criante, une calomnie atroce, ou pour avoir péché contre l'humanité ; communément il suffit aux dévots d'être bien avec Dieu, ils s'embarrassent ensuite très-peu d'être bien avec les hommes ou d'être utiles à leurs semblables.

En effet quels fruits réels la société peut-elle retirer de ces oraisons multipliées, de ces abstinences, de ces privations, de ces retraites, de ces méditations, de ces austérités auxquelles la religion attache un si haut prix. Toutes ces pratiques mystérieuses produisent-elles quelques biens réels ? Sont-elles capables de calmer les passions, de corriger les vices, de donner des vertus à ceux qui les observent le plus scrupuleusement ?

Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes qui se croiroient damnées si elles manquoient une messe, si elle mangeoient un poulet le vendredi, si elles négligeoient une confession, se permettre d'ailleurs une infinité de fautes, ou même tenir une conduite très-injuste & très-dure envers tous ceux qui ont le malheur de les approcher? Ces pratiques, dont la plupart des hommes se font des devoirs essentiels, absorbent communément les vrais devoirs de la morale; si les dévots sont religieux, il est très-rare de les trouver vertueux: contens d'avoir satisfait à ce que la religion exige, ils s'occupent très-peu du reste, ils se croient chéris de Dieu & ne se soucient guere d'être détestés des hommes, ou de rien faire pour mériter leur amour. Toute la vie d'un dévot se passe à remplir avec exactitude des devoirs indifférens à Dieu, incommodes à lui-même & inutiles aux autres; il s'imagine avoir de la vertu quand il a fidélement satisfait aux pratiques que sa religion lui prescrit; quand il a médité des mysteres auxquels il ne peut rien comprendre; quand il a tué tristement son tems à faire des choses dont un homme de sens ne peut sentir l'avantage; enfin quand il a tâché de pratiquer autant qu'il est en lui des vertus évangéliques ou chrétiennes dans lesquelles on lui apprend à faire consister toute sa morale.

Je compte examiner ces vertus dans ma premiere lettre, & vous prouver qu'elles sont pour la plupart contraires aux idées que nous avons de Dieu, inutiles à nous-mêmes & souvent dangereuses pour les autres, En attendant,

Je suis, &c.

TABLE

Des matieres contenues dans ce volume.







